





XIII<sup>e</sup> CENTENAIRE  
DU PALLIUM DES ÉVÈQUES D'AUTUN  
ET JUBILÉ ÉPISCOPAL  
DE S. ÉM. LE CARDINAL PERRAUD

---

XIII<sup>e</sup> CENTENAIRE  
DU PALLIUM DES ÉVÈQUES D'AUTUN  
ET JUBILÉ ÉPISCOPAL  
DE S. ÉM. LE CARDINAL PERRAUD.

---

RELATION  
DES  
FÊTES CÉLÉBRÉES A AUTUN  
LES 27, 28 ET 29 JUIN 1899

*Avec la reproduction intégrale des discours*

Prononcés à la Cathédrale,  
au Petit Séminaire, au Grand Séminaire, etc., etc.



AUTUN  
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DEJUSSIEU  
1899



214160

## AVANT-PROPOS

---

Déjà la *Semaine religieuse* a publié un compte rendu des fêtes qui se déroulèrent sous nos yeux à la fin du mois dernier. Cette brochure, tout en donnant assez rapidement la trame du récit pour satisfaire les exigences des absents, est surtout destinée à fixer tant d'aimables paroles échangées au cours de ces solennités, à faire goûter leur saveur par un plus grand nombre de personnes.

C'est donc une mosaïque que je présente au lecteur. Pour unir et faire davantage ressortir des sujets si beaux et si variés, il aurait fallu les encadrer de ces fonds d'or chauds et brillants que l'on admire dans les mosaïques byzantines, et dont une main exercée n'aurait point manqué de les entourer. Mais Probus ou son ami (c'est tout un), qui nous avait si délicieusement retracé les fêtes cardinalices de 1895, en ce moment laisse dormir la poésie et l'histoire pour se livrer au labeur fécond de l'apostolat par le livre ; — mais le temps impitoyable fait défaut à l'historiographe aimé de deux campagnes si bien racontées en un double *Petit Journal d'Afrique* ; — aussi, la tâche et l'honneur sont-ils échus à un novice qui réclame du lecteur bienveillant toute indulgence, et qui, à défaut de talent, mettra au service de sa plume tout son cœur.

M. P.

FÊTES  
DU  
XIII<sup>E</sup> CENTENAIRE DU PALLIUM  
DES ÉVÉQUES D'AUTUN  
ET DU  
JUBILÉ ÉPISCOPAL  
DE S. EM. LE CARDINAL PERRAUD

---

De même que l'aurore précède le soleil, nos fêtes de juin ont eu leur préparation ; ce n'était pas l'éclat, la pleine lumière des solennités, c'était le demi-jour très doux de l'intimité.

Ainsi en fut-il le 4 mai 1899 à l'Évêché, dans cette réunion du clergé de la ville d'Autun bien désireux de revoir son Cardinal vénéré après la terrible épreuve de la maladie, de lui dire sa joie, de lui offrir ses respectueuses félicitations en ce jour vingt-cinquième anniversaire de celui qui vit Pie IX, de sainte mémoire, préconiser évêque d'Autun le R. P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire, éminent professeur de Sorbonne.

En un langage aussi élevé que délicat, M. le chanoine Dory, archiprêtre de la Cathédrale, se fit l'interprète de ces divers sentiments dans l'allocution suivante :

ÉMINENCE,

C'est avec un empressement joyeux que tous, prêtres et religieux de votre ville épiscopale, nous nous sommes rendus à votre appel de ce soir. Après une si longue maladie, il nous

tardait de vous revoir, de vous saluer, de vous dire pleins de confiance ce vœu ardent de nos cœurs : *Ad multos annos!* Désigné pour vous exprimer ces sentiments, je vous prie, Éminence, de bien vouloir me permettre un retour vers cette terre d'Afrique que vous avez évangélisée et que vous aimez. Nous traversons la mer calme et azurée (c'est un pèlerinage idéal); nous baisons le sol arrosé du sang de tant de martyrs; nous allons jusqu'à Souk-Arras, l'ancienne Thagaste. Sur la colline verdoyante qui domine la cité et où nos soldats ont disposé les batteries d'un fort, se dresse un olivier quinze fois séculaire, au tronc noueux, au feuillage argenté. On l'appelle l'olivier de sainte Monique et de saint Augustin, car c'est une tradition constante que souvent la mère et le fils sont venus se promener et s'asseoir sous son ombre. Nous avons cueilli quelques rameaux de l'arbre vénérable; nous les avons rapportés comme un pieux souvenir de pèlerinage. Hier, les excellentes Carmélites les ont disposés dans un gracieux reliquaire où sont inscrites ces deux dates mémorables pour vous, Éminence, et aussi pour nous : 4 mai 1874, 4 mai 1899. Daignez agréer cet humble présent qui, dans son symbolisme, résume tant de souvenirs et de si doux enseignements.

C'est le 4 mai 1874, en la fête de sainte Monique, que vous étiez préconisé évêque d'Autun, Chalon et Mâcon. Il y a de cela vingt-cinq ans. Aujourd'hui, 4 mai 1899, nous célébrons donc les noces d'argent de votre préconisation, en attendant que bientôt nous célébrions celles de votre consécration épiscopale. Alors, ce sera la gloire et l'allégresse! Aujourd'hui c'est le recueillement et la prière! Nous réservons pour le 29 juin nos acclamations et nos chants de fête; pour le 4 mai qu'il nous suffise du rameau cueilli à l'olivier de sainte Monique et de saint Augustin.

L'olivier est l'emblème de la paix. N'est-ce pas comme prince de la paix que vous veniez parmi nous, il y a vingt-cinq ans, portant dans vos armes cette devise expressive : *Pax justitiae et honor pietatis?* On était au lendemain de la terrible guerre, tous les cœurs étaient encore troublés. Mais ces cœurs, comme vous avez su les pacifier, les unir durant ce carême de 1875 dont le

mémorial se renouvelle chaque année, dans notre magnifique communion des hommes à la Cathédrale, le jour de Pâques. Et depuis, vous n'avez cessé de redire partout, jusque dans les hameaux les plus reculés du diocèse, de chanter avec cet accent de conviction et de prière qui touche toutes les âmes : *Pax vobis!* la paix soit avec vous !

L'olivier est l'emblème de la force et de la grâce. Oh ! comme nous remercions Dieu de vous avoir rendu la force pour continuer les labours de votre apostolat et pour demeurer longtemps encore, nous l'espérons fermement, notre Évêque et notre Père ! Croyez-le bien, Éminence, nous mettons largement en pratique cette leçon de la reconnaissance que vous nous avez donnée dans ces prédications de carême commencées avec trop de zèle et que la maladie est venue interrompre. Coïncidence touchante dont vous devez être très heureux, la Providence vous arrêtait en même temps que l'auguste Pontife que vous aimez tant et dont vous vous glorifiez d'être l'un des fils bien-aimés ! Et nous, après avoir uni dans nos prières votre nom à celui de Léon XIII, nous avons chanté le même *Te Deum* pour le Vicaire de Jésus-Christ et pour vous. Un moment, nous avons tremblé pour nos deux pilotes de l'Arche sainte, de l'Église et du diocèse, mais elle est venue la douce colombe au rameau verdo�ant. Dieu soit bénii ! *Alleluia !*

Sainte Monique a été la patronne de votre préconisation : vous lui avez voué un culte filial. Avec tendresse vous avez suivi la trace de ses pas en Afrique et en Italie ; vous avez visité ses sanctuaires. Pourrions-nous oublier cette soirée du 27 janvier où, avec vous, nous nous sommes agenouillés dans la blanche chapelle des Larmes de sainte Monique, sur les ruines de Carthage, au sein de ce paysage d'une incomparable grandeur ? Que la femme forte et patiente, que sainte Monique continue de vous protéger et de vous soutenir ! Ne lui êtes-vous pas doubllement cher puisque vous avez été mis sous son patronage par Dieu lui-même qui a voulu que votre préconisation eût lieu le jour de sa fête, et puisque vous avez toujours été le disciple fidèle de son Augustin, du grand Docteur dont la lecture vous ravit ! Et puis, si la figure de sainte Monique a pour nous tant

de charmes, n'est-ce point parce que son titre de mère, de mère sainte et bonne, de mère affligée, éveille dans nos coeurs le plus doux et le plus cher souvenir, celui de la femme bénie qui fut notre mère ? Nous savons, Éminence, combien vous avez le culte de ces souvenirs pieux de la famille et de l'amitié ; nous sommes sûrs en les évoquant de nous unir aux plus profonds sentiments de votre cœur.

Vous voudrez bien, en mémoire de cette journée, conserver tout près de vous, dans votre cabinet de travail, la branche cueillie à Thagaste sur l'olivier de sainte Monique et de saint Augustin.

Et tout à l'heure, quand vous nous aurez bénis en ce vingt-cinquième anniversaire, en ce jour de reconnaissance, vous nous permettrez de passer un à un devant vous, comme les fils de Jacob devant leur père, pour baisser votre anneau pastoral.

Avant même que Son Éminence ne prit la parole pour remercier M. le curé de la Cathédrale, on avait remarqué sur ses traits l'émotion profonde qu'elle ressentait en entendant exprimer dans une forme si *augustinienne* des sentiments si délicats. Avec un laisser-aller tout paternel, notre Cardinal épancha son âme dans celle de ses prêtres, leur dit toute sa reconnaissance et leur fit part de ses desseins.



Le même jour, Son Éminence adressait à tout le diocèse une belle lettre pastorale, la 190<sup>e</sup> de son épiscopat, pour annoncer au clergé et aux fidèles le solennel triduum qui serait célébré à Autun les 27, 28 et 29 juin à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale et pour fêter le treizième centenaire de la collation du sacré Pallium à saint Syagrius et à ses successeurs sur le siège d'Autun par le pape saint Grégoire le Grand. Ce serait faire tort à

cette lettre pastorale que d'essayer de l'analyser; tour à tour historique, catéchétique, mystique, humblement reconnaissante, pleine d'affection, de paternelle bonté, cette lettre intéressée, élève, attendrit. Elle doit être reproduite ici textuellement, car elle est tout à la fois l'introduction, le résumé et la justification des événements qui devaient se produire au cours de nos solennités.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, la parole du chef de l'Église le Pape Pie IX, d'auguste et sainte mémoire, nous donnait à vous pour devenir votre Évêque, et vous rendait tout nôtre dans les liens surnaturels de la charité pastorale.

Dès ce jour, Dieu nous en est témoin, et nous pouvons vous le déclarer avec les paroles mêmes de saint Paul : « Nos désirs » à votre égard, puisés au cœur même de Jésus-Christ, n'ont » pas cessé d'avoir pour objet vos constants progrès dans la con- » naissance de ce divin Sauveur et dans la pratique de sa loi, » seules capables de nous faire porter des fruits de justice, et de » nous permettre d'affronter sans crainte le tribunal du souve- » rain Juge. »<sup>1</sup>

Notre élection à l'Épiscopat avait lieu le 4 mai 1874, sous les auspices de cette sainte Monique dont nous vénérions naguères à Carthage l'émouvant souvenir et que nous pouvions en quelque sorte suivre à la trace de ses larmes<sup>2</sup>, répandues avec tant d'abondance devant Dieu pour le fils qui devait plus tard la dédommager de ses douleurs, en devenant un saint Évêque et un des plus grands docteurs et défenseurs de l'Église.

Au cours de notre second et récent voyage d'Afrique, il nous a été très doux de dédier à l'incomparable mère de saint Augustin la vingt-cinquième année de cette vie épiscopale, à laquelle nous étions né le jour même de sa fête.

1. Phil. II, 8-11.

2. Voir le *Nouveau Petit Journal d'Afrique*, par M. l'abbé Léon Gauthier, vicaire général d'Autun, pages 104 et suivantes.

Sept semaines après le consistoire de notre préconisation, le 29 juin, sous les auspices de saint Pierre et de saint Paul, dans l'église de Saint-Sulpice de Paris et par les mains très vénérables du cardinal Guibert, nous recevions l'onction sainte et tous les pouvoirs attachés à la dignité sublime de l'Épiscopat. Mais l'Église que nous épousions ainsi dans la foi de Jésus-Christ<sup>1</sup>, — cette chère Église d'Autun, — qui recevait de nous des serments auxquels, par la grâce de Dieu, nous avons pu demeurer fidèle, — nous la trouvions en possession d'une antique prérogative que, par un acte spécial, le Saint-Père avait daigné faire notre peu d'instants après nous avoir investi du gouvernement du diocèse. Nous voulons parler, N. T. C. F., du sacré PALLIUM, que nous remettait, le 30 juin 1874, le représentant attitré du Pape en France, S. Exc. Mgr Meglia, nonce apostolique et archevêque de Damas.<sup>2</sup>

Il y a dix-huit mois, N. T. C. F., nous avons eu l'occasion de vous dire quelles étaient les origines historiques de ce privilège si glorieux pour notre diocèse. Il convient cependant de les rappeler aujourd'hui.

I

Saint Syagrius, évêque d'Autun, avait reçu dans sa ville épiscopale, et entouré de tous les soins de la plus délicate hospitalité, le moine Augustin et ses compagnons d'apostolat envoyés par saint Grégoire à la Grande-Bretagne, pour lui porter la lumière de l'Évangile. C'est en reconnaissance de cette charitable coopération à l'accomplissement de ses desseins<sup>3</sup> qu'en l'année 599, ce grand Pape décerna l'honneur du PALLIUM à saint

1. Osée, II, 19, 26.

2. Nous avions comme témoins de cet acte, accompli dans la chapelle de la Nonciature, M. l'abbé Lelong, vicaire général du diocèse, aujourd'hui évêque de Nevers, et M. l'abbé Bezonquet, doyen du Chapitre, mort le 15 avril 1882.

3. Quia in prædicationis opere quam diu cogitans Anglorum genti per Augustinum quondam monasterii mei præpositum, nunc fratrem et coepiscopum nostrum, impendere studui, ita sollicitum atque devotum adjutoremque in omnibus te fuisse cognovimus, ut magnum me sibi fraternitas tua hac de re faceret debitorem..... (S. Greg. M. Epistola 113.)

Syagrius, ainsi qu'à tous ses futurs successeurs, en ajoutant à cette distinction le droit qui s'est conservé intact jusqu'à nos jours, d'avoir la préséance sur tous les autres évêques suffragants de la province de Lyon.<sup>1</sup>

Le PALLIUM des Évêques d'Autun est donc le mémorial d'un des événements que notre Bossuet estime être un des plus considérables de l'histoire de l'Église, à savoir la conversion de la nation anglaise à la foi catholique.<sup>2</sup>

Nous avons rappelé ces choses dans les discours que nous avons prononcés en Angleterre au mois de septembre 1897, — et aussi, dans la Lettre pastorale que nous vous avons adressée quelques semaines après, lorsque nous avons établi, à la Cathédrale, l'association de prières placée par Sa Sainteté le Pape Léon XIII sous le patronage de Notre-Dame de Compassion, pour demander à Dieu le retour au bercail de l'Église catholique de la partie du peuple anglais qui en est séparée depuis le milieu du seizième siècle.

Aujourd'hui, N. T. C. F., nous venons vous inviter à vous unir à nous et à seconder notre désir de célébrer, avec toute la solennité possible, le treizième centenaire de l'honneur décerné à un de nos prédécesseurs du sixième siècle, honneur qui est devenu nôtre, depuis que nous avons été appelé à occuper la chaire épiscopale de saint Syagrius.

## II

Mais, au moment même où nous évoquons avec une juste fierté et un religieux respect ces belles traditions, voici que le Pape saint Grégoire semble venir en personne s'installer dans notre palais épiscopal pour présider les fêtes de ce PALLIUM,

1. *Omnino rationis ordo nos admonet ut cum usu Pallii aliqua simul largiri privilegia debeamus..... Hoc prospexitus concedendum ut metropolitæ suo per omnia loco et honore servato, Ecclesia civitatis Augustodunensis cui omnipotens Deus præesse te voluit post Lugdunensem Ecclesiam esse debeat..., cæteros vero episcopos secundum ordinationis suæ tempus, sive ad condendum in consilio, sive ad subscribendum, vel in qualibet alia re sua attendere loca decernimus.* (S. Greg. M. Epistola 113.)

2. *Discours sur l'histoire universelle, onzième époque.*

qui est tout à la fois le souvenir de la part prise par un Evêque d'Autun à la conversion de l'Angleterre et le signe visible d'une liaison toute particulière de notre Église éduenne avec l'Église de Rome, mère et maîtresse de toutes les Églises.

Qu'est-ce à dire ? Prêtez-nous quelques instants d'attention, N. T. C. F. En donnant satisfaction à votre légitime curiosité, nous allons trouver l'occasion d'adresser un remerciement public à notre éminentissime collègue le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster.

L'illustre chef de la hiérarchie catholique d'Angleterre a tenu à nous témoigner sa reconnaissance de la mission que nous avions remplie, lorsque, il y a deux ans, pour répondre à son appel et au désir exprimé par le souverain Pontife, nous avions eu l'honneur d'aller représenter l'Église de France aux fêtes du treizième centenaire de l'arrivée en Grande-Bretagne du moine Augustin et de ses compagnons d'apostolat. Son Éminence vient de nous faire don d'une magnifique statue du pape saint Grégoire, de grandeur naturelle. Le magnanime Pontife, debout, revêtu de la chasuble et du PALLIUM, la tiare en tête, tient de sa main gauche la croix aux trois branches, signe de sa suprême juridiction, et un livre ouvert sur lequel se lisent ces paroles : *Adjutorem in omnibus te fuisse cognovimus*<sup>1</sup>, tirées de la lettre écrite par saint Grégoire à saint Syagrius, quand il lui avait envoyé le sacré PALLIUM. Sur l'épaule droite du Pontife, une colombe, emblème du Saint-Esprit, semble parler au Vicaire de Jésus-Christ, dont le visage austère et doux exprime tout à la fois le recueillement, l'humilité, mais aussi l'énergie de caractère et la conscience de la plus haute majesté qui soit au monde. La main droite de saint Grégoire est levée et bénit.

Sur le piédestal qui supportera la statue, se lit l'inscription suivante qui demeurera pour nous un des plus beaux souvenirs de notre vie apostolique :

1. Nous avons trouvé en vous un auxiliaire qui nous a aidé en toutes choses (S. Grégoire. *Lettre 113<sup>e</sup>*).

SICUT ABEUNTE SÆCULO VI  
S. AUGUSTINUM AD ANGLOS  
A P. M. S. GREGORIO MAGNO MISSUM  
S. SYAGRIUS AUGUSTODUNEN. EP.  
ADJUVIT FOVIT  
HAUD SECUS POST SÆCULA XIII  
S. SYAGRII SUCCESSOR  
A. L. A. CARDINALIS PERRAUD  
S. AUGUSTINI SUCCESSORI  
HERBERTO CARDINALI VAUGHAN  
TUM LONDINI TUM CANTUARIAE  
OPERE VERBO OPITULATUS EST  
AUSPICE LEONE XIII P. M.  
CUJUS REI SIT HOC SIGNUM  
GRATI ANIMI PERENNIS MEMORIA

---

*De même qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle  
S. Augustin, envoyé aux Anglais  
par le pape S. Grégoire le Grand,  
reçut de S. Syagrius, évêque d'Autun  
aide et secours ;*

*Ainsi, après treize siècles  
le successeur de S. Syagrius  
Adolphe-Louis-Albert Cardinal Perraud,  
au successeur de S. Augustin*

*Herbert cardinal Vaughan*

*Tant à Londres qu'à Cantorbéry  
a prêté son assistance en œuvre et en parole  
sous les auspices du S. P. Léon XIII,*

*De quoi cette statue  
demeurera un éternel témoignage de reconnaissance.*

Cette œuvre d'art<sup>1</sup>, don vraiment princier, sera placée sous le portique aux vastes proportions qui sert de vestibule à

1. Due au ciseau de MM. Boulton père et fils (Cheltenham).

l'Évêché. La statue de saint Grégoire accueillera, pour ainsi dire, tous nos visiteurs, et sera le témoignage visible des relations qui unirent, il y a treize cents ans, le Pontife romain et l'Église naissante d'Angleterre au diocèse d'Autun ; relations que non seulement le temps n'a pas affaiblies, mais qui semblent depuis quelques années être devenues plus vivantes que jamais. Nous ferons mettre auprès de cette statue une traduction de la prière qui se lit, en italien et en anglais, dans l'église de Saint-Grégoire-le-Grand du Mont Cœlius, à Rome.<sup>1</sup>

Elle est ainsi conçue :

« O admirable défenseur et propagateur de la foi catholique, saint Grégoire, du haut de ce siège de gloire que vous occupez dans le ciel, voyez comment une grande partie de ce noble empire britannique se trouve en dehors de la foi très sainte que, grâce à votre zèle, il avait reçue des fils de saint Benoît, envoyés d'ici-même par vous, et comment d'autres régions de ce misérable monde sont en péril de perdre le plus précieux des dons divins. Au nom de l'ardente charité qui vous anima pendant votre vie, obtenez du Très-Haut pour le royaume d'Angleterre le progrès et la diffusion de la foi catholique, et pour nous la grâce de ne jamais chanceler dans la profession et dans la pratique de la vraie foi, ce qui serait le plus terrible châtiment qui pût nous être infligé à cause de nos péchés.

» Ainsi soit-il. »

Nous attacherons à cette prière une indulgence de cent jours.

Cet épisode si intéressant des fêtes projetées pour le treizième centenaire du PALLIUM nous permet également de témoigner notre patriotique gratitude au cardinal Vaughan pour le noble langage qu'il tenait il y a quelques mois à l'adresse de la France.

C'était au moment où de redoutables complications politiques menaçaient de faire éclater une guerre prochaine entre l'Angleterre et notre pays. Une vive anxiété régnait en Europe et dans le monde entier. Qu'allait-il advenir si la paix était rompue ? Que de flots de sang allaient couler ! Quelles calamités n'étaient-

1. Elle est bâtie sur l'emplacement de la maison de famille de ce saint Pape et du monastère où il vécut jusqu'au moment de monter sur la chaire de saint Pierre.

elles pas à prévoir? Et surtout, quelles ne seraient pas les conséquences d'un si redoutable conflit sur l'œuvre de l'évangélisation du globe et les progrès de la foi chrétienne, particulièrement dans ce continent africain que nos récents voyages et notre titre de président de la Société antiesclavagiste de France recommandent tout particulièrement à notre sollicitude?

Ce fut sous l'empire de ces préoccupations, bien dignes d'un successeur de saint Augustin de Cantorbéry et en si parfaite harmonie avec le grand cœur d'un saint Grégoire, que le cardinal Vaughan invitait ses compatriotes à prier avec instance pour conjurer un tel malheur.

« Nous, catholiques anglais, disait-il, nous admirons, nous aimons cette grande Église de France dont ni les vicissitudes, ni les malheurs, ni les persécutions n'ont pu ternir la gloire. Chaque année, elle envoie par milliers à l'étranger ses missionnaires et ses sœurs de charité, tout prêts à se sacrifier pour leur foi. Il n'y a pas de nation au monde qui produise tant de vies héroïques, tant de courages désintéressés, tant d'œuvres apostoliques fécondes en résultats. Nous comprenons la rage de Satan quand il voit les progrès accomplis par ces hérauts de l'Évangile. C'est lui qui voudrait allumer le feu de la guerre entre l'Angleterre et la France, car il sait très bien que si ces deux peuples, dans leurs sphères respectives d'influence et d'action, pouvaient poursuivre leur pacifique apostolat dans l'intérieur de l'Afrique, son royaume serait bientôt détruit. »<sup>1</sup>

Il semble, en vérité, qu'on entende dans ce langage d'une si haute et si surnaturelle inspiration un écho lointain, mais fidèle, des exhortations et des encouragements que le Pape saint Grégoire le Grand adressait tour à tour aux Évêques de France et aux apôtres de l'Angleterre dans ces dernières années du sixième siècle où ses fils spirituels portaient au roi Éthelbert et à ses sujets la lumière de la foi, tandis que plusieurs Évêques de notre pays s'employaient à seconder l'évangélisation de la

1. Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Vaughan, en date du 19 décembre 1898.

nation anglo-saxonne, et que, parmi eux, l'évêque d'Autun se distinguait par un zèle et une charité qui lui méritaient l'honneur du PALLIUM.

### III

Nous n'avions pas attendu à cette évolution d'un quart de siècle pour signaler ce privilège à l'attention de nos bien-aimés diocésains. A la fin de notre première Lettre pastorale, datée du jour même de notre sacre, nous leur avions brièvement indiqué en quoi consiste cet ornement sacré et quelle est la signification que l'Église y attache.

Le PALLIUM est une sorte d'huméral, tissé avec la laine des agneaux que le souverain Pontife bénit chaque année le 21 janvier, au jour de la fête de sainte Agnès, et que l'on dépose dans une urne placée auprès des ossements et des cendres du Prince des Apôtres<sup>1</sup>. Sur les bandes de laine blanche, dont les extrémités descendant, l'une sur la poitrine, l'autre entre les épaules, sont adaptées six croix de taffetas noir.

De droit commun, le PALLIUM est le signe d'une juridiction supérieure et il n'est donné par le Pape qu'aux Patriarches, aux Primats et aux Métropolitains. C'est donc seulement par exception qu'il est accordé à de simples évêques.<sup>2</sup>

Le savant Pape Benoît XIV le fait très justement remarquer dans une de ses Constitutions : rien de plus simple, ni qui soit d'apparence plus modeste que le PALLIUM<sup>3</sup>. Il tire tout son prix d'abord de sa haute origine, puisqu'il n'appartient qu'au Pape

1. C'est pour cette raison que le PALLIUM est quelquefois dit « être pris du corps de saint Pierre. » *De corpore Petri sumptum*.

2. En France, par concession apostolique, le PALLIUM est attaché à quatre sièges, ceux d'Autun, depuis 599 ; du Puy-en-Velay, en vertu de la Bulle adressée par le Pape S. Léon IX, en 1050, à Pierre II de Mercoeur, évêque du Puy ; de Marseille, depuis 1851 ; de Clermont, par un Bref apostolique du 28 janvier 1894. Quelques autres évêques jouissent de ce privilège, mais à titre purement personnel.

3. Materiæ simplicitate ipsaque sui specie exiguum..... (Const. du 1<sup>er</sup> sept. 1754. Bened. XIV, *Opus Bullarium*, t. XVIII, p. 203.)

d'en concéder l'usage; puis, des mystères qu'il rappelle et dont l'Église s'inspire dans ses formules liturgiques, quand elle procède par un de ses ministres à la bénédiction de cet ornement.<sup>1</sup>

Ce symbolisme très instructif est admirablement exposé dans la prière employée en cette circonstance et où l'on croit entendre à travers les siècles le langage si théologique et si pieux des saint Léon, des saint Gélase et des saint Grégoire.

Le 29 juin 1874, nous vous demandions, N. T. C. F., de dire cette prière avec nous et pour nous, afin de nous obtenir les grâces dont nous nous sentions un si pressant besoin au moment où la charge épiscopale, *onus episcopatus*, était mise sur nos épaules. Nous vous invitons à la répéter encore à notre intention en ce vingt-cinquième anniversaire :

« O Dieu, pasteur éternel des âmes que vous avez désignées sous le nom de brebis, et qui, par Jésus-Christ votre Fils, les avez confiées à l'apôtre saint Pierre et à ses successeurs pour qu'ils les conduisent en prenant pour modèle le bon Pasteur; vous qui avez voulu que les vêtements sacrés fussent d'expressifs symboles de la sollicitude pastorale, répandez par notre ministère sur ces Palliums pris à l'autel des Princes des Apôtres une grâce abondante de bénédiction et de sanctification, afin qu'ils opèrent effectivement ce dont ils sont l'image mystique, à savoir la plénitude et l'excellence du ministère pastoral. Accueillez avec bonté nos humbles prières, et par les mérites et les suffrages des mêmes saints Apôtres, accordez à quiconque vous devra d'en avoir été revêtu, de comprendre qu'il est le pasteur de vos brebis, et de réaliser dans ses œuvres la signification de ce nom.

» Qu'il soit l'imitateur fidèle du bon et grand Pasteur qui, chargeant sur ses épaules la brebis égarée, l'a réunie à celles pour lesquelles il avait donné sa vie. Qu'à son exemple, il soit plein de sollicitude pour la garde du troupeau confié à ses soins; qu'il soit vigilant, circonspect, de peur que quelqu'une de ses brebis ne tombe dans les pièges ou sous les dents des loups.

» Qu'il soit ferme dans le maintien de la discipline, pour

1. Pontificiæ benedictionis munere et mysteriorum significatione pretiosum.  
(Id. ib.)

rechercher ceux qui périssent, ramener ceux qui s'égarent, panser ceux qui sont blessés, faire grandir ceux qui sont en santé et en force.

» Que voyant sans cesse sur ses épaules la croix que Jésus-Christ n'a pas craint de porter, après avoir méprisé les joies de la terre, il ait le monde pour crucifié et que lui-même soit crucifié au monde ! Qu'il porte le joug évangélique placé sur ses épaules, et que ce joug lui soit tellement doux et léger qu'il soit toujours le premier à donner l'exemple aux autres et à marcher devant eux dans la voie de vos commandements.

» Que ce PALLIUM soit pour lui un symbole d'unité, la marque visible de sa parfaite communion avec le Siège apostolique et comme le cordeau sacré enfermant sa part du divin héritage. Enfin qu'il lui soit un gage du salut éternel, afin que, au jour de l'avènement et de la manifestation de notre grand Dieu, le Prince des pasteurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet évêque, avec toutes les brebis confiées à ses soins, soit revêtu d'un vêtement de gloire et d'immortalité ! Nous vous en supplions, Seigneur, par le même Jésus-Christ votre Fils, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Le dévouement à son troupeau, dévouement tout de foi, de zèle, de charité; l'imitation courageuse du Pasteur qui a aimé ses brebis jusqu'à la mort de la croix ; enfin, un attachement tout particulier d'obéissance, de respect, d'affection envers les Pontifes romains, vicaires de ce divin Pasteur et successeurs de saint Pierre : voilà, en résumé, tout le symbolisme du sacré PALLIUM.<sup>1</sup>

1. Outre la Constitution du 1<sup>er</sup> septembre 1754 citée plus haut, on trouvera encore dans d'autres Bulles ou Rescrits du Pape Benoit XIV de précieux éclaircissements sur la question du PALLIUM. (Voir en particulier la Bulle du 5 octobre 1752, adressée à l'évêque de Wurzbourg en Bavière (Heribpolis). La formule de la prière usitée pour la bénédiction des PALLIUMS a été reproduite par le même Pape dans sa Bulle du 26 août 1748.

L'Annuaire pontifical catholique pour 1899, publié par Mgr Albert Battandier, Protonotaire apostolique, contient une étude intéressante sur le PALLIUM (p. 207 et suivantes).

IV

Nous croyons pouvoir nous en rendre un témoignage, N. T. C. F., nous étions bien sincère vis-à-vis de Dieu et de notre conscience lorsque, le 29 juin 1874, nous nous inspirions de ces belles formules consacrées par l'autorité de l'Église pour vous communiquer nos sentiments les plus intimes, et vous dire quelle idée nous nous faisions du ministère épiscopal et de la mission que la Providence nous confiait en nous envoyant au milieu de vous.

Toutefois, quand nous relisons la prière où, il y a vingt-cinq ans, nous cherchions et voulions trouver la règle de notre conduite, nous ne craignons pas de dire qu'elle nous pénètre d'une profonde et salutaire humilité.

Nous ne pouvons pas ignorer que votre intention, inspirée par la piété la plus filiale et autorisée par des traditions très respectables, est de fêter notre Jubilé d'épiscopat dans les jours mêmes que nous avons choisis pour célébrer le treizième centenaire du glorieux privilège accordé par saint Grégoire le Grand aux évêques d'Autun.

A cette occasion, — il ne nous est pas difficile de le pressentir, — nous verrons se renouveler envers nous les manifestations si touchantes dont nous étions l'objet de votre part lorsque Léon XIII proclamait solennellement et faisait savoir au monde l'honneur auquel il nous avait appelé, et comment, le 16 janvier 1893, il nous avait revêtu de cette pourpre romaine que, depuis plusieurs siècles, le diocèse n'avait plus vue sur les épaules de ses évêques.

Nous avions accueilli, à cette époque, nous accueillerons de nouveau avec émotion et reconnaissance, vos félicitations et tous les témoignages de votre respect et de votre attachement. Nous ne les recevrons pas toutefois sans une certaine appréhension. Comme saint Augustin, nous nous sentirons partagé entre les deux sentiments qu'il exprimait un jour à son peuple d'Hippone en ces termes d'une simplicité touchante : « Je par-

» Ierais contre la vérité si je disais que les louanges des gens  
» de bien me déplaisent ; mais, si je dis qu'elles me sont agréa-  
» bles, ne m'exposé-je pas au danger de paraître plus affamé de  
» vaine gloire que de la solide substance de la vertu ? Que  
» dirai-je donc ? C'est que, ni je ne les veux pleinement, de peur  
» de m'exposer au péril de l'orgueil, ni pleinement non plus je  
» ne les repousse, parce qu'il est juste que ceux pour lesquels  
» j'ai travaillé ne se montrent pas ingrats. »<sup>1</sup>

Quoi qu'il en soit, N. T. C. F., nous aussi, aux approches de ce nouvel anniversaire de notre consécration, nous sentons plus vivement que jamais le poids de nos responsabilités. Au lieu d'émoissonner la délicatesse de conscience qui ne permet pas de penser sans crainte au compte que Dieu nous demandera de notre administration épiscopale, la marche du temps et l'accumulation des années ou, à parler plus exactement, leur durée si inconsistante et leur rapide disparition dans le gouffre de l'éternité rendent cette préoccupation plus instante et font d'elle, comme disait encore saint Augustin, un aiguillon dont la pointe acérée pénètre plus avant dans les profondeurs de notre âme.<sup>2</sup>

V

Nous aurons donc à nous interroger très sérieusement nous-même (et avec la grâce de Dieu, nous ne manquerons pas à ce devoir), sur l'emploi que nous aurons fait de ces vingt-cinq années et de la grâce du caractère épiscopal.

Hélas ! pendant ce quart de siècle, que de brebis confiées à notre sollicitude se seront peut-être, non seulement égarées,

1. Laudari a bene viventibus, si dicam nolo, mentior; si dicam volo, timeo ne sim inanitatis appetentior quam soliditatis. Ergo quid dicam? Nec plane volo, nec plane nolo. Non plane volo, ne in laude humana pericliter : non plane nolo, ne ingratia sint quibus prædico. (S. Aug. sermo 339, alias inter Hom. 50, *In die ordinationis suæ*, n° 1.)

2. Quanto anni accedunt, imo decedunt, nosque propinquiores faciunt diei ultimo, utique quandoque sine dubitatione venturo, tanto mihi est acrior cogitatio et stimulus plenior, quam domino Deo nostro rationem possim reddere pro vobis. (Id. ib. ib.)

mais perdues pour jamais ! Avons-nous fait tout ce qui était en notre pouvoir, conformément à la prière liturgique du PALLIUM « pour les empêcher de tomber dans les pièges ou sous les dents des loups ? »

Que de fois, N. T. C. F., en comparant intérieurement nos désirs avec nos actes, et surtout lorsque nous lisions la vie des saints Évêques, que de fois nous nous sommes demandé si notre présence et notre action au milieu de vous avaient réellement contribué à un progrès du royaume de Dieu. On raconte d'un Évêque du troisième siècle que, sur le point de mourir, il interrogea les prêtres de son entourage, et leur demanda combien il restait encore de païens dans sa ville épiscopale. « Dix-sept seulement, lui fut-il répondu. Dieu soit loué, dit-il, » il n'y avait précisément que dix-sept fidèles lorsque j'ai commencé à exercer le ministère épiscopal. »<sup>1</sup>

Heureux pasteur ! Il avait complètement retourné les proportions numériques de ces deux cités dont l'universel et perpétuel conflit forme la trame de l'histoire et que saint Augustin a maintes fois commenté avec tant d'éloquence et de profondeur dans ses livres et dans ses discours !

Que si les exemples de ces saints, faiseurs de miracles, nous dépassent trop pour qu'ils nous puissent être strictement appliqués et servir de base équitable à notre jugement, nous ne devons pas moins nous les rappeler lorsque les hommes nous prodiguent leurs louanges.

Ils nous aideront à considérer beaucoup moins le bien très limité qu'il nous aura été donné d'accomplir, qu'une immense carrière de bonnes œuvres que nous laisserons inexplorée, et où nos successeurs trouveront après nous tant d'occasions de dépenser leur dévouement, leur zèle et leur charité.

1. Qui migratum e vita, cum quæsisset quot in civitate Neocæsariensi reliqui essent infideles, responsumque esset tantum esse septemdecim; Deo gratias agens : Totidem, inquit, erant fideles, cum cepi episcopatum. (*Brev. Rom. in festo sancti Gregorii Thaumaturgi, die 17<sup>a</sup> novembbris.*) Formé à l'étude des sciences sacrées par Origène, saint Grégoire Thaumaturge devint évêque de Néocésarée dans le Pont. Il fut contemporain de saint Cyprien et lié d'une grande amitié avec saint Denys d'Alexandrie, son condisciple. Sa mort eut lieu vers 265, un peu après celle de saint Denys.

VI

A ces considérations bien capables de nous préserver de toute vaine gloire, se joignent pour nous d'autres pensées, lorsque nous jetons un regard rétrospectif sur le temps qui s'est écoulé depuis le jour où nous venions prendre possession de notre diocèse.

Que de changements accomplis pendant ce quart de siècle ! Que de vides autour de nous ! Comment ne pas réitérer ici l'hommage de notre religieuse reconnaissance à notre vénérable consécrateur le cardinal Guibert, puis au nonce du Pape et aux neuf évêques<sup>1</sup> qui faisaient autour de nous une couronne d'honneur le jour de notre sacre, et qui tous ont disparu ?

Comment ne saluerions-nous pas de la mémoire du cœur notre bien-aimé frère, que nous pleurons depuis sept ans ; et les oratoriens nos pères et nos maîtres dans la vie sacerdotale<sup>2</sup>, et les amis qui se pressaient si nombreux dans l'église de Saint-Sulpice et nous soutenaient de leurs vœux et de leurs ardentes prières, et qui, tombés les uns après les autres, dans le cours de ces vingt-cinq années, nous ont laissé poursuivre seul la route où nous avions marché avec eux ?

Que sont devenus les excellents prêtres qui nous attendaient à Paray-le-Monial<sup>3</sup>, aux premières heures du 9 juillet 1874, quand nous dirigions nos pas vers ce sanctuaire de la Visitation où nous avions voulu, avant toute autre démarche, apporter

1. Mgr de Marguerye, ancien évêque d'Autun, et Mgr Bourret, évêque de Rodez, et mort cardinal en 1896, nos deux assistants ; — Mgr Fruchaud, archevêque de Tours ; — Mgr Gonin, archevêque de la Trinidad, de l'ordre de Saint-Dominique ; — Mgr Gignoux, évêque de Beauvais ; — Mgr Nogret, évêque de Saint-Claude ; — Mgr Thomas, évêque de la Rochelle, ancien vicaire général d'Autun, mort cardinal-archevêque de Rouen en 1894 ; — Mgr Hacquart, évêque de Verdun ; — Mgr Jeancard, oblat de Marie Immaculée, évêque titulaire de Céramé.

2. Et parmi eux le T. R. P. Pététot, supérieur général de l'Oratoire.

3. M. Genty, vicaire général et archidiacre ; M. Vial d'Alais, curé de Paray-le-Monial ; MM. les aumôniers Vernay et Cucherat.

les prémices de notre ministère et offrir notre personne au Cœur sacré du Pasteur des pasteurs ? et ceux qui, à Autun, l'après-midi de ce même jour, nous recevaient sur le seuil de notre antique cathédrale de Saint-Lazare, nous souhaitaient la bienvenue<sup>1</sup> et dans le plus affectueux langage exprimaient avec l'éloquence du cœur les vœux qu'ils formaient pour notre bonheur et pour le succès de nos travaux ; et tant d'autres prêtres<sup>2</sup> ou laïques, avec le concours desquels nous avions commencé à mettre la main à l'œuvre ? Dieu le sait, nous n'avons oublié aucun d'eux, et il ne se passe pas de jour où, dans le funèbre *Memento* du saint Sacrifice, nous ne recommandions à l'infinie miséricorde tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, ont pris pendant ce quart de siècle une part de nos sollicitudes et de nos labeurs.

## VII

Mais pourquoi aux approches d'une fête dont le nom seu (Jubilé), consacré par nos plus antiques traditions, est synonyme de joie, pourquoi tant insister sur ces lugubres souvenirs et sur les regrets qu'ils nous inspirent ? Voici notre réponse :

Outre que l'Esprit de Dieu nous recommande de vivre dans une sorte de perpétuelle communion avec la pensée de la mort : *communionem mortis scito*<sup>3</sup>, nous avons eu récemment, vous le savez, N. T. C. F., une raison très spéciale de nous mettre en présence de cette inexorable conclusion de toute destinée humaine, et de nous y préparer d'une façon prochaine. Nous pouvions ne pas nous remettre de la grave maladie par laquelle il avait plu à Dieu de nous visiter dans le courant du mois de

1. M. Bezonquet, doyen du Chapitre, et MM. les chanoines titulaires d'alors, tous morts dans le cours de ces vingt-cinq années.

2. Depuis notre consécration jusqu'au présent jour (4 mai), 502 prêtres sont inscrits dans notre nécrologie et nous ne comptons que ceux qui exerçaient le saint ministère chez nous. Durant ce même espace de temps nous avons ordonné 517 prêtres pour le diocèse; de plus, 46 religieux oblats de Marie Immaculée et 9 autres prêtres de diocèses étrangers; en tout 570.

3. Eccli. ix, 20.

mars dernier, et, dans ce cas, nous aurions déjà porté à son redoutable tribunal le compte de notre administration pastorale.

Vos instantes prières ont détourné de notre vie le coup qui la menaçait. Vous avez obtenu de Celui qui règle, suivant les mystérieux desseins de sa Providence, le cours de nos années<sup>1</sup>, que votre Évêque, rappelé à la santé, pût reprendre son labeur au service du diocèse et de vos âmes.

Par l'intermédiaire de messieurs vos Curés, nous vous avons remerciés de tous les témoignages de pieuse affection que vous nous avez prodigués au cours de cette épreuve. Mais la reconnaissance est un sentiment qui, de sa nature, est inépuisable. Plus elle se manifeste par les paroles et par les actes, et plus elle jaillit du cœur en flots abondants.

Recevez aujourd'hui, N. T. C. F., la nouvelle expression qu'il nous est doux de lui donner et de vous offrir. Elle se mêlera très légitimement aux actions de grâces que nous rendrons à Dieu, en célébrant avec vous les glorieux souvenirs que nous rappellent les noms du Pape saint Grégoire le Grand et de saint Syagrius, et aux vœux que vous formerez pour votre Évêque lorsque, dans une religieuse allégresse, vous fêterez le vingt-cinquième anniversaire de sa Consécration épiscopale.

Notre présente Lettre pastorale sera lue aux fidèles en une ou plusieurs fois, pendant les dimanches du mois de juin.

† ADOLPHE-LOUIS-ALBERT CARDINAL PERRAUD,  
ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON.

Informée par nous des fêtes qui seront célébrées pendant ce Triduum, Sa Sainteté le Pape Léon XIII a daigné accorder la dispense du jeûne et de l'abstinence de la Vigile de la Saint-Pierre, mercredi 28 juin :

1<sup>o</sup> Aux habitants de notre ville épiscopale et à toutes les personnes qui viendront y passer cette journée;

2<sup>o</sup> Aux paroisses limitrophes de la ville d'Autun.

1. Deus, cujus nutibus vitæ nostræ momenta decurrunt. (Secrète de la messe *Pro infirmis.*)

\* \* \*

Afin de ne rien laisser à l'imprévu, un comité des fêtes fut composé de plusieurs ecclésiastiques et de quelques notabilités laïques. Sous la présidence de M. Gauthey, vicaire général, deux séances furent tenues, l'une en mai, l'autre en juin, tandis que dans l'intervalle chacune des commissions désignées étudiait la partie du programme la concernant.

Nous ne devons point passer sous silence une délicate attention de la *Semaine religieuse*. Dès le 24 juin, la revue diocésaine revêtait son habit de fête et préludait à nos solennités, non seulement en donnant le programme officiel, mais en consacrant presque toutes ses pages à rééditer deux lettres bien touchantes d'Henri Perreyve à Adolphe et à Charles Perraud, et deux récits publiés lors du sacre de notre Évêque vénéré. Cette cérémonie avait été accomplie à Paris le 29 juin 1874, dans l'église Saint-Sulpice, par Son Eminence le cardinal Guibert.

\* \* \*

Paris ne s'est pas fait en un jour, pas plus que les mètres innombrables de guirlandes destinées à orner les rues et les places avoisinant la Cathédrale. Nos bons Autunois sont si pleins d'entrain quand ils le veulent et ils le veulent toujours quand il s'agit de fêter leur Cardinal. Bien avant le solennel triduum, les jardins étaient dévalisés : bordures de buis, branches de lierre, brindilles de thuyas eurent bien vite disparu,

et force fut aux retardataires d'aller, malgré la pluie, tondre l'abondante chevelure de nos forêts ou bien ramasser l'humble bruyère. Personne ne se découragea : la veille tout le monde était prêt, y compris le beau soleil du bon Dieu. Une sainte allégresse régnait sur terre, il eût été malencontreux que le ciel n'eût pas son sourire. Tandis que les guirlandes de verdure émaillées de fleurs festonnaient à travers les rues ou le long des maisons, une multitude de drapeaux et d'oriflammes aux couleurs nationales et pontificales se mariaient en trophées et jetaient une note très gaie qui réveillait des échos dans l'admiration joyeuse des passants.

\* \* \*

Aux personnes de haute naissance, pas n'est besoin de beaucoup de parure pour relever leur distinction native. Aussi, notre belle Cathédrale romane avait-elle au dehors simplement conservé la belle robe de dentelle gothique dont le cardinal Rolin l'avait revêtue au quinzième siècle. Mais, à l'intérieur, elle avait fait un brin de coquetterie : sans rompre l'harmonie de ses lignes, de grandes oriflammes aux couleurs françaises et papales tombant du triforium de distance en distance le long de la nef, lui donnaient un air de fête point tapageur du tout, et conduisaient tout naturellement le regard vers ce *Pallium* immense, le roi de la fête, qui dominait le sanctuaire et ressortait vivement sur un fond d'or rehaussé de rouge.

Aujourd'hui sur la pourpre, il brille davantage, nous dira bientôt un gracieux poète ; c'était par avance traduire sa pensée.

Aux grands piliers du transept, quatre écussons gigantesques surmontés de drapeaux et entourés de verdure redisent les dates principales des vingt-cinq ans d'épiscopat de Son Éminence notre Cardinal, et forment un trait d'union parfait entre l'ornementation de la nef et celle du chœur. — Le banc d'œuvre et la chaire sont richement parés; enfin un immense trophée de drapeaux s'étale à la tribune de l'orgue et encadre de ses plis les armes cardinalices et pontificales. — Nos sincères compliments à M. le Curé de la Cathédrale et à tous ceux qui ont présidé à ce bel ensemble de décosrations.



Après la Cathédrale, notre première visite sera pour l'Évêché; la joie déborde de l'intérieur jusque sur la place d'Hallencourt; mâts et guirlandes ont franchi le grand portail du jardin et invitent les passants à pénétrer dans le palais épiscopal. A peine est-on entré dans le beau parterre, que l'on est ravi du coup d'œil. D'abord un badigeon récent a enlevé à l'austère façade du dix-septième siècle cet air triste et maussade qu'elle avait les années précédentes; puis, grâce au plan artistique de M. Roidot, architecte, au génie inventif de M. l'abbé Ménot, vice-chancelier, les guirlandes et les mâts bariolés, les flammes multicolores et les écussons aux armoiries de tous les prélatcs attendus à l'Évêché, s'harmonisent si bien, s'allongent, s'élèvent, flottent et resplendissent avec tant de grâce que la monotonie des grandes lignes droites de l'édifice est facilement oubliée.

Une *loggia* du plus bel effet avec ses draperies

rouges et ses rinceaux de verdure a été construite devant l'entrée principale ; on y accède de deux côtés, et c'est de là que les évêques, à plus d'une reprise, béniront la foule massée dans les allées et sur la pelouse du parterre. A l'imitation de ce qui se passe à Rome quand on démure une porte de Saint-Pierre pour l'ouverture du grand jubilé, en signe de joie et pour faciliter à toute la famille diocésaine l'accès du palais épiscopal, non seulement la porte principale en fut ouverte à deux battants, mais encore enlevée complètement. « Et aperientur portæ tuæ jugiter ; die ac nocte non claudentur. » (Is. 60, 11.)

Point de difficulté à franchir le seuil, et cependant l'on n'avance que lentement, tant le regard est satisfait de contempler la belle ordonnance du vestibule et de l'escalier d'honneur. Antiques tapisseries d'Aubusson, riches bannières aux touchants souvenirs, bosquet de palmiers, rampes de verdure formées par des plantes déposées sur chaque marche d'escalier, guirlandes fraîches et nombreuses qui s'attardent en festons : tout cet ensemble est charmant et fait le plus grand honneur au bon goût du cher majordome de céans. — Un souvenir reconnaissant à ces asiles de la prière et du travail<sup>1</sup> d'où sont sorties en grand nombre bannières et oriflammes et où tant de mains tressèrent ces belles guirlandes qui, enlaçant l'Évêché de toute part, gravissant l'escalier d'honneur, pénétrant dans les salons, symbolisent très bien les liens de la piété filiale qui unit les ouvrières au héros de la fête.

1. Monastère de la Visitation de Paray-le-Monial et maisons des Sœurs de la Charité et du Saint-Sacrement à Autun.

Suivons les guirlandes : les salons n'ont rien perdu de leur grand air, quelques motifs de décos très sobres les rendent plus gais ; — une mention spéciale à la salle à manger où le décor est plus multiplié, mais sans surcharge ; — partout d'élegants cartouches où s'esquissent tour à tour le Pallium treize fois centenaire et les armes de NNgrs les Évêques invités aux solennités.

\* \* \*

Il est temps de nommer ces illustres personnages, bien que tous ne fussent point là dès la première heure et que quelques-uns aient été empêchés par de graves raisons de répondre au gracieux appel de notre Cardinal. — Dans la pensée de Son Éminence, ces fêtes du treizième centenaire du Pallium des évêques d'Autun étaient une occasion de grouper les évêques de France ayant privilège du sacré Pallium, soit que ce privilège appartint à leur siège, soit qu'il leur fût personnel. En France, quatre évêchés ont cet honneur insigne : ce sont ceux d'Autun depuis 599, du Puy-en-Velay (1050), de Marseille (1851), et de Clermont (1894) ; — trois évêques seulement jouissent personnellement de ce même honneur ; ce sont : NNgrs de Cabrières, évêque de Montpellier; Dabert, évêque de Périgueux, et Fava, évêque de Grenoble. Ces deux derniers furent empêchés par leur santé de se rendre à Autun. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, se faisait une joie de participer à notre triduum, mais il fut à la dernière heure contraint par un deuil très douloureux de nous priver de son éloquente parole. Avec tous nos vifs regrets, que

Sa Grandeur daigne accepter l'expression non moins sincère de nos très respectueuses condoléances. NNgrs Guillois, évêque du Puy; Robert, évêque de Marseille, et Belmont, évêque de Clermont, purent prendre part à nos fêtes, les rehausser de leur présence.

Comme celles-ci étaient destinées, non seulement à rappeler le glorieux souvenir du Pallium, mais encore à célébrer le jubilé épiscopal de Son Éminence, d'autres prélates voulurent bien s'y rendre et témoigner ainsi de leur respectueux attachement à notre illustre évêque; ce furent : S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon et notre vénéré métropolitain; NNgrs Combes et Petit, l'un archevêque de Carthage, l'autre de Besançon; NNgrs Lelong, évêque de Nevers; Isoard, évêque d'Annecy; Livinhac, évêque titulaire de Pacando et supérieur général des Pères Blancs; Bourne, évêque de Southwark et délégué de S. Ém. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, ainsi que de tout l'épiscopat catholique anglais.

En résumé, dix prélates, dont un cardinal, deux archevêques et sept évêques, entourèrent de leur sympathique présence notre vénéré jubilaire durant ce solennel triduum, auquel tous donnèrent un éclat incomparable.



Nous sommes au lundi soir, 26 juin, le bourdon de la Cathédrale annonce de sa grande voix l'ouverture des solennités et les autres cloches de la ville lui répondent joyeusement.

Plusieurs de NNgrs les Évêques sont déjà arrivés.

— Mgr Petit, archevêque de Besançon, a été le premier; une réputation de grande affabilité le précède, et il suffit de le voir pour être convaincu de la réalité. M. Laligant, chanoine honoraire, chancelier de l'archevêché, accompagne Sa Grandeur. — Des bords charmants du lac d'Annecy nous sont aussi arrivés deux hôtes aimés; Cluny et Paray les ont déjà attirés dans notre diocèse; l'amitié profonde qui unit le successeur de saint François de Sales au Cardinal évêque d'Autun nous les ramène tous deux, je veux dire Mgr Isoard et son très aimable compagnon, M. Lachenal, chanoine titulaire et chancelier de l'évêché. — Sur le soir, Mgr Lelong, évêque de Nevers, vient à son tour prendre la place qui lui appartient de plein droit dans nos solennités. Est-il besoin de le présenter? Il est nôtre; tous nous le connaissons, le vénérons, l'aimons comme une de nos gloires les meilleures. Bien nôtre aussi est le sympathique M. Lecoq, doyen du Chapitre de Nevers et chanoine honoraire d'Autun; chez nous et ailleurs il ne compte que des amis. — Enfin la journée ne s'achèvera point sans que des lointaines rives de la Tamise ne nous arrivent Mgr Bourne et son jeune secrétaire, M. l'abbé Dessoulavy. Mgr l'évêque de Southwark est un des plus jeunes évêques de la chrétienté, il n'a que trente-huit ans et occupe en Angleterre un des postes les plus importants au point de vue des intérêts catholiques. Sa physionomie révèle une âme distinguée qui attire naturellement et qui se révélera bien mieux encore dans un beau discours. Demain arriveront la plupart des autres prélat : mais n'anticipons pas!



## MARDI 27 JUIN

---

Le soleil se lève radieux : c'est le présage d'une belle et bonne journée. Mgr Lelong célèbre à la Cathédrale la messe de sept heures et bon nombre de fidèles ont la consolation de communier de sa main.

Les honneurs de la matinée seront faits par le Petit Séminaire d'Autun qui, sous forme de séance littéraire et musicale, nous a préparé un régal exquis. Bien avant l'heure indiquée, la salle des fêtes, très élégamment décorée, s'emplit d'un public d'élite qui déborde jusque dans le cloître non moins artistement orné. A dix heures précises, Son Éminence fait son entrée, accompagnée de Mgr l'archevêque de Besançon et de NNgrs les évêques de Nevers, d'Annecy et de Southwark. Des applaudissements accueillent le noble cortège, tandis qu'un orchestre choisi, composé d'artistes de la ville et d'élèves de la maison, attaque avec beaucoup d'entrain et exécute avec non moins de brio la *Marche nuptiale du Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn.

M. Truchot, supérieur du petit séminaire, prend ensuite la parole ; avec tout son cœur, — et quel cœur ! — il prononce l'allocution suivante :

ÉMINENCE,

Jamais plus grand honneur n'avait été accordé à vos enfants du Petit Séminaire d'Autun. C'est à eux que vous avez réservé le privilège de commencer les fêtes jubilaires et de vous dire

les premiers leur joie et leur bonheur. Ils sont tout heureux et tout fiers d'être les préférés de votre cœur et ils vous en remercient avec toute l'effusion de leur reconnaissance.

MESSEIGNEURS,

Il nous est bien doux de vous accueillir avec la vénération profonde qui est due aux successeurs des Apôtres, vous qui formez autour de notre éminent Cardinal une couronne de frères, une couronne d'honneur. Vous n'avez pas craint les fatigues d'un long voyage et vous êtes venus, et votre présence augmente encore notre joie et rehausse d'un bien vif éclat la splendeur de nos fêtes jubilaires.

En ce beau jour vos Églises dont vous êtes les anges tutélaires et l'Église d'Autun tressaillent d'une commune joie et elles chantent avec l'enthousiasme de la reconnaissance et du bonheur : Oh ! qu'il est bon, oh ! qu'il est doux de voir les frères dans l'épiscopat réunis ensemble et entourés d'une couronne aimante de prêtres et de fidèles.

MONSEIGNEUR DE NEVERS,

Votre présence en ce beau jour à côté de notre éminent Cardinal me rappelle de si doux et de si touchants souvenirs qu'il m'est impossible de les taire.

Vous êtes l'enfant de ce diocèse qui est si fier de vous et qui vous a gardé une profonde affection.

Vous êtes l'enfant de notre Petit Séminaire qui vous aime avec la tendresse la plus respectueuse et dont vous êtes la gloire bien pure et bien chère.

Vous êtes l'honneur du clergé d'Autun et nous vous aimons comme un frère dont la haute dignité rejouillit sur nous de tout son éclat.

Vous êtes l'ami de notre Évêque dont vous étiez le vicaire général quand Dieu vous choisit pour les sublimes fonctions de l'épiscopat, et toujours les relations les plus affectueuses ont persévétré entre l'évêque d'Autun et l'évêque de Nevers entre

l'Église d'Autun et l'Église de Nevers qui sont plus que jamais deux Églises sœurs.

Il nous est bien doux de nous serrer autour de vous, prêtres et fidèles, dans ce solennel jubilé, et, conduits par vous, nous ironsons jusqu'au trône de notre Évêque, de notre Cardinal, pour lui offrir la couronne de notre reconnaissance et de notre amour.

ÉMINENCE,

Depuis vingt-cinq ans, vous êtes Évêque d'Autun, et prêtres et fidèles sont unanimes pour dire bien haut dans l'élan de leur filiale tendresse que vous êtes l'Évêque selon le cœur de Dieu, l'Évêque grand par la parole et par les œuvres, le vrai et digne successeur des Apôtres.

Dieu lui-même vous prépara à l'Épiscopat et cette préparation fut splendide.

A quarante-six ans, dans la pleine maturité de l'âge, du talent, de la science et de la piété, l'Esprit-Saint vous choisit pour être l'Évêque d'Autun. Et à ce moment solennel de votre vie, les études les plus larges et les plus fécondes avaient merveilleusement orné votre belle intelligence des connaissances les plus étendues et les plus précieuses.

Votre âme avait été longuement et profondément formée à la piété des saints et des admirables fondateurs de la maison de la prière qui était votre maison, et la piété était pour vous deux fois un héritage de famille.

De graves circonstances, des malheurs, des désastres avaient montré tout ce qu'il y avait dans votre noble cœur d'abnégation, de dévouement et d'amour pour la patrie, pour les âmes, pour la religion.

Voilà les riches trésors d'intelligence, d'âme et de cœur que vous apportiez au service de l'Église d'Autun.

Et ce fut le cœur qui commença, car c'est là le centre, le point de départ de la vie, du dévouement et de l'amour, le principe de tout ce qui doit être vraiment grand.

L'apôtre saint Paul a résumé en deux mots le programme sublime de la mission du divin Rédempteur : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. » Eminence, ce programme fut le vôtre.

Cet amour profond des âmes qui déjà était ardent dans votre cœur, la consécration épiscopale l'éléva à un degré sublime et vraiment apostolique.

Vous nous avez aimés constamment et toujours sans vous lasser. J'en atteste tous ceux qui ont eu recours à la bonté de votre cœur, et c'est nous tous, prêtres et fidèles, car vous aviez dit, comme le divin Maître : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Et votre cœur aimant toujours a pris part à nos peines, à nos sollicitudes, à nos douleurs et à nos deuils pour les consoler et les adoucir, comme aussi il s'est réjoui avec nous aux heures de la joie et du bonheur.

Vous nous avez aimés et vous vous êtes livré pour nous, tout d'abord comme le Maître aimé, à la prédication de l'Évangile. Et votre grande parole a retenti partout et dans vos cathédrales et dans les églises les plus humbles de vos villages, et partout elle a été aimée. Elle a ravi les intelligences d'élite, elle a fait le charme des âmes simples et naïves. Elle a touché les coeurs et les a donnés à Dieu.

Ah ! c'est qu'elle était éminemment apostolique et française. Elle annonçait l'Évangile dans sa beauté et sa pureté et elle parlait la belle langue française dans toute sa clarté, son harmonie, sa limpidité et sa perfection incomparable.

Et pour nourrir cette forte et substantielle prédication, animée par la grâce divine et embrasée du feu de l'éloquence, vous avez, Eminence, par amour pour nous, travaillé plus que jamais, prié plus que jamais.

Les saintes Écritures vous sont devenues familières et vous joignez à cette lecture si aimée, l'étude approfondie des grands docteurs de l'Église, l'étude de tout ce qui concerne les nobles devoirs de l'épiscopat.

La prière est votre vie, votre bonheur, votre joie. C'est dans la prière que vous trouvez une force nouvelle pour vous dévouer et pour aimer toujours, et votre âme garde toujours sa vigoureuse jeunesse par ce contact doux et fortifiant avec le divin Maître.

Vous nous avez aimés et par amour pour nous vous vous

êtes livré au travail incessant d'une immense administration, à toutes ses sollicitudes sans cesse renaissantes, à ses luttes toujours renouvelées, mais partout vous avez vaillamment défendu la majesté de l'épiscopat, la dignité de vos prêtres et la sainteté de la religion.

Vous nous avez aimés et partout vous avez donné la force de l'Esprit-Saint aux jeunes générations qui garderont la foi de leurs pères; vous avez formé et marqué de l'onction sainte des légions de prêtres qui, à votre exemple, conserveront les saines traditions du travail, de la prière, de la prédication évangélique, du dévouement et du zèle pour Dieu et pour les âmes.

Éminence, votre diocèse n'a pu garder seul tant de trésors; votre parole, votre haute influence, votre grande action ont parcouru la France entière; elles ont passé les mers et sont allées jusqu'aux îles lointaines et aux rivages les plus reculés. Partout votre nom est aimé et vénéré, et les évêques de ces pays si éloignés viennent aujourd'hui déposer à vos pieds les hommages et la reconnaissance de tous leurs peuples.

Déjà la France vous avait acclamé et vous avait choisi pour être un des gardiens de son incomparable langue.

Rome vous a aimé et le souverain Pontife vous a fait monter plus près de son trône et de son cœur en vous donnant la pourpre éclatante qui devait récompenser votre grand mérite et votre haute vertu.

Ainsi la France et l'Église s'unissent à nous pour célébrer ce grand jubilé, et nous sommes heureux de redire à ce Pontife qui nous a tant aimés, à notre Évêque, à notre éminent Cardinal : joie, bonheur, reconnaissance et amour, toujours!

De chauds applaudissements couronnent ces chaudes paroles auxquelles succède un chœur de grandiose effet. La composition musicale a, en vérité, l'ampleur de la composition poétique et l'exécution a été digne des deux maîtres : J. Racine et F. Mendelssohn. Ne pouvant transcrire la musique, nous rappelons au moins les paroles :

CHOEUR

Tout l'univers est plein de sa magnificence :  
Qu'on adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !  
Son empire a des temps précédé la naissance,  
Chantons, publions ses bienfaits !

*Une voix seule.*

En vain l'injuste violence  
Au peuple qui le loue imposerait silence :  
Son nom ne périra jamais.  
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;  
Tout l'univers est plein de sa magnificence :  
Chantons, publions ses bienfaits.

CHOEUR

Tout l'univers est plein de sa magnificence :  
Chantons, publions ses bienfaits.

*Une voix seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable parure ;  
Il fait naître et mûrir les fruits :  
Il leur dispense avec mesure  
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits ;  
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

CHOEUR

Tout l'univers est plein de sa magnificence :  
Qu'on adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !

(*Athalie.* — Acte I, scène iv.)

S'il est vrai, comme le dit Boileau, qu'un sonnet sans défaut vaut à lui seul un long poème, il nous a été donné d'entendre, après le chœur d'*Athalie*, quatre poèmes délicieusement ciselés en leurs quatorze vers. A la séance publique, leurs auteurs avaient gardé l'anonyme ; faisons-les connaître aujourd'hui, afin que ces trois aimables confrères portent la très douce responsabilité de leurs œuvres et en gardent tout le mérite.

### PALLIUM ET CROIX D'HONNEUR.

Ruban de laine blanche envoyé par Grégoire,  
Insigne plus ancien que les ordres des rois,  
Le Pallium, brillant au flambeau de l'histoire,  
D'un long passé d'honneur nous rappelle les droits.

Notre Église éduenne est fière de sa gloire,  
Ainsi qu'un régiment, de ses anciens exploits :  
Les plis aux trois couleurs que baissa la victoire  
Décorés, portent haut le ruban de la Croix !

Le sacré Pallium, c'est la Croix de l'Église,  
C'est la Croix du drapeau par Syagre conquise ;  
Et le siège d'Autun la garde à l'avenir.

Ce ruban de l'honneur s'est transmis d'âge en âge ;  
Aujourd'hui sur la pourpre il brille davantage :  
Les siècles ont passé sur lui sans le ternir !

J.-M. BERNARD,  
Professeur au petit Séminaire.

### LE SOLDAT.

Soldat ! Vous êtes né soldat ! Dans votre cœur  
Bat le sang d'un héros de la grande Epopée.  
Paris est affolé, peuple ivre de fureur,  
Aussitôt vous brisez la plume... pour l'épée.

Quand la France plus tard, — honte à son agresseur ! —  
Après avoir lutté sans trêve, enveloppée  
Dans son drapeau, tombait, pantelante, écharpée,  
Vous, prêtre, à son chevet vous calmiez sa douleur.

Évêque vigilant et jaloux de sa gloire,  
Vous avez, d'un trait sûr, crayonné pour l'histoire  
Nos grands chefs autunois : Changarnier, Mac Mahon.

Et puisqu'à nos soldats vous rendez témoignage,  
Qu'importe que sur eux on déverse l'outrage,  
On ne peut plus ternir l'auréole à leur front.

Ed. NAUDIN,  
Professeur au petit Séminaire.

### L'ÉCRIVAIN.

Par sa plume il a su, sans peur, sans défaillance,  
Venger le droit, flétrir l'opresseur insolent,  
Stigmatiser le vol au feu d'un mot brûlant,  
Et, dans nos cœurs en deuil, écrire l'espérance.

Comme on voyait les preux, armés pour la vengeance,  
Courir, la dague au poing, sus, sus au mécréant,  
Il a saisi sa plume et l'a taillée en lance  
Pour terrasser, d'un coup, l'apostat triomphant.

Il chanta Jeanne d'Arc, il pleura sur l'esclave :  
Son âme, comme un luth tour à tour fier ou grave,  
Vibre à toute grandeur, frémit à tout affront.

Sa parole a charmé le plus humble village,  
Et la coupole d'or tressaille à son langage.  
Palmes, ornez ses mains, palmes, ornez son front.

R. BONNARD,  
Professeur au petit Séminaire.

### L'APOTRE.

Les pieds parfois meurtris aux cailloux du chemin,  
Et la robe en lambeaux aux ronces obstinées,  
Mais le cœur toujours chaud, le front toujours serein,  
Il sème, à pleins sillons, depuis vingt-cinq années.

Et que sème-t-il donc ? Seigneur, c'est ton bon grain,  
Celui que tu jetais aux foules fascinées,  
L'espérance et l'amour, graines tout étonnées  
De s'ouvrir par ton sang et de fleurir enfin.

Semeur infatigable, à son ardeur féconde  
Son champ ne suffit point, il lui fallut le monde :  
La France, l'Angleterre et l'Afrique à son tour.

Rends la pierre moins dure et plus douce l'épine,  
Seigneur, et fais germer une moisson divine :  
L'espoir germe en espoir, et l'amour en amour.

R. BONNARD,  
Professeur au petit Séminaire,

Dans le morceau suivant, la *Piété filiale* sert de lien entre la poésie et la musique. M. Laurent, l'estimable organiste de la Cathédrale, auteur de cette gracieuse mélodie pour soprani, la traite trop humblement de bluette musicale. En tout cas, si elle a la simplicité du bluet, elle en a la grâce aussi, et les bravos des auditeurs ont dit bien clairement que la délicieuse bluette de l'artiste s'alliait on ne peut mieux avec la très délicate marguerite du poète. Laissons la parole à ce dernier que nous connaissons déjà.

*Ex ore infantium perfecisti laudem.*  
(Ps. VIII.)

Formons des vœux, formons des chœurs,  
En parfums répandons nos cœurs,  
Lis qui se penchent ;  
Pour notre Évêque et Père, enfants,  
Venez, qu'en hymnes triomphants  
Nos voix s'épanchent.

C'est ainsi qu'au soleil fécond,  
Tout ce qui relève le front  
A sa lumière,  
Tout ce qui naît à sa chaleur,  
Redit un chant d'amour en chœur,  
Comme à son père,

Lorsque, au soir, il vient s'arrêter  
Sur le sommet des monts, jeter  
A la nature  
Ses feux plus beaux, et se vêtir,  
En roi, de la pourpre de Tyr,  
Digne parure.

Quelle fleur allons-nous offrir  
A notre Père, en souvenir,  
Fleur favorite ?  
Celle que Jésus vint un jour  
Ici cueillir avec amour,  
La marguerite.

La gloire, au front du Cardinal,  
Ressemble au nimbe virginal  
Qui la couronne.  
Dis bien, marguerite au cœur d'or,  
Notre amour, notre amour encor,  
Qui l'environne.

R. BONNARD,  
Professeur au petit Séminaire.

La poésie française n'est pas seule à être cultivée avec succès au petit séminaire d'Autun. Les élégants vers latins que je vais transcrire en sont une preuve préremptoire; ils sont d'un fin lettré, et personne n'en sera surpris lorsqu'on aura lu la signature de leur auteur.

Casus viator cum varios tulit,  
Tum ridet illi mente revolvore  
Pericla quæ fugit viæque  
Quas subiit trepidus procellas.

Sic longa, Præsul, ducta tibi via!  
Nunc, jure lætus, respicias, precor,  
— Agens Deo grates perennes, —  
In spatium citius peractum.

Vix gressus annis ex puerilibus,  
Dum liberis mentem excolis artibus,  
Jam totus incumbis labori.  
Euge! Scholam penetras Magistrum!

Tunc enitebat gloria blandiens.....  
Sed cura inanis! Mox juvenis pius  
Mundi vias linquit; vocavit  
Christus; obediit et Sacerdos.

Parvos magister nunc docet, et Dei  
Verbum diserte vulgat; — Hiberniae  
Res et Patrum narrat suorum; —  
Militis angelus est cadentis,

Et pro tot et tantis meritis, Pater,  
Fidelibus tum læta precantibus,  
Te Spiritus jussit sedere  
Simplicii<sup>1</sup> et Syagri cathedræ.

Jam quintus et vicesimus annus est  
Repente lapsus, tempore quo pedum  
Pastorium gestas, amansque  
Pascua per bona ducis agnos.

Tu christianis, cominus eminus,  
Vigil, ministras lumina commodis.  
Defensor es tu civitatis.  
Et populi columen fidelis!

Nunc tela mittis, non trepida manu,  
Contra Dei hostes; nunc, alaci stylo,  
Qui vincla servorum resolvis,  
Omnia jura tegis patronus.

Tibi loquenti littora punica  
Plausere, lætans atque Britannia;  
Te Gallia ornavit coronis  
Romaque purpureo galero.

Ergo tibi sint pro meritis, Pater,  
Honos perennis claraque gloria;  
Cum Præsulis laudes canantur,  
Filioli canimus Parentem

Et nunc precantes debita poscimus  
Deus moretur reddere præmia,  
Ut nos diu forment benigne  
Sermo tuus, pietasque nota.

L. MURY,  
Prof. de rhétorique au petit Séminaire.

1. C'est le 27 juin, jour de la séance, que l'Église d'Autun célèbre la fête de ce saint Évêque.

Odi profanum vulgus et arceo,  
disait jadis Horace ; je ne l'imiterai pas en tout point, et  
à l'usage de ces mêmes profanes, voici une traduction  
de cette belle poésie latine ; *le Nouvelliste du Morvan* la  
donnait dans son numéro du 27 juin.

Lorsque le voyageur a supporté de rudes fatigues, il se plaît  
à évoquer le souvenir des périls auxquels il a échappé, et des  
orages qui l'ont fait trembler sur la route.

De même, ô Pontife, vous avez parcouru une longue carrière.  
Aujourd'hui, justement fier, regardez, en rendant à Dieu  
d'éternelles actions de grâces, l'espace trop vite parcouru.

A peine sorti des années de l'enfance, vous donnez à votre  
esprit la culture des belles-lettres ; tout entier vous vous appliquez  
au travail ; honneur à vous ! l'École des Maîtres vous  
ouvre ses portes.

Alors, dans un rayon, la gloire vous offrait ses caresses.....  
Mais inutilement ! Bientôt le pieux jeune homme abandonne les  
voies du monde ; il a entendu l'appel du Christ ; il l'a suivi, il  
est Prêtre.

Le voici qui enseigne la jeunesse. De Dieu il prêche éloquem-  
ment le Verbe. De l'Irlande il écrit l'histoire, et celle aussi de  
son Ordre. Il est l'ange du soldat qui tombe.

Pour tant et de si grands mérites, ô Père, au milieu des acclama-  
tions des fidèles, l'Esprit vous appelle à siéger sur le trône  
des Simplice et des Syagrius.

Aujourd'hui, vingt-cinq ans ont passé, — un éclair, — depuis  
que la crosse du pasteur est en vos mains, et que, plein d'amour,  
vous conduisez vos brebis dans les fertiles prairies.

De près comme de loin, vous veillez avec sollicitude sur les  
intérêts chrétiens ; vous êtes le Défenseur de la Cité, la solide  
colonne de l'Église.

Tantôt, d'une main ferme vous lancez le trait contre l'ennemi de Dieu ; tantôt, d'une voix éloquente, vous qui brisez les chaînes de l'esclave, vous prenez tous les droits sous votre égide.

A votre parole les rivages de Carthage ont applaudi, ceux aussi de la Grande-Bretagne. La France vous a offert les palmes et Rome la pourpre cardinalice.

Et donc, pour tout cela, Père, honneur toujours, gloire éclatante ! Quand d'autres chantent le Pontife, nous, vos fils, nous chantons notre père.

Et, dans nos supplications, nous demandons que Dieu retarde la récompense, pour que longtemps encore nous forment à la vertu, votre parole, vos saints exemples.

De la poésie latine nous revenons à la poésie française. Quelques vers de J. Delille servent de préambule à un morceau d'orchestre.

Vainqueurs mélodieux des antiques merveilles,  
Quels accents tout à coup ont frappé mes oreilles !  
J'entends, je reconnais ce chef-d'œuvre de l'art,  
Trésor de l'harmonie et la gloire d'Érard.  
De l'instrument sonore animant les organes,  
Séjan a préludé : loin d'ici, loin, profanes !  
De l'inspiration les sublimes transports  
Echauffent son génie et dictent ses accords.  
Sous ses rapides mains le sentiment voyage ;  
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage ;  
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,  
Il forme sans désordre un dédale de sons.  
Quelle variété ! Que de force et de grâce !  
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace :  
Tel au gré de son souffle, ou terrible, ou flatteur,  
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

(DELILLE, *les Trois Règnes de la nature*,  
fin du chant II.)

Le célèbre compositeur, Nicolas Séjan (1745-1819), dont il est question dans ce passage, fut successive-

ment organiste de Notre-Dame de Paris, de Saint-Sulpice, de la Chapelle du Roi, chevalier de la Légion d'honneur, et à toutes ces gloires, il a vu s'en ajouter une autre bien plus flatteuse, celle de compter au nombre de ses arrière-neveux, S. Ém. le Cardinal Perraud.

Les archets des violons fredonnent leur accord, et bientôt tout l'orchestre s'ébranle pour nous donner l'allegro de la première sonate de Séjan. Disons tout de suite qu'un exemplaire de six sonates du maestro fut offert, séance tenante, à l'arrière-petit-neveu du célèbre organiste. Qualifier cette exécution musicale de délicate attention serait un éloge insuffisant ; c'est plus qu'un morceau de circonstance : la composition en est claire, variée aussi, et l'entrain tout français ; l'orchestre l'a fort bien nuancé et des *bis*, *bis* chaleureux ont procuré le plaisir très goûté d'une seconde audition. Son Éminence alors se lève et remercie très gracieusement les artistes en les félicitant.

On peut bien le dire, cette séance du Petit Séminaire a été une série de délicatesses. En voici une nouvelle preuve à l'adresse de l'aimable prélat que l'Angleterre catholique nous a député. Lisez plutôt :

ÉMINENCE,

Permettez-nous de saluer en votre nom le Révérendissime Évêque Mgr Bourne, successeur de saint Augustin, et de lui rappeler en sa langue nationale l'arrivée du saint moine dans le pays de Kent. « C'est, nous dit Bossuet, une des plus belles pages de l'histoire d'Angleterre. »

King Ethelbert reigned at that time over the country of Kent; he was a powerful prince, who had extended the bounds of his

kingdom to the banks of the Humber, which separates the Britons of the South from those of the North.

Now, near the oriental shore of the country of Kent, is the isle of Thanet, which is large enough, since, according to the manner of counting used among the Britons, it has indeed six hundred families. This isle is separated from the continent by the Vantsumu, a stream three stadia wide, whose two extremities joining the sea, is fordable only in two spots.

There, the servant of God, Augustinus, accosted with his companions, who were, as it is said, about forty. According to the orders of the blessed pope Gregory, they had brought some Frank interpreters with them; by whom Augustinus let the king Ethelbert know he came from Roma, bringing a very happy message that infallibly promised eternal joys in Heaven and a ceaseless reign with the Living and True God, to all those who would accept it with docility.

The king having received this message, ordered the foreigners to remain in the isle where they had accosted, and all their wants to be provided for, while he would see to the decision he should take towards them. It was not the first time he was hearing of the Christian faith, since his wife was herself a christian; she was a princess of the royal blood of the Franks, named Bertha, whom he had obtained from her parents, on condition to let her freely practise the rites of her belief and religion, with a bishop named Liudhard who had been given to keep her in the christian belief.

After some days, the king came into the isle, and sitting out of doors, he had Augustinus and his companions called to an interview.

He had avoided receiving them in a house, on account of an old augur who made him fear lest, when he would enter, they would succeed in ruling and seducing him, if there were any witchcraft. But it was not with the power of the devils, it was with the virtue of God that they arrived, bearing instead of banner, a silver cross and a painted image of Our Lord and Saviour, and with suppliant songs, asking the Lord for the eternal salvation of themselves and of the people to whom they came

By order of the king, they sat down and preached the words of life to him and to his whole train. The king answered : « Your words and your promises are great, but all that is new and uncertain, and to believe them, I cannot forsake what I have so long observed with the whole nation of the Britons. But as you took so long a journey for coming here, and as your wish, for as much as I think to know, is to communicate to us what you believe to be truth and felicity, we will not molest you; on the contrary we will give you a kindly hospitality ; we take upon ourselves the care of your feeding, and we do not prevent you from preaching and winning all those you can to the creeds of your religion. »

He kept his word, gave them a lodgings in the city of Doruvernum, which was the metropolis of his kingdom, supplied them with food and put no obstacle to their preaching. — Now we are said that in approaching the town, bearing as it was their wont the holy cross and the image of the Great King, Our Lord Jesus-Christ, they all together sang this prayer : « We beseech thee, o Lord, by all thy mercy, to avert thy anger and thy wrath from this city, and from this holy house, for we are all sinners. Alleluia. »

(*Traduit du Vénérable Bède par les élèves du premier cours d'anglais.*)

Louis MONNIER,  
Joseph DROUX, François BOSSUET.

Je crains, ami lecteur, que vous n'ayez pas bien compris nos jeunes *scholars*; aussi, leur ai-je demandé à votre intention la traduction suivante :

Le roi Éthelbert régnait alors au pays de Kent; c'était un prince très puissant qui avait étendu les limites de son royaume jusqu'au bord de l'Humber, qui sépare les Angles du Midi de ceux du Nord. Or, près de la côte orientale du pays de Kent, se trouve l'île de Thanet, île assez considérable, puisque, selon la manière de compter usitée chez les Angles, elle a bien six cents familles. Cette île est séparée du continent par le Vantsumu, cours d'eau large d'environ trois stades, et qui, joignant la mer

par ses deux extrémités, est guéable seulement en deux endroits. C'est là qu'aborda le serviteur de Dieu Augustin, avec ses compagnons, dont la tradition porte le nombre à une quarantaine. Suivant les ordres du bienheureux pape Grégoire, ils avaient amené avec eux des interprètes de la nation des Franks. Augustin manda par eux, au roi Éthelbert, qu'il arrivait de Rome, porteur de la plus heureuse nouvelle, laquelle promettait infailliblement à tous ceux qui la recevraient avec docilité, des joies éternelles dans les cieux, et un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le roi ayant reçu ce message, ordonna que les étrangers demeurassent dans l'île où ils avaient abordé et qu'on pourvût à tous leurs besoins, pendant qu'il aviserait au parti à prendre à leur égard. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler de la religion chrétienne : son épouse même était chrétienne : c'était une princesse du sang royal des Franks, nommée Berthe, qu'il avait obtenue de ses parents, à condition de lui laisser pratiquer librement toute sa religion, avec un évêque nommé Liudhard, qu'on lui avait donné pour la soutenir dans la foi.

Au bout de quelques jours, le roi vint dans l'île, et, siégeant en plein air, il fit appeler Augustin et ses compagnons de voyage à une entrevue : il avait évité de les recevoir dans une maison, à cause d'un vieil augur qui lui faisait craindre qu'en y entrant, ils ne parvinssent, s'il y avait quelque maléfice, à le dominer et à le séduire. Mais ce n'était pas avec la puissance des démons, c'était avec la vertu de Dieu qu'ils arrivaient, portant en guise d'étendard une croix d'argent, et une image de Notre-Seigneur et Sauveur peinte sur un tableau, et avec des chants suppliants, demandant au Seigneur le salut éternel pour eux-mêmes et pour les peuples pour qui et vers qui ils étaient venus.

Sur l'ordre du roi, ils s'assirent et lui prêchèrent la parole de vie ainsi qu'à tout son cortège. Le roi répondit : Vos paroles et vos promessss sont belles, mais tout cela est nouveau et incertain et je ne puis abandonner, pour y ajouter foi, ce que j'ai si longtemps observé avec toute la nation des Angles. Mais comme vous avez fait pour venir ici un si lointain voyage, et que tout votre désir, autant que je crois le reconnaître, est de nous

communiquer ce que vous croyez être la vérité et le bonheur, nous ne voulons point vous molester ; au contraire, nous vous accorderons une hospitalité bienveillante; nous prenons sur nous le soin de vous nourrir, et ne vous empêchons pas de prêcher et d'attirer aux croyances de votre religion, tous ceux que vous pourrez.

Il tint parole, leur donna un logement dans la ville de Doruverne, qui était la capitale de tout son royaume, leur fournit des vivres, et ne mit nul obstacle à leur prédication. Or, on rapporte qu'en approchant de la ville, portant suivant leur coutume la croix sainte et l'image du grand roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils chantaient tous d'une voix cette prière : « Nous vous supplions, Seigneur, par toute votre miséricorde, d'éloigner votre fureur et votre colère de cette ville et de votre maison sainte ; car nous sommes tous pécheurs. Alleluia ! »

(Vén. Bède : *Ecclesiastica historia gentis Anglorum*  
I. I, c. 25. — Trad. Gorini.)

Vous voilà satisfait, ami lecteur ; j'en suis fort aise ! Point ne vous sera besoin de traduction pour comprendre le poème suivant où vibre si pleinement la fibre patriotique. Chose peu banale ! c'est un érudit qui l'a écrit. Dans ces mâles accents vous reconnaîtrez sans peine le défenseur d'Homère, et le savant commentateur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, M. l'abbé Terret.<sup>1</sup>

*Orare et laborare.*

On permet, Éminence, à ma muse timide  
D'unir sa faible voix à nos accords joyeux.  
Que ne puis-je emprunter la voix de Méonide  
Et le luth de Pindare aux sons mélodieux,  
Pour chanter dignement devant cette assistance,  
L'illustre Cardinal qui fait aimer la France  
Par ses hautes vertus et ses nobles aïeux ?<sup>2</sup>

1. Auteur d'un important ouvrage : HOMÈRE, *Étude historique et critique*.

2. La Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque était l'arrière-grand-tante de S. Em. le Cardinal Perraud ; — le célèbre musicien Nicolas Séjan (1745-1819), chanté par Delille, était son arrière-grand-oncle.

Travailler et prier, c'est là votre devise,  
Quand vous quittez les rangs de l'Université  
Pour devenir Apôtre et soldat de l'Église,  
Quand vous vous unissez, dans votre charité,  
Aux amis dont le nom restera dans l'histoire,  
Pour restaurer chez nous cet illustre Oratoire,<sup>1</sup>  
Doux asile de paix et d'ardente piété.

Et lorsque le Pays menacé dans sa vie  
Jette, appelant ses fils, le cri du désespoir,  
Lorsqu'avec son clairon la France les convie  
A mourir, s'il le faut, plutôt que de déchoir,  
Vous suivez ces héros sur les champs de bataille,  
Vous pansez les blessés à travers la mitraille,  
Et vous montrez le ciel aux martyrs du devoir.

Les braves d'Autrecourt vantent votre vaillance ;<sup>2</sup>  
Ils vous ont vu, sans peur au poste du danger  
Sous le feu des Saxons tirant sur l'ambulance,  
Prêt à mourir cent fois plutôt que de céder,  
Disant : « Amis ! verser son sang pour la patrie,  
C'est relever l'honneur, c'est laver l'infamie ;  
Et notre honneur ne peut jamais trop cher coûter. »<sup>3</sup>

1. Parmi les membres les plus distingués qui formèrent le noyau de la congrégation de l'Oratoire, restaurée dans notre pays après soixante ans de tempête révolutionnaire, citons avec le R. P. Pététot, supérieur, les RR. PP. Gratory, Perreyve, de Valroger, Adolphe et Charles Perraud, Lescœur.

2. Le village d'Autrecourt est situé sur le bord de la Meuse, à 12 kilomètres de Sedan.

Le jour de la bataille de Beaumont (mardi 30 août 1870), Autrecourt, traversé par les troupes françaises qui battaient en retraite du côté de Remilly et de Sedan, faillit être détruit par l'artillerie allemande. Après avoir refoulé le 5<sup>e</sup> corps à Beaumont, l'armée du prince royal de Saxe, occupant rapidement les collines boisées qui forment amphithéâtre au-dessus de la vallée de la Meuse, foudroyait sur la route parallèle à cette rivière les débris de nos convois militaires et de nos régiments en désarroi. Une batterie saxonne lança plusieurs obus dans la ferme où était établie la sixième ambulance dont les RR. PP. Adolphe Perraud et Lescœur étaient aumôniers. Le feu ne cessa que lorsqu'un des chirurgiens, le docteur de Roaldès, eut arboré sur le toit le grand drapeau blanc avec la croix de Genève. (Cf. *les Paroles de l'heure présente*, par le R. P. Adolphe Perraud, p. 3.)

3. Allusion au discours prononcé à Bruxelles le lundi 26 décembre 1870 sur le sujet suivant : *les Prisonniers de guerre*. Voici les paroles textuelles

Après tant de labeurs, le successeur de Pierre  
Vous établit Pasteur de ce peuple éduen,  
Et la main du Pontife, au pied du sanctuaire,  
Consacre votre front par le chrisme divin.  
De la foi d'Amateur<sup>1</sup>, gardien tutélaire,  
Par votre zèle ardent vous égalez Césaire,<sup>2</sup>  
Par votre charité, l'apôtre saint Martin.

Voilà pourquoi le Pape et la Ville éternelle,  
Afin de resserrer par de nouveaux liens,  
Les traités, l'alliance et la paix fraternelle  
Qu'ils conclurent jadis avec les Éduens,<sup>3</sup>  
Donnèrent une place au sénat de l'Église  
A l'évêque d'Autun, à cet autre Moïse,  
Vous créant Cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens.

Et l'Afrique a connu quel Cardinal vous êtes,  
Lorsque sous votre pourpre, abritant l'enfant noir,  
Au soir d'un grand banquet, en de célèbres fêtes,  
Vous redites aux fils de Cham : « Ayez espoir !  
Livinhac et ses fils envoyés par la France<sup>4</sup>  
Vont, bravant les déserts, vous porter assistance ;  
A l'ombre de la croix venez tous vous asseoir. »

Partout où vous allez vous portez la lumière!...  
Légat de Léon Treize et du peuple romain,  
Nouveau Syagrius, en la noble Angleterre,  
Vous prêtez assistance au nouvel Augustin.  
Sur votre front reluit la divine auréole  
Dans vos accents émus, votre noble parole,  
Revit Lavigerie, aimé de l'Africain.

du R. P. Adolphe Perraud : « Si le sang coule, l'honneur se relève ; et l'honneur, pour les nations comme pour les individus, c'est le trésor qu'on ne paie jamais trop cher. » (*Ibid.*, p. 47.)

1. Saint Amateur fut le premier évêque d'Autun.

2. Saint Césaire (470-542) naquit à Chalon-sur-Saône, fut évêque d'Arles et reçut du pape Symmaque le Pallium avec le titre de vicaire du Saint-Siège en Gaule.

3. Les Romains appelaient les Éduens des *Consanguinei* et Autun se vante d'être *Soror et æmula Romæ*.

4. Mgr Livinhac, évêque titulaire de Pacando, est le supérieur général des Pères Blancs missionnaires d'Afrique.

Prélats anglais, français, évêques des tropiques,  
S'unissant avec nous sous notre fier drapeau,  
Enfants, vieillards, soldats et prêtres et laïques,  
Formant autour de vous un superbe faisceau,  
Entonnent l'Hosannah en cet anniversaire,  
Et mêlant tous leurs voix, disent d'un cœur sincère  
Leur « *Ad multos annos!* » au Cardinal Perraud.

Victor TERRET,  
Professeur d'histoire au petit Séminaire.

Enfin (ce mot est un terme non de plainte, mais de regret), un beau passage de l'*Ode à la France*, composée par Léon XIII lui-même, notre glorieux Pontife, et mise en musique par Th. Dubois, n'est point mal rendu par les élèves et par l'orchestre, malgré de très réelles difficultés; au maître de chœur, au chef d'orchestre, nos sincères compliments pour ce morceau et ceux qui l'ont précédé. Voici les deux strophes latines qui ont été chantées; une traduction poétique les accompagne.

Roma ter felix, caput o renatæ  
Stirpis humanæ, tua pande regna :  
Namque victrices tibi sponte lauros  
*Francia* defert.

Te colet matrem ; tua major esse  
Gestiet natu : potiore vita  
Crescit, ac summo benefida Petro  
Clara feretur.

#### Traduction.

Rome trois fois heureuse, ô Rome, souveraine  
Du monde, au sang du Christ en croix régénéré,  
Règne au loin; — car la France, — et seul son cœur  
De ses lauriers vainqueurs, qu'à tes pieds elle amène,  
Veut voir ton beau front décoré,

[l'entraîne, —

La France t'aimera comme un enfant sa mère ;  
Être ta fille ainée est son titre d'honneur ;  
Plongée au bain de vie elle croîtra prospère,  
Et son obéissance au successeur de Pierre  
Lui portera gloire et bonheur.

R. BONNARD,  
Professeur au petit Séminaire.

En moins d'une heure le programme de cette belle séance a été épousé. Son Éminence monte alors sur l'estrade, les mains embarrassées de tous les manuscrits qui viennent d'être lus, comme un écolier, dit-elle, qui serait trop chargé de prix et de couronnes. Nous ne pouvons ici que résumer la pensée principale de cette gracieuse causerie. « Il me faudrait, dit le Cardinal, plusieurs voix pour exprimer ma reconnaissance. La voix du cœur pour M. le supérieur, la voix de l'harmonie pour les artistes, la voix de la poésie pour les poètes, la langue de Mgr Bourne pour remercier professeurs et élèves de la délicate attention qu'ils ont eue de saluer la présence de l'évêque vénéré qui vient d'Angleterre assister à nos fêtes. »

Éminence, laissez-moi ajouter qu'aucune de ces voix, pas même la langue de Mgr Bourne, ne vous est étrangère; vous nous en avez donné la preuve à mainte reprise et tout spécialement au cours de cette mémorable séance.

\* \* \*

La charité chrétienne ne sépare jamais le pauvre de nos joies; il eut sa part de liesse dès le premier jour de nos solennités. En effet, par les soins de Son Éminence,

une distribution de vivres fut faite à une heure de l'après-midi à tous les indigents de la ville.

A trois heures et demie, un même train nous amène NNgrs Combes, Robert et Livinhac : à tous trois, joyeuse bienvenue ! Le vénérable archevêque de Carthage, primat de cette Église d'Afrique dont il est un vétéran, n'a point compté avec les fatigues d'une longue et pénible route; sa reconnaissance pour notre Cardinal est si vive, l'amitié qui les unit déjà si ancienne, qu'il a voulu payer en personne son tribut de profonde affection. Il est accompagné de son vicaire général, Mgr Pavy, qui porte, sans le laisser déchoir, un des noms français les plus vénérés de l'Afrique, synonyme d'apostolat et de charité. — Mgr Livinhac est un autre Africain, un apôtre intrépide du continent noir, le chef de cette héroïque phalange d'avant-garde instituée par le cardinal Lavigerie et bien connue sous le nom de *Pères Blancs*. Le R. P. Bazin, supérieur du scolasticat des Pères Blancs à Carthage, escorte Monseigneur. Quelle douce sérénité est empreinte sur ces visages de missionnaires, et quels cœurs on devine dessous les grands burnous blancs ! — Entre les Églises de Marseille et d'Autun il existe tant de liens, resserrés encore tout récemment par le sacré Cœur de Jésus, que la présence à nos fêtes du vénérable successeur de saint Lazare nous a semblé toute naturelle. Cela ne veut pas dire que nous en soyons moins touchés, car nous sommes profondément reconnaissants à Monseigneur Robert, d'avoir bien voulu être des nôtres, malgré son grand âge et la distance. M. Ollivier, vicaire général, accompagnait Sa Grandeur, et l'humble auteur de ces pages n'est pas le seul à conserver de M. le vicaire

général de Marseille le meilleur souvenir. — Dans la même journée nous arrivait encore Mgr Guillois, et avec lui son secrétaire particulier, M. Daniel, chanoine honoraire. L'évêque du Puy est Breton; sa physionomie calme, des traits nettement accentués annoncent douceur et fermeté. Son passage si rapide à Autun n'a fait qu'augmenter le regret que nous éprouvions à l'avance de ne pouvoir le retenir plus longtemps. Monseigneur a été obligé de nous quitter dès le jeudi matin.

Un peu avant cinq heures, le clergé se groupe à l'Évêché pour faire une escorte d'honneur à Son Éminence et à NNgrs les Évêques qui se rendent processionnellement à la Cathédrale en sortant par la place d'Hallencourt. Une foule sympathique (parmi laquelle une légion de photographes amateurs), s'échelonne sur tout le parcours, et, à la suite du cortège, s'engouffre dans l'église dont elle garnit les nefS, tandis que le grand orgue, tenu par M. Laurent, les remplit d'harmonie. Cependant les évêques gravissent les marches du sanctuaire et vont occuper les prie-Dieu qui leur ont été préparés; leurs chanoines d'honneur se tiennent immédiatement derrière eux et, par suite d'une heureuse disposition, les séminaristes porte-insignes restent dans le transept où crosses et mitres font le meilleur effet. Une place de choix est réservée à Mgr PavY; elle n'est autre que la stalle épiscopale d'où ressort admirablement la majestueuse prestance du très apprécié vicaire général de Carthage.

Tandis que NNgrs les Évêques adorent le saint Sacrement, le Grand Séminaire et la Maîtrise exécutent avec ampleur le chœur grandiose de la *Pentecôte*, tiré de la *Rédemption*, de Gounod. Le chant terminé, les prélats

se rendent seuls au banc d'œuvre ; en dedans et en dehors de la grille de communion viennent se ranger leurs chanoines d'honneur et leurs porte-insignes : la mise en scène est ravissante. Alors apparaît en chaire Mgr Lelong ; un courant de sympathie s'établit aussitôt entre l'orateur et l'auditoire. Avec quelle science, quelle force, quelle délicatesse (je devrais dire : quelle transparence), Mgr de Nevers a traité son vaste sujet : la vie de saint Syagrius, notre grand Évêque du sixième siècle, nous qui l'avons entendu, nous pouvons le dire. Tous seront à même de partager nos impressions, puisque cette brochure a l'heureuse fortune de donner le texte intégral de ce magistral discours.

*In vita sua suffulsi domum, in diebus suis corroboravit templum.*

« Pendant sa vie il affermit la maison, et de son temps il fortifia le temple. »

(Eccli, L, 1.)

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MES FRÈRES,

L'Église d'Autun est dans la joie : joie d'autant plus vive qu'elle succède à des jours de tristesse et d'alarme.

Il y a quelques semaines, son premier Pasteur, son père bien-aimé, l'éminent Cardinal dont elle est si justement fière, avait été conduit, par une maladie soudaine, aux portes de la mort.

La consternation était générale et, de toutes parts, des prières montaient au ciel, pour obtenir la conservation d'une vie si précieuse.

Dieu les a exaucées : qu'il en soit mille fois béni ! Le Pontife a été conservé à son peuple ; et voilà qu'aujourd'hui la piété filiale de ses enfants, prêtres et laïques, lui a préparé des fêtes magnifiques auxquelles plusieurs de ses frères dans l'épiscopat

viennent s'associer. Il semble que ces fêtes du vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale aient été ménagées par la Providence précisément à la suite de cette crise douloureuse pour sceller un nouveau pacte d'alliance entre le pasteur et son troupeau, et promettre de longs jours encore à cet épiscopat déjà si glorieux et si fécond.

Ces vingt-cinq années remplies d'œuvres et de mérites appelaient tout naturellement des solennités qui leur fussent exclusivement consacrées et où l'admiration et la reconnaissance pourraient se donner libre carrière.

Mais il vous répugnait, Éminence, de laisser l'attention et la louange se concentrer sur vous seul. Vous avez donc cherché et vous avez eu l'heureuse fortune, — c'en était une pour vous, — de découvrir un autre anniversaire que ramène cette année 1899.

Il y a treize cents ans qu'un de vos prédécesseurs, saint Syagrius, recevait du pape saint Grégoire le Grand, pour lui et ses successeurs, le double privilège du Pallium et de la pré-séance sur les évêques de la province ecclésiastique de Lyon.

Vous avez saisi avec empressement cette occasion de remettre en lumière ces deux grandes figures de saints et de vous effacer, en quelque sorte, devant elles; et vous m'avez demandé, à moi fils toujours aimant de cette Église d'Autun et de son Pontife, d'évoquer devant votre peuple le souvenir de saint Syagrius, tandis que, demain, un des vaillants évêques de cette Angleterre, qui doit tant à saint Grégoire, célébrera les vertus et les bienfaits de cet illustre Pape.

Laissez-moi vous le dire, Éminence, vous m'auriez imposé une tâche impossible à remplir et j'aurais tout sujet de vous faire entendre la plainte amie qu'adressait à saint Syagrius, dans un cas analogue, Fortunat de Poitiers<sup>1</sup>, si, en me chargeant de glorifier votre saint prédécesseur, vous aviez prétendu que je laisserais complètement dans l'ombre celui qui occupe aujourd'hui son siège. Il y a tant de rapports entre l'évêque honoré du Pallium au sixième siècle par saint Grégoire le Grand et

1. Venantii Fortunati operum pars prima. Miscellanea, I. V, c. vi, ad Syagrium Episc. Augustod. (*Patrol. Migne*, t. 88, c. 194.)

celui que naguère Léon XIII, ce Pape qui portera, lui aussi, dans l'histoire le titre de Grand, décorait de la pourpre romaine ! En vain, je chercherais à les écarter : les rapprochements se feront d'eux-mêmes dans l'esprit de mes auditeurs, et tous les cœurs se tourneront vers vous, Éminence, quand, appliquant à saint Syagrius, dans le sens spirituel, ce que nos Livres saints disent, au sens littéral, de Simon, fils d'Onias, grand-prêtre de l'ancienne Loi, j'exalterai cet évêque qui a tant fait pour son diocèse et a été, à son époque, une des colonnes de la sainte Église catholique : *Simon, Oniae filius, sacerdos magnus qui in vita sua suffulsa domum, et in diebus suis corroboravit templum.*

I

L'histoire ne nous apprend rien de précis sur le lieu et la date de la naissance de saint Syagrius. Nous savons seulement qu'il était issu d'une noble famille, quelques-uns même le disent de race royale.

Je ne m'attarderai pas à cette recherche. Si haute qu'ait été sa noblesse selon le monde, je lui en trouve une autre, infiniment préférable, celle de la vertu.

Dès son enfance, Dieu l'avait prévenu de lumières et de grâces supérieures. Tout porte à croire que, renonçant au siècle et à ses espérances, il se consacra au service des autels, peut-être même fut-il religieux au monastère de Saint-Symphorien, bâti près du tombeau de ce jeune martyr, gloire impérissable de la vieille cité éduenne. L'épiscopat, en ce cas, serait venu le chercher dans le détachement et le recueillement de la vie monastique. Ce n'était pas, d'ailleurs, chose rare à cette époque. Volontiers, on choisissait les évêques parmi les moines, et l'expérience a prouvé maintes fois au cours des siècles, et ne prouve-t-elle pas encore de nos jours ? qu'ils ne sont pas les moins grands, sous la mitre, ceux qui se sont formés dans une humble cellule de religieux.<sup>1</sup>

1. Son Ém. le Cardinal Perraud, au moment de sa nomination à l'évêché d'Autun, faisait partie de la congrégation de l'Oratoire de France, dont il est actuellement le Supérieur général.

C'est vers l'an 560 que saint Syagrius devenait évêque.

Un évêque, M. F., c'est avant tout l'homme d'un diocèse. Il en est constitué le chef spirituel, le protecteur et, pour tout dire en un mot, le père. Son diocèse, c'est sa famille, sa maison, *domus*; à elle son temps, sa liberté, toutes les forces de son intelligence et de son cœur, au besoin sa vie. Sa préoccupation constante, c'est de bien gouverner cette portion de la sainte Église, « que le Saint-Esprit lui a donné à régir<sup>1</sup>, » d'en assurer la sécurité et la prospérité. Il se doit à tous et à chacun des membres de cette famille spirituelle; il lui faut pratiquer, à chaque instant et sous toutes les formes, la parole de saint Paul: « Très volontiers, je dépenserai tout, et je me dépenserai moi-même pour le salut de vos âmes. »<sup>2</sup>

C'est bien ainsi que saint Syagrius comprenait l'Épiscopat, alors qu'il recevait la consécration, lui aussi<sup>3</sup>, des mains d'un saint évêque de Paris, saint Germain.

Il venait s'asseoir sur un siège célèbre parmi ceux des Gaules, dans cette ville d'Autun, à laquelle on avait pu décerner le titre de « sœur et d'émule de Rome. » Des vingt évêques ses prédécesseurs, quinze portaient au front l'auréole des saints; et les noms des Révérien, des Rhétice, des Cassien, des Euphrone, des Nectaire figuraient avec honneur dans les fastes des Églises des Gaules.

Il pouvait donc, considérant ce passé déjà si glorieux, se dire à lui-même : « Mes cordeaux sont tombés dans une bonne terre et mon héritage est vraiment magnifique. »<sup>4</sup>

Mais combien ce sentiment de sainte et légitime fierté eût grandi dans son âme, s'il avait eu la vision prophétique de l'avenir; si ce diocèse d'Autun lui était apparu tel que nous le voyons, treize siècles après, englobant dans son territoire les deux Églises de Chalon et de Mâcon avec toutes leurs illustrations!

1. Act. xx, 28.

2. II ad Cor. xii, 15.

3. S. Ém. le Cardinal Perraud a été sacré le 29 juin 1874, dans l'église Saint-Sulpice, par le vénéré cardinal Guibert, archevêque de Paris.

4. Ps. xv, 6.

Il me suffira de prononcer deux noms qui les résument toutes : Cluny, dont les fêtes inoubliables de l'an dernier ont fait revivre, un instant, l'incomparable passé monastique, attirant sur leur pieux organisateur les bénédictions du ciel, de la terre et surtout du purgatoire ;

Paray-le-Monial, la ville sainte, la Béthanie de Jésus, le sanctuaire privilégié des apparitions du Sacré-Cœur.

Oh ! comme saint Syagrius se fût réjoui d'être le pasteur d'une telle Église ! Comme il eût fait passer, avant tous les autres, ce titre d'Évêque du Sacré-Cœur ! S'il n'eut pas cette consolation, il fut, du moins, un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer à son cher diocèse ce brillant avenir.

Ce n'est pas, cependant, M. F., que malgré le travail accompli par ses prédécesseurs, sa mission fût toujours facile et consolante.

Notre-Seigneur a prédit, non seulement à ses Apôtres, mais à tous leurs successeurs, des oppositions, des tribulations, des angoisses : *in mundo pressuram habebitis*<sup>1</sup>. Les Évêques doivent s'y attendre, en tous lieux et dans tous les temps. Aujourd'hui, il nous faut tenir tête à ce rationalisme, à ce matérialisme qui, s'incarnant dans la franc-maçonnerie, nous conduisent tout droit, si on n'y prend garde, au socialisme et à l'anarchie. Au sixième siècle, sur ce sol de la Bourgogne tourmenté par tant d'invasions successives, en face de ces populations de provenance et de tempéraments si divers, parmi les compétitions et les luttes sanglantes des partis, il s'agissait de réprimer des instincts encore sauvages, d'adoucir des mœurs brutales, de refouler l'hérésie, bref, de faire prévaloir la civilisation sur la barbarie, l'esprit chrétien sur l'esprit païen. Actuellement, c'est la lutte pour la conservation : c'était alors la lutte pour la formation; mais c'était déjà, comme ce sera toujours, la lutte. L'Évêque est nécessairement un lutteur, parce qu'il est l'adversaire né de Satan, le perpétuel et irréconciliable ennemi de Dieu et de son œuvre sur la terre.

Pour soutenir cette lutte, quelles sont les armes dont il dis-

1. S. Joann. xvi, 33.

pose? Vous voulez le savoir, M. F.? regardez, lisez la devise de votre Cardinal : *Orare et laborare*. Prier et travailler.

Il n'est pas donné à tous les Évêques de la porter dans la pratique au même degré de perfection; mais tous doivent l'avoir gravée, sinon sur leur blason, au moins dans leur cœur et s'en inspirer constamment.

La prière avant tout. Là se trouve pour l'Évêque le principe de sa force et de la fécondité de son ministère.

L'œuvre qu'il poursuit est la continuation de celle même de Notre-Seigneur, une œuvre divine. Il y faut plus que les ressources de la nature, même la plus richement douée; il faut une puissance divine : elle ne se trouve que dans la prière.

Avec quelle conviction de cette vérité, quelle ferveur saint Syagrius dut prier! L'histoire, il est vrai, ne nous le dit pas expressément; mais elle pose les principes dont nous tirons tout naturellement cette conséquence. Elle nous montre en lui un saint d'une sainteté éminente : *vir summæ sanctitatis*<sup>1</sup>. C'est le témoignage que lui rendent à l'envi ses biographes, avec une insistance significative.

Or, la sainteté ne va jamais sans la prière : elle en est tout à la fois le principe et le fruit. Plus on est saint, plus on possède cette science suréminente. D'après ce principe incontestable, jugez, M. F., combien devait y exceller cet Évêque, qui passait pour un maître dans les choses de Dieu : *In Dei rebus præcipius habebatur*.<sup>2</sup>

Comme j'aimerais à connaître l'emplacement de cette cathédrale où il attirait tant de bénédictions sur son peuple, par l'oblation solennelle du divin sacrifice, mais surtout de cet oratoire où, « la porte close » *clauso ostio*<sup>3</sup>, selon la recommandation de l'Évangile, il épanchait son âme devant Dieu, et venait chercher les inspirations de sa vie extérieure! Comme volontiers j'irais m'y prosterner, pour respirer le parfum de cette prière d'évêque, et demander, par son intercession, une nouvelle et plus abondante participation à cet esprit de prière, qui fait les saints Pontifes!

1. Ado in chronic. : *Acta Sanctorum*, t. XL, p. 85, 23 julii.

2. Ibid. p. 85.

3. S. Math. vi, 6.

Mais, qu'ai-je besoin, après tout, de rechercher les traces de ces sanctuaires à jamais disparus ? Je n'ai qu'à me reporter par le souvenir dans la chapelle de l'Évêché actuel. Là, j'ai vu saint Syagrius en prière, passant de longues heures au pied du tabernacle, s'entretenant, avec le souverain prêtre Jésus, des besoins des âmes, de ses œuvres, préparant les moyens d'action et le succès de son apostolat.

Descendant de cette montagne de la prière, plein de l'Esprit de Dieu, saint Syagrius « était prêt pour toutes sortes de bonnes œuvres<sup>1</sup>; » il pouvait se mettre au travail de l'apostolat : *laborare*.

On a dit des Évêques, qu'ils ont fait la France, comme les abeilles font leur ruche<sup>2</sup> : saint Syagrius fut au sixième siècle, dans le diocèse d'Autun, une de ces industrieuses abeilles.

Il travailla par la parole, d'abord.

C'est un des grands devoirs de l'Évêque, M. F., sa principale fonction ; il doit être le docteur de son peuple. N'est-il pas le successeur de ces Apôtres auxquels le Maître disait : « Allez et enseignez ? »<sup>3</sup>

Saint Syagrius eut, parmi les Évêques de ce temps, une réputation non seulement de sainteté, mais aussi de science : *virum sanctitate et doctrina præclarum*<sup>4</sup>. Elle lui venait, sans doute, de ses prédications et de ses écrits qui, malheureusement, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Il s'appliquait à instruire son peuple comme le père de famille de l'Évangile, « tirant du bon trésor de son cœur les choses anciennes et les choses nouvelles<sup>5</sup>; » il savait lui faire entendre « les paroles de l'heure

1. Timoth., II, 21.

2. « Les Évêques, c'est Gibbon qui l'observe, ont fait le royaume de France. Rien n'est plus vrai. Les Évêques ont construit cette monarchie comme les abeilles construisent une ruche. » (Gibbon, *Hist. de la décad.*, p. 7, chap. XXXVIII; de Maistre : *Du Pape. Disc. prélim.*, § 11.)

3. S. Math. xxviii, 19.

4. Monach. Autissiod. *Acta Sanct.* ibid., p. 84. — « Inter præclaros Galliæ antistites qui, sæculo VI, doctrina et sanctitate floruerunt, locum non infimum sibi vindicat sanctus Syagrius, Aeduensis seu Augustodunensis in Burgundia episcopus. » (*Act. Sanct.* ibid.)

5. S. Math., XIII, 52.

présente<sup>1</sup> ». Il est à croire que déjà on avait recours à l'Évêque d'Autun, dans les grandes solennités et qu'il contribuait singulièrement à en accroître la splendeur, par « l'éloquence dont la renommée lui décernait une des premières palmes. »<sup>2</sup>

Il s'efforçait, d'ailleurs, de recruter des auxiliaires de son apostolat.

C'est, M. F., une grande science et un grand mérite pour un Évêque, de savoir utiliser les instruments que Dieu met à sa disposition et de faire, par eux, ce qu'il serait impuissant à faire lui seul. Saint Syagrius le savait. Aussi, « cette piété et cette doctrine qui lui assignaient un rang éminent parmi les Évêques de la Gaule, il s'attacha, nous disent ses biographes, à les communiquer à d'autres, de façon à ce qu'ils lui devinssent semblables. »<sup>3</sup>

N'est-ce pas ce que vous avez fait, à votre tour, Éminence, quand vous avez fondé ce collège apostolique des Chapelains de Paray-le-Monial qui ne sera ni une des moindres gloires de votre épiscopat, ni un des moindres services rendus à votre diocèse. Vous aussi, vous avez voulu leur infuser votre double esprit : *Pietatem et doctrinam qua eminebat inter Antistites Galliæ*; en faire d'autres vous-même, afin que, formés à votre école, « appliqués tout entiers au ministère de la prière et de la parole<sup>4</sup> », ils entrassent plus largement en participation de votre apostolat.

A l'évêque d'évangéliser, à lui aussi de gouverner son diocèse.

Non content de se rendre compte de l'ensemble, des grandes lignes, il doit entrer dans les détails, veiller à ce que tout se fasse « honnêtement et selon l'ordre », comme le recommandait saint Paul : *Omnia autem honeste et secundum ordinem fiant*<sup>5</sup>; ce qui suppose qu'il tient en mains tous les fils de son administration.

1. *Les Paroles de l'heure présente*, par le R. P. Adolphe Perraud, de l'Oratoire.

2. Lettre de S. S. le Pape Léon XIII à S. Em. le Cardinal Perraud, 26 juillet 1898.

3. *Pietatem et doctrinam qua eminebat inter Antistites Galliæ*, studiose aliiis instillare conatus est ut eos redderet sibi similes. (*Act. Sanct. ibid.*, p. 85.)

4. *Act. vi*, 4.

5. *Ad Cor. xiv*, 40.

tration, qu'il exerce sur tous les points et sur toutes les personnes cette surveillance dont son nom d'évêque lui rappelle l'obligation, mais qui souvent, il faut bien le dire, devient une de ses plus lourdes croix. Il serait responsable devant Dieu du mal qui se ferait, du bien qui ne se ferait pas, s'il ne prenait constamment les mesures nécessaires pour empêcher l'un et procurer l'autre. Bref, il doit conduire sa maison, sa famille diocésaine comme un bon père, avec cette prudence, cette fermeté mêlée de tendresse qui, sans laisser prescrire aucune règle, les impose toutes par la persuasion plutôt que par la force.

Que telle ait été l'administration de saint Syagrius, nous n'en saurions douter, quoique les renseignements explicites nous manquent à ce sujet. Nous en trouvons la preuve indubitable dans les éloges que lui ont mérités non seulement ses vertus hors ligne, mais aussi ses actes vraiment dignes d'un évêque : *Egregiæ virtutes gestaque episcopi digna.*<sup>1</sup>

La plupart de ces actes échappent à notre connaissance et, par suite, à notre admiration : contentons-nous d'en signaler deux.

Son zèle pour la maison de Dieu. — Il le signala par les magnifiques et intelligentes restaurations de ses églises, en particulier de sa cathédrale. Elles servirent de modèles et excitèrent d'heureuses émulations.

Je suis bien aise de le remarquer en passant, car on l'oublie trop de nos jours : ce sont les évêques qui ont présidé à la construction de ces cathédrales qui demeurent les plus beaux monuments de notre France et qui, œuvres de foi et de charité, semblent jeter un défi à beaucoup de nos modernes constructeurs, impuissants parce qu'ils ne vont pas chercher leurs inspirations à ces sources supérieures.

Mais l'œuvre vraiment épiscopale de saint Syagrius, ce sont les trois grandes fondations encore en partie debout sous vos yeux, M. F., dans cette ville d'Autun :

Saint-Andoche, d'abord hospice, puis couvent de religieuses, aujourd'hui maison mère de cette florissante congrégation du Saint-Sacrement qui répand à travers la France le double bien-

1. *Act. Sanct.* ibid. p. 88. — *Studium tuendi, promovendique disciplinam ecclesiasticam qua flagrabat Syagrius.* Ibid. p. 87.

fait de l'éducation chrétienne de la jeunesse et du soin des malades ;

Saint-Jean-le-Grand, à l'origine Notre-Dame, communauté de religieuses vouées à la vie contemplative, maintenant résidence de ces Oblats de Marie-Immaculée qui, depuis bientôt cinquante ans, évangélisent avec tant de zèle et de succès les paroisses de ce diocèse ;

Saint-Martin enfin, monastère élevé au lieu même où le grand Thaumaturge des Gaules opéra un de ses plus éclatants miracles et qui, après avoir abrité pendant plusieurs siècles les pieux fils de saint Benoît, est actuellement un séjour plein de charmes où les jeunes aspirants au sacerdoce vont, de temps en temps, prendre un repos nécessaire et renouveler leurs forces pour de nouveaux labeurs.

Peut-être ne saviez-vous pas, M. F., que ces trois grandes fondations sont l'œuvre de saint Syagrius, et que le bien qu'elles ont fait et font encore, c'est à ses charitables sollicitudes qu'il convient d'en faire remonter le mérite.

Mais n'insistons pas ; ne cherchons pas davantage à déchirer le voile d'obscurité et d'oubli que les siècles, en passant, ont jeté sur les œuvres de notre saint pontife. J'en ai dit assez, je pense, pour établir que saint Syagrius a été un grand évêque, qu'il a contribué, pour une large part, à former et à développer le diocèse d'Autun. Il a donc bien mérité la première partie de l'éloge que je lui donnais en commençant : *Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsa domum.*

## II

Homme de son diocèse, l'Évêque est aussi l'homme de la sainte Église catholique, ce magnifique temple de Dieu sur la terre.

Elle a droit, de sa part, à des sollicitudes et à des affections exceptionnelles ; elle lui demande de prendre une plus large part à ses tristesses comme à ses joies, à ses souffrances comme à ses triomphes ; mais surtout de demeurer intimement

uni de pensée, de cœur, de volonté, d'action avec son chef auguste, le successeur de Pierre, de travailler de concert avec lui et sous sa direction, à la soutenir et à l'exalter : *Corroboravit templum.*

Saint Syagrius ne pouvait manquer à ce grand et fondamental devoir de la charge épiscopale ; il avait, à un trop haut degré, l'esprit apostolique, pour s'isoler, se tenir en dehors de la vie de l'Église. D'ailleurs, il n'aurait pu le faire, sans rompre avec les traditions de ses prédécesseurs ; car « la noble et illustre Église d'Autun est toujours demeurée ferme dans la foi catholique, dans le respect et l'obéissance au bienheureux Pierre et au Siège de l'Église romaine.<sup>1</sup> » C'est l'éloge que lui décernait, au douzième siècle, le Pape Innocent II, et, plus que tout autre, saint Syagrius avait contribué à le lui valoir.

Ses rapports avec les souverains Pontifes avaient toujours été très bons, ils le devinrent davantage encore avec saint Grégoire le Grand.

Je n'ai pas à vous faire l'histoire de ce Pape, un des plus célèbres qui se soient assis sur la chaire de Pierre ; demain, il recevra ici-même une louange digne de lui. Mais, je ne puis me dispenser de prononcer son nom aujourd'hui ; il est inséparable de celui de saint Syagrius. Une des plus belles gloires de cet évêque d'Autun, c'est d'avoir été l'ami, le privilégié d'un tel Pape.

Saint Grégoire, dans son immense amour de l'Église et des âmes, cherchait partout des collaborateurs pour la grande œuvre de réforme à laquelle Dieu l'avait prédestiné. Parmi tous les évêques des Gaules, saint Syagrius fut un de ceux qu'il distingua et, dès lors, il eut très souvent recours à ses bons offices, pour diverses négociations<sup>2</sup>. N'êtes-vous pas, comme moi, heu-

1. Nobilis et famosa Ecclesia Æduensis, quæ in fide catholica et obedientia atque Beati Petri et Sedis Romanae Ecclesiæ reverentia firma permansit. (Innocent II, ad Humbertum Episc. æduens., anno 1140.)

2. Egregiæ sancti Syagrii virtutes gestaque episcopi digna effecerunt ut ejus nomen famaque innotesceret Gregorio Magno qui ad summum Pontificatum anno 590 fuit electus, sœpiusque deinde sancti Syagrii opera usus est in negotiis variis. (*Acta Sanctorum*, ibid. p. 88.)

reux et fiers de constater qu'il en est encore de nos jours comme au temps de saint Syagrius?

Une de ces affaires importantes, que le souverain Pontife avait grandement à cœur, c'était la tenue des conciles.

Les conciles, ces assemblées saintes, où les Évêques se réunissent, afin d'aviser, dans la prière et sous les inspirations du Saint-Esprit, aux mesures à prendre pour réformer les abus, développer le bien et en assurer la marche toujours ascendante.

A cette époque, il ne venait à la pensée de personne de contester aux Évêques ce droit imprescriptible qu'ils ont de s'entendre et d'agir de concert. Loin d'interdire les conciles, les pouvoirs publics en favorisaient et même en provoquaient la tenue, sachant bien quels précieux avantages en résultaient, non seulement pour la religion, mais aussi pour la société. De fait, à ces origines de notre France, les conciles furent un des moyens les plus efficaces d'assurer le triomphe définitif de la civilisation sur la barbarie.

Saint Syagrius joua un rôle très important dans ces grandes assemblées. Sa voix s'y faisait entendre avec une autorité incontestée : il en était l'âme. La preuve, nous la trouvons dans plusieurs lettres, que lui écrivit à ce sujet saint Grégoire. Il l'encourageait à poursuivre ce noble labeur; parfois même il le déléguait spécialement<sup>1</sup> pour les présider, malgré la présence d'archevêques et de métropolitains, tant il avait confiance dans la sagesse, la gravité, la science, le zèle surnaturel et apostolique de l'Évêque d'Autun.

Il allait, d'ailleurs, lui donner une preuve plus décisive encore de son estime et de son affection.

Saint Grégoire était, comme le sont d'ailleurs tous les papes, un conquérant d'âmes. De même que ce roi d'Assyrie, dont parlent nos Livres saints, mais avec des intentions et dans un but bien différents, les pontifes romains se sont toujours proposé de soumettre toute la terre à leur empire, ou, pour parler plus juste,

1. Curam vero et sollicitudinem ejusdem synodi, quam fiendam decrevimus fratri coepiscopoque nostro Syagrio, quem vestrum proprium novimus, specia- liter delegari curavimus. (*Litt. S. Gregorii Magni ad Brunechild. Epist. l. IX, epist. cx.*)

à l'empire de Jésus-Christ, qu'ils représentent ici-bas : *Cogitationem suam in eo esse ut omnem terram suo subjugaret imperio*<sup>1</sup>. N'est-ce pas la même pensée qui, tout récemment encore, poussait Léon XIII, à consacrer au très sacré Cœur de Jésus le genre humain tout entier ?

De son temps donc, saint Grégoire, promenant, des hauteurs du Siège apostolique, son regard sur le monde, avait découvert une nation qui gisait dans les ténèbres de l'infidélité. A quelle occasion touchante et providentielle son attention avait-elle été attirée spécialement, sur l'Angleterre, sans doute, on vous le dira demain en détail. Je me borne à constater que son grand cœur fut ému de compassion et que, ne pouvant, à son grand regret, aller en personne à ces infortunés, il voulut du moins leur envoyer des apôtres.

C'était déjà, au sixième siècle, l'œuvre antiesclavagiste, cette œuvre admirable que vous connaissez d'autant mieux, à laquelle vous prenez d'autant plus d'intérêt, M. F., que votre Cardinal en est le président actif et dévoué. Il s'agissait, dès lors, de soustraire à la servitude, la pire de toutes, celle du démon, des créatures trop bien douées, humainement parlant, pour qu'il ne fût pas lamentable de les voir appartenir à un tel maître.

Cette mission de convertir l'Angleterre, saint Grégoire la confia à un des religieux de son ancien monastère, le moine Augustin ; il le recommanda à saint Syagrius et, en même temps, à deux autres évêques, saint Virgile d'Arles et saint Didier de Vienne, tous deux se rattachant, par des liens intimes, à l'Église d'Autun : glorieuse prédestination de cette chère Église d'avoir une telle part, dans la grande œuvre de l'évangélisation de l'Angleterre. Elle se continue de nos jours ; elle s'affirmait il y a deux ans, dans ces magnifiques fêtes de Cantorbéry, auxquelles le successeur de saint Syagrius a pris une part si considérable et qui vont, en quelque sorte, se reproduire, demain sous nos yeux.

De quel cœur saint Syagrius accepta la mission que lui confiait le Pape, avec quelle charité, quel dévouement il la remplit, rien ne peut nous le faire mieux comprendre que les paroles

1. Judith. II, 3.

écrites, à cette occasion, par saint Grégoire lui-même. « En apprenant, disait-il, ce que Syagrius a fait pour notre frère Augustin, nous bénissons notre Rédempteur, car nous voyons bien que, non seulement il porte le nom de prêtre, mais qu'il en fait les œuvres. »<sup>1</sup>

C'est alors que, pour reconnaître ce service<sup>2</sup> rendu après tant d'autres à l'Église, saint Grégoire envoyait à saint Syagrius ce Pallium que portent, depuis treize cents ans, les Évêques d'Autun, avec le privilège, pour eux, de siéger les premiers, après le métropolitain, dans les réunions des Évêques de la province.

Il était donc bien juste que l'un de ses successeurs se fit, dans une fête comme celle d'aujourd'hui, l'interprète de la reconnaissance de tous. Et ce pieux devoir, nul n'était mieux désigné pour le remplir que celui qui a vu Léon XIII, poussé par les mêmes motifs, lui décerner, en outre du Pallium attaché à son siège, l'honneur personnel et plus grand encore de la pourpre romaine.

D'ailleurs, il faut le reconnaître, M. F., saint Syagrius fut puissamment secondé dans son ministère par les dépositaires du pouvoir, à cette époque.

Que n'en est-il ainsi de nos jours? L'Église et les sociétés civiles sont faites pour s'entendre et non pour se combattre; elles doivent, en restant chacune sur son terrain providentiel, se prêter un mutuel appui. Ah! si nos gouvernants voulaient le comprendre, s'ils acceptaient la main loyale que leur tend l'Église, que de mal serait évité, que de bien procuré!

A cette heure, où les passions frémissantes menacent nos sociétés modernes d'une invasion plus terrible peut-être que celles des barbares, quelle digue à opposer à ce flot montant

1. *Multa de praedicto fratre nostro, tam vobis quam etiam aliis testificantibus ad nos bona perlata sunt, maxime vitam ejus Johanne regionario ad nos remeante cognovimus. Et quid in fratre nostro Augustino fecerit audientes, Redemptorem nostrum benedicimus quia eum sacerdotis nomen etiam operibus implere sentimus* (*S. Gregorii Magni Epist.*, l. IX, epist. xi, ad Brunechild. regin.)

2. *Quia igitur in prædicationis opere quam.... Anglorum genti per Augustinum impendere studui, ita sollicitum atque devotum adjutoremque in omnibus te, ut oportuit fuisse cognovimus, ut magum me sibi Fraternitas tua hac de re faceret debitorem.* (*S. Gregorii Magni Epist.*, l. IX, epist. viii, ad Syagr. episcop.)

de la Révolution ? Il n'y en a qu'une : la religion. C'est l'Église, elle seule, qui agissant par le souverain Pontife, les évêques, les prêtres peut conjurer le péril. Seule elle possède le secret de calmer, de rapprocher, de réconcilier les esprits et les cœurs. Pourquoi donc faut-il que son action pacificatrice ne soit pas comprise, qu'on la repousse, qu'on l'entrave et que nous, ses Évêques, à cette fin du dix-neuvième siècle, nous ayons la tristesse de voir ces pauvres sociétés courir à l'abîme, alors que nous avons conscience de posséder, et que nous serions si heureux de leur appliquer le remède qui les sauverait infailliblement ?

Cette tristesse fut épargnée à saint Syagrius. Il se vit soutenu, dans tout ce qu'il entreprenait pour le bien de son diocèse et de l'Église, par les puissants de ce monde<sup>1</sup>. Le pieux roi Gontran l'eut toujours en haute estime<sup>2</sup>; de même Brunehaut, régente, pendant la minorité de son fils, du royaume de Bourgogne<sup>3</sup>. C'est grâce à sa charitable munificence qu'il put réaliser les trois importantes fondations que je vous rappelais tout à l'heure, et vous me permettrez bien, M. F., de saluer, en passant, à ce titre de bienfaitrice, cette fameuse et infortunée princesse. L'histoire a porté sur elle des jugements divers ; mais quels qu'aient été les désordres voire même les crimes de sa vie, je ne veux en ce moment me souvenir que d'une chose, c'est qu'elle s'est montrée l'auxiliaire dévouée de saint Syagrius, et que, selon la parole de nos Livres saints « la charité couvre la mutitude des péchés<sup>4</sup>. » Paix donc à la mémoire de celle dont les ossements mutilés, réduits en cendres, sont venus jadis demander l'hospitalité de la tombe à cette ville d'Autun qu'elle avait beaucoup aimée et pour laquelle, en considération surtout de son saint Évêque, elle s'était montrée si libérale !

Ce crédit dont il jouissait à la cour, saint Syagrius ne s'en servait pas pour lui; quel besoin en avait-il, cet Évêque soucieux

1. Magnæ mox auctoritatis in aula regia fuisse Syagrium antistitem. (*Act. Sanct.* ibid. p. 85.) — Gratia qua valebat apud reges Galliæ. (*Ibid.*).

2. Syagrium apud Guntramnum sanctum regem magno semper in pretio fuisse. (*Ibid.*)

3. Apud quam (Brunehildem) magna fuit Syagrii auctoritas uti fuerat apud sanctum Guntramnum. (*Ibid.* p. 87.)

4. I Petr. iv, 8.

de se rendre recommandable, moins par le faste et le luxe de sa maison, que par l'austère dignité de sa vie et l'éclat de ses vertus. Mais il profitait de son influence pour rendre à l'Église de précieux services, en particulier, pour faire placer sur les sièges épiscopaux de saints et savants évêques. Il en usait pour faire tout le bien possible. S'agissait-il de revendiquer les droits méconnus de quelque monastère ? d'obtenir à la demande d'un père inconsolable la mise en liberté de son fils ? de ramener dans une communauté la paix troublée par de lamentables conflits ? de protéger l'innocence contre un inique et puissant ravisseur<sup>1</sup> ? vite on s'adressait à l'Évêque d'Autun. Il était le protecteur et le consolateur universel.

C'est le privilège, M. F., mais c'est aussi le fardeau des hommes élevés en dignité. Plus les honneurs s'accumulent sur une tête, plus un Évêque, par exemple, est mis en évidence pour la renommée de ses talents et de ses vertus, plus il devient le débiteur de tous. Les solliciteurs affluent; il est contraint de se donner, de se dépenser sans mesure, semblable à ces fontaines publiques auxquelles on demande beaucoup et qui peuvent suffire à tous, parce qu'elles puisent elles-mêmes à des sources intarissables.

Tel était saint Syagrius, sa vie ne lui appartenait plus. Une multitude d'affaires, de correspondances, s'en disputaient tous les instants. Il se dépensait jour par jour, heure par heure. Il méritait bien, non seulement, de son diocèse mais de l'Église universelle, et l'on peut dire, en toute vérité, qu'il était, à son époque, un de ses plus fermes soutiens : *Et in diebus suis corroboravit templum.*

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de son long épiscopat. Pendant quarante ans, il continua à faire valoir les talents que Dieu lui avait confiés; de telle sorte qu'au dernier jour il put entendre la consolante parole : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre maître. »<sup>2</sup>

Maintenant, il est au ciel. J'aime à me l'y représenter avec l'auréole des pontifes, dans la glorieuse phalange des évêques

1. *Act. Sanct.* ibid.

2. *S. Math.* xxv, 23.

de ces trois Églises d'Autun, de Chalon et de Mâcon, aujourd'hui groupées sous la même houlette; de ceux que l'Église a solennellement canonisés sur la terre et de ceux qui ne l'ont été que par Dieu, dans le secret de son éternité. Je le vois entouré de ces pontifes, que vous et moi, M. F., nous avons connus, aimés et dont il me suffira de prononcer les noms, pour éveiller dans vos âmes, de chers et doux souvenirs : NNgrs d'Héricourt, de Marguerye, de Léséleuc.

Comme du haut du ciel saint Syagrius doit se réjouir, aujourd'hui! Comme dans cette cathédrale qui conserve ce trésor avec un religieux respect, ce qui reste de ses ossements sacrés doit tressaillir d'allégresse, en voyant sur ce siège d'Autun un Évêque, un Cardinal qui lui fait tant d'honneur. Avec son Pallium, il lui a transmis, en plénitude, ce double esprit que nous venons d'admirer en lui : d'attachement inviolable, de dévouement sans borne, à ce diocèse d'Autun qu'il n'a jamais voulu quitter; de zèle infatigable pour les intérêts de la sainte Église catholique dont il est un des vaillants défenseurs ; et il me semble qu'à cette heure, tout particulièrement, il s'incline vers cette ville, vers cette cathédrale, pour saluer avec nous un épiscopat qui a tant de ressemblance avec le sien.

O Saint Pontife, obtenez des grâces de choix, des bénédictions privilégiés à cet Évêque qui a eu l'heureuse pensée de profiter de cet anniversaire, pour raviver dans ce diocèse votre souvenir et votre culte ! Faites que les jours de son épiscopat se prolongent, au moins à l'égal des vôtres, et, qu'avec ses années se multiplient ses œuvres et ses mérites, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et le bonheur de son peuple!

Et, s'il m'est permis de vous adresser une prière, en mon nom et au nom de mes vénérés frères, qui ne me désavoueront pas, heureux qu'ils sont comme moi de respirer le parfum fortifiant de votre vie épiscopale, faites ô saint Syagrius, que tous nous marchions fidèlement sur vos traces, et qu'un jour on puisse dire de chacun de nous : cet évêque a été le gardien vigilant, le père de son diocèse et, pour sa part, il a contribué à la prospérité et au triomphe de la sainte Église : *In vita sua suffulsa domum et in diebus suis corroboravit Templum,*

En lisant ce discours, ne vous êtes-vous point dit, cher lecteur : « ce sont bien là les paroles d'un Évêque, d'un de ces Évêques qui ont formé la France au sixième siècle et qui la sauveront au vingtième ! »

Pendant le Salut du saint Sacrement donné par Mgr Robert, et j'ajoute immédiatement, pendant tout le triduum, des chants bien religieux se firent entendre. En les qualifiant ainsi, je n'ai point l'intention de leur appliquer une épithète banale, car le caractère religieux du chant est parfois trop négligé dans les églises. D'ailleurs ce caractère est loin de nuire au côté artistique ; nous en avons eu une preuve constante durant ces trois jours, surtout dans l'exécution très soignée du plain-chant selon la méthode grégorienne et sans accompagnement ; l'*Iste Confessor* de ce premier Salut et l'*Introit* de la messe pontificale du 29 juin, ont été des modèles du genre. Je sais la persévérance, l'entrain que les chers élèves du Grand Séminaire ont mis à la préparation du programme musical de nos solennités, et je ne suis pas surpris que, Dieu bénissant leurs efforts et le dévouement de leurs zélés répétiteurs, ils soient arrivés à un merveilleux succès ; je ne parle plus seulement des morceaux de plain-chant, mais encore de tous les autres que nous avons eu le plaisir d'entendre, témoin, par exemple, ce beau *Tantum ergo* à quatre voix d'hommes, tiré du *Christus* de Mendelssohn et qui fut chanté dans ce Salut du mardi soir.

Dès que Notre-Seigneur l'eut bénie, la foule s'écoula rapidement pour aller se masser sur la place Saint-Louis et assister au défilé du cortège épiscopal. Mieux encore, elle le suivit jusqu'à l'Évêché, et là, groupée devant

la *loggia* dont nous avons parlé, elle reçut des mains vénérables des prélats une solennelle bénédiction qui fut le digne couronnement de cette belle et sainte journée.

---

## MERCREDI 28 JUIN

---

Hier ce fut la journée de saint Syagrius, aujourd'hui nous aurons celle de saint Grégoire.

Tout d'abord, elle sera marquée par une attention bien paternelle du successeur du grand Pape sur le Siège apostolique. En effet, informée des fêtes qui seraient célébrées pendant ce triduum, S. S. Léon XIII a daigné accorder la dispense du jeûne et de l'abstinence de la Vigile de la Saint-Pierre à la ville d'Autun et aux paroisses limitrophes. Maigre chair est méchante compagnie de grande liesse : nos très humbles remerciements au Saint-Père qui a bien voulu écarter cette importune de nos joyeuses solennités.

Comme celle d'hier, la journée commence pour beaucoup de fidèles par la réception de la sainte communion ; Mgr Combes la distribue à la messe de sept heures qu'il célèbre à la Cathédrale. — A dix heures doit avoir lieu à l'Évêché la bénédiction solennelle d'une magnifique statue de saint Grégoire le Grand. Depuis peu de jours, elle est placée sous un arceau que

forment deux piliers du vestibule d'honneur ; des drapeaux aux couleurs anglaises, papales et françaises l'encadrent, et si naguère, en décrivant ce lieu, j'ai omis de parler du trésor artistique qu'il renferme, c'est qu'un voile dérobe le chef-d'œuvre aux regards indiscrets. D'ailleurs, que pourrai-je vous apprendre de nouveau ? Notre Cardinal n'a-t-il point déchiré le voile par avance ? Qu'il me suffise donc de renvoyer mes lecteurs aux §§ I et II de la Lettre pastorale placée au commencement de cette brochure ; ils y trouveront la véridique histoire et la fidèle description de cette statue.

Mais voilà dix heures, la foule, malgré un soleil ardent, se presse dans le parterre du jardin. Son Éminence arrive accompagnée de ses illustres hôtes. La draperie qui cachait la statue est vivement enlevée. Aussitôt, les chanteurs entonnent un triomphal *Gloria in excelsis*, en mémoire de cette lettre de félicitations que saint Grégoire le Grand adressait à saint Augustin après ses pacifiques conquêtes et qu'il commençait par ces mêmes paroles : *Gloria in excelsis Deo.* — A Mgr Bourne revient l'honneur de bénir la statue : tout le clergé répond aux prières liturgiques. Celles-ci sont immédiatement suivies du cantique populaire anglais : *Foi de nos pères.* Nous en donnons ici une paraphrase poétique, celle même qui a été chantée ; elle a pour auteur M. l'abbé Gonon, maître de chapelle de la Cathédrale :

Célébrons la foi de nos pères  
Victorieuse des combats.  
C'est en puisant aux saints mystères  
La force soutenant leurs pas,  
Qu'ils bravaient pour Jésus la mort,  
Assurés d'arriver au port.

Placés maintenant dans la gloire,  
Ils nous montrent le vrai chemin ;  
La foi qui leur donna victoire  
Nous fera triompher demain.  
Ah ! chantons cette sainte foi,  
Qu'elle soit toujours notre loi.

A *ta dot*<sup>1</sup>, Reine de l'Angleterre,  
Redonne la foi des chrétiens ;  
Incline-toi vers cette terre :  
Ses enfants ne sont-ils pas tiens ?  
Garde-les toujours pleins d'honneur  
Sur la route du vrai bonheur.

La cérémonie est terminée ; Son Éminence et NNgrs les Évêques s'approchent alors du balcon de la *loggia* : unissant leurs voix et leurs mains, ils font descendre sur les assistants les bénédictions d'en-haut. Pendant que les prélats se retirent dans leurs appartements, la foule pénètre sans désordre dans le vestibule afin de satisfaire une bien légitime curiosité. Personne n'est trompé dans son attente : véritablement, c'est une œuvre de grand art que possède l'Évêché d'Autun grâce à la munificence princière de S. Ém. le Cardinal Vaughan, à l'habile ciseau de MM. Boulton<sup>2</sup>, et au généreux désintéressement de S. Ém. le Cardinal Perraud.



Lors des fêtes cardinalices de 1895, notre Évêque vénéré avait, selon une expression très pittoresque, jeté quelques brins de sa pourpre pour border les

1. L'Angleterre a été surnommée *la dot de Marie*.

2. Sculpteurs à Cheltenham (Angleterre). — La matière employée est une pierre d'un blanc mat et d'un grain très fin.

mosettes de plusieurs nouveaux chanoines. Son Éminence fit de même pour ses fêtes jubilaires, et en cette journée de mercredi, cinq heureux élus étaient installés, aux vêpres du Chapitre, chanoines honoraires de la Cathédrale.<sup>1</sup>

Tandis que s'accomplissait cette cérémonie, la docte Société Éduenne, très bien représentée par MM. Bulliot, de Charmasse et le D<sup>r</sup> Gillot, faisait les honneurs de ses remarquables collections de l'hôtel Rolin à Mgr l'archevêque de Carthage, à Mgr l'évêque de Marseille et à plusieurs de nos hôtes; c'est avec un véritable intérêt que furent parcourues les différentes salles du musée.

L'après-midi de cette journée devait voir se compléter le nombre des prélat s conviés à nos fêtes. Le plus illustre de tous, S. Ém. le cardinal Coullié, notre Métropolitain, arrivait accompagné de son très affable vicaire général, Mgr Déchelette, un des héros de la Commune, en ce sens qu'il faillit être une de ses glorieuses victimes. Quand on parle du Cardinal archevêque de Lyon, ce n'est pas assez d'employer le mot vénération qu'exige son exquise piété; il faut se hâter d'y ajouter celui d'affection, que réclame naturellement son bienveillant sourire, ses bénédic tions si paternelles.

— Un de ses anciens vicaires généraux, devenu évêque de Clermont, devait suivre de près notre Métropolitain dans la cité Éduenne. Mgr Belmont ne vient pas à Autun pour la première fois, et parmi ceux qui ont déjà eu l'honneur d'entrer en relations avec lui, personne n'a oublié son avenante simplicité, l'aimable aisance qu'il fait partager à ses interlocuteurs. Son compagnon

1. MM. Petit, Guittet, Gonfrier, Pauchard et Plisset,

de voyage, M. Bruneau, secrétaire général de l'évêché de Clermont, n'est point chez nous un étranger; ses qualités personnelles y sont connues. Nous avons aussi le plaisir de saluer le frère ainé de M. Bruneau, autrefois directeur au Grand Séminaire d'Autun, maintenant à celui de New-York : des lointains rivages de l'Amérique, il est accouru directement prendre sa part de nos joies. — Enfin nous ne saurions passer sous silence l'arrivée du savant et distingué Père Baudrillart, lauréat, cette année même, du grand prix Gobert décerné par l'Académie française. Il appartient à la congrégation de l'Oratoire, et à lui seul il représente dignement cette autre famille dont Son Éminence notre Cardinal est également le père.



Le soir, vers cinq heures, le clergé se réunit à l'Évêché, comme il l'avait fait la veille, et se met en procession; bon nombre de prêtres sont venus grossir ses rangs qui forment deux longues files terminées par le groupe plus compact des prélat. Depuis hier la foule s'est considérablement augmentée; joyeuse et avide de voir, elle forme la haie de chaque côté du chemin. Lorsque le cortège arrive à la Cathédrale, les nef sont déjà complètement remplies.

Sauf en ce qui concerne la présence de S. Ém. le cardinal Coullié, le cérémonial est le même que hier; mais l'orateur est différent. Après l'*Alleluia* de Hændel, Mgr Bourne prend la parole. Ce n'est pas seulement le panégyrique du grand Pape saint Grégoire, apôtre de la nation anglaise, que prononce le jeune évêque de

Southwark ; en cette langue française « qui n'est pas celle de sa naissance » mais qu'il connaît fort bien, il trace de main de maître des tableaux historiques qui nous font assister aux différentes fluctuations de la foi catholique en Angleterre et desquels se dégagent une haute philosophie, de grandes leçons. Voici cette belle harangue, telle qu'elle a été lue en chaire par son auteur :

Le 28 juin 1899.

*Deus auribus nostris audivimus ; patres nostri narraverunt opus quod operatus es in diebus eorum.*

« O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles ; nos pères nous ont annoncé l'œuvre que vous avez faite en leurs jours. »

(Psaume 43, 2.)

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MES BIEN CHERS FRÈRES,

L'Église de Jésus-Christ n'est pas l'Église d'une seule nation, elle est catholique dans toute la force du mot, elle embrasse toutes les nations et toutes les races du monde. Toujours et partout un catholique et surtout un Évêque catholique se trouve chez lui. C'est là la pensée qui me rassure dans cette circonstance solennelle. Il m'est bien doux, certainement, de me trouver ici, dans cette ville d'Autun, uni au clergé et au peuple fidèle qui se presse autour du trône épiscopal du grand prélat qui leur appartient depuis vingt-cinq ans, et j'aurais été content de participer à leur enthousiasme par une présence silencieuse. Mais Votre Éminence ne l'a pas voulu ainsi. Puisque notre vénéré Cardinal métropolitain n'a pas le droit d'exposer sa santé à peine rétablie au péril d'une telle fatigue, vous m'avez prié de le remplacer dans cette chaire et de tâcher de traduire les sentiments qu'il aurait si bien exprimés lui-même.

Votre appel m'a effrayé. Parler dans un tel jour, parler surtout et faire justice à une si grande occasion dans une langue qui m'est bien chère, mais qui n'est pas celle de ma naissance, j'avais le droit d'hésiter ; mais le souvenir de la bonté de Votre Éminence, il y a deux ans, là-bas en Angleterre, dans nos grandes fêtes centenaires, a dissipé ma crainte et vaincu mon hésitation. Obéissant donc, Éminence, à votre désir, au nom du Cardinal-Archevêque de Westminster, et représentant bien indigneusement la hiérarchie anglaise, je viens faire ici l'éloge du grand apôtre de ma nation, saint Grégoire, et je me propose de vous faire voir comment l'œuvre que la divine Providence lui avait confiée a été accomplie par ce Pontife apostolique, et ensuite, comment cette même œuvre a été refaite de nos jours par ses glorieux successeurs Pie IX et Léon XIII.

I

Au sixième siècle, l'état moral de la Grande-Bretagne était désastreux. Là où presque depuis les temps apostoliques la vraie foi avait régi l'esprit des hommes, régnait maintenant un paganisme absolu. Il y en a qui disent que la foi nous fut apportée par les princes des apôtres eux-mêmes ; plus probablement nos premiers préédicateurs furent des soldats convertis des légions romaines. Le vénérable Bède, notre grand historien, nous raconte qu'à la fin du deuxième siècle le roi Lucius envoya ses ambassadeurs à Rome pour prier le Pape saint Eleuthère de lui donner des missionnaires. La foi se propageait bien vite, et, au commencement du siècle suivant, Tertullien nous assure que le christianisme avait déjà dépassé les limites de la puissance romaine. Des diocèses étaient établis en bien des lieux, et malgré quelques persécutions, malgré les attaques de l'hérésie pélagienne, grâce surtout aux rapports continuels avec l'Église des Gaules, et principalement à l'appui donné par saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, l'Église triomphait de tous les dangers, et la foi catholique demeurait ferme et pure de toute atteinte.

Mais une occasion politique renversait toutes les espérances de l'avenir. L'envahisseur du Nord descendait sur la Grande-Bretagne : pour se protéger contre cet ennemi redoutable, les Bretons appelaient à leur secours les Saxons. Les Saxons sont venus, ils ont repoussé l'envahisseur, mais ils ont pris le pays délivré pour eux-mêmes. Peu à peu le paganisme a reconquis nos contrées : les Bretons chrétiens ne sont réfugiés au pays de Galles. Pendant plus d'une centaine d'années, il a semblé que l'œuvre divine était détruite chez nous.

Dieu, mes frères, veillait toujours sur le pays, et il nous préparait au centre de son Église, dans la Ville éternelle, celui qui devait reconstruire les murs du temple renversé. En 540, naquit à Rome cet enfant que la Providence nous destinait comme apôtre, Grégoire, fils de Gordianus et de Sylvia. Enfant frêle, mais d'une grande beauté et de corps et d'âme. A seize ans, il avait achevé ses cours académiques, et déjà s'ouvrait devant lui une carrière des plus attrayantes et des plus éminentes. Il devint préteur ou premier magistrat de Rome. Mais le Seigneur se réservait ce cœur si noble, et Grégoire, imitant l'exemple déjà donné par son père et sa mère, à trente-cinq ans embrassait la vie parfaite dans le monastère de Saint-André, et s'adonnait à toutes les pratiques de la vie religieuse. Peut-être jusqu'alors il n'avait jamais pensé à notre pays lointain. Mais un jour, comme vous le savez tous, il fit connaissance de notre race en voyant les esclaves saxons exposés en vente sur le marché public de Rome. Le bon Dieu se servit de cette circonstance, si simple, si insignifiante en elle-même, pour révéler à l'esprit de Grégoire quelle œuvre il y avait à faire là-bas, et quelle gloire il pourrait procurer au roi du ciel, en soumettant à sa puissance royale cette race, dont les premiers aspects lui paraissaient si beaux. L'idée s'emparaît du cœur de Grégoire, il demandait au Pape Benoît ou d'envoyer des apôtres en Angleterre ou de le laisser partir lui-même. Le Pape lui donne la permission qu'il désire si ardemment, mais le voyage est-il à peine commencé, que le peuple romain oblige le Pontife de révoquer la permission accordée, de rappeler Grégoire et de le garder auprès de lui. C'est bien souvent de cette manière que Dieu agit dans sa

sagesse. Il nous confie une œuvre, nous formons nos desseins pour son accomplissement, et à la fin il nous la fait accomplir bien autrement et bien plus parfaitement que nous n'aurions pu le concevoir. Saint Grégoire devait être l'apôtre de l'Angleterre, mais d'une manière plus efficace et plus persévérande que par une action purement personnelle.

En 590, Grégoire est Pontife suprême de l'Église. Immédiatement il remplit tous les devoirs du bon Pasteur. Il se fait le catéchiste et le prédicateur de son peuple, il lui enseigne la manière de chanter les louanges de Dieu, il s'occupe de toutes les affaires du monde chrétien. Mais parmi tous ces soucis, il n'oublie pas cette île lointaine et malheureusement païenne, dont les enfants lui ont naguère touché le cœur. Il faut à tout prix convertir l'Angleterre. Disposant maintenant non seulement de son activité personnelle, mais ayant sous ses ordres des hommes apostoliques remplis de son esprit, il peut se mettre à l'œuvre. Les Évêques bretons, oubliieux de l'esprit de leur divin Maître, ne veulent rien faire en faveur de ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis pour toujours. Il faut donc qu'encore une fois Rome envoie la vraie foi à ce peuple infidèle. Comme tous les hommes véritablement grands, Grégoire avait formé des hommes selon les désirs de son cœur. Aussi quand il a besoin d'hommes apostoliques, c'est vers le monastère de Saint-André qu'il tourne ses regards. Il en choisit quarante ; à leur tête il met Augustin, lui adjoint comme assistant Laurent, qui était peut-être un prêtre séculier, et nous sommes heureux de rencontrer ici les représentants des deux ordres du clergé.

Vers le mois de juin 596, nos apôtres quittent la Ville sainte, surveillés et dirigés toujours par le Père, qu'ils ont laissé. Ils passent à Lérins ; saint Augustin se sépare d'eux un instant pour aller à Aix, et pendant son absence il vient des hommes qui les jettent dans une frayeur mortelle par la description qu'ils leur font de la race barbare saxonne. Augustin ne peut rien pour les encourager, c'est à Grégoire qu'il faut courir pour triompher de cette lâcheté si peu apostolique. Le Pontife lui donne une lettre dans laquelle il leur dit clairement comment il faut

atteindre le but qu'ils se sont proposé : « Que ni la fatigue du voyage, ni les langues méchantes ne vous effraient. De toutes vos forces, de toute votre énergie, faites ce à quoi Dieu vous a poussés. Obéissez en tout à Augustin. » Sous la direction de Grégoire ils se mettent de nouveau en route. Dans tout ce long voyage c'est la prévoyance paternelle de Grégoire qui empêche ou soulage les fatigues de la route. A Marseille, à Arles, à Aix, à Vienne, à Lyon, à Angers, ils reçoivent l'hospitalité des Évêques. Tout l'hiver s'écoula ainsi. Mais il y a une ville où nos apôtres passèrent, qu'il ne faut pas nommer d'une manière si sommaire. La ville et le prélat qui nous donnent un accueil si généreux aujourd'hui, ne font que renouveler les traditions d'hospitalité qu'Autun et saint Syagrius commençaient si gloorieusement il y a treize cents ans. En saluant le sacré Pallium que les Évêques de cette ville charitable portent toujours en souvenir de leur grand prédécesseur, nous voulons nous associer avec toute l'Angleterre pour témoigner à vous, mes bien chers frères, et à vos pieux ancêtres notre reconnaissance toujours vivante. Les noms de Syagrius et d'Autun doivent rester à jamais gravés dans le cœur du peuple catholique anglais.

Au printemps de 597, nos missionnaires arrivèrent au terme de leur voyage. Partis de Boulogne, ils doublèrent probablement le cap qu'on appelle de nos jours le South Foreland; ils débarquèrent dans l'île de Thanet, et ils envoyèrent annoncer leur arrivée au roi Éthelbert. Déjà un peu au courant des doctrines chrétiennes par les paroles de la reine, la princesse française que Dieu nous avait donnée pour préparer la conversion de notre nation, Éthelbert les reçut amicalement, et bientôt il leur donnait asile et demeure dans sa propre ville de Cantorbéry. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de la manière dont saint Augustin a fait l'œuvre que saint Grégoire lui avait confiée. Aujourd'hui notre tâche est de considérer comment en chaque occasion c'était l'esprit, le zèle et la sagesse de Grégoire qui dirigeaient tout, non seulement aidant, mais inspirant tous les efforts de saint Augustin et de ses compagnons.

Augustin se trouvait au milieu d'un peuple étranger, dont les usages et les coutumes lui étaient peu familiers. Comment

fallait-il agir? Il n'ose pas se décider, mais il se tourne vers le Saint-Siège, et il demande à Grégoire les lumières de la direction que lui seul peut accorder. Nous trouvons dans l'histoire du vénérable Bède tous les détails de ce questionnaire et de la réponse si ample et si encourageante que saint Grégoire envoia à son disciple. Il lui explique comme il faut agir avec le clergé qui lui est soumis, et pourvoir à ses besoins; comment il faut adopter ou rejeter les usages des diverses Églises qu'il a connues. Il lui expose la loi divine et ecclésiastique sur les degrés du mariage et la manière de traiter les pécheurs. Il lui fixe les limites de sa juridiction et lui trace les principes de la conduite morale.

Quand Augustin arriva en Angleterre, il n'était pas évêque. Sans évêque il ne peut y avoir de gouvernement parfait, aussi Grégoire, presque immédiatement, rappelle-t-il Augustin en Gaule pour le faire sacrer à Arles par l'entremise de son légat, saint Virgile, dont nous avons célébré la mémoire il y a deux ans, avec grande joie et reconnaissance. Pour rehausser sa dignité, il lui envoie le sacré Pallium, gage de la bienveillance apostolique et signe de la fidélité qui pendant mille ans attachera l'Angleterre au Saint-Siège de Pierre. En même temps il lui ordonne de sacrer douze évêques pour sa province méridionale, et d'envoyer un archevêque à York avec le droit et le devoir d'y établir aussi douze évêques ses suffragants.

Voilà l'œuvre d'un apôtre qui prévit pleinement les effets de cet exercice de sa puissance apostolique, quoique tous ces effets ne pussent pas se réaliser immédiatement. Mais c'est à Grégoire le Grand lui-même que nous devons toute cette magnifique organisation de la hiérarchie ecclésiastique avec deux archevêques, dont l'un sera primat, vingt-quatre évêques et deux grandes provinces, qui seront pour de longues années la gloire de l'Angleterre.

L'œuvre était accomplie et Grégoire pouvait entrer dans le repos de la vie éternelle.

Il est facile de promener nos regards sur cette grande Église anglaise qui fut pendant un millier d'années toujours unie au successeur de Grégoire. Nous nous rappelons les compagnons

d'Augustin, Laurent, Mellitus et Juste. Les noms de Paulin, d'Aidan, d'Oswald, d'Honorius, de Chad, de Wilfrid, nous sont bien familiers. L'histoire de nos rois, de nos saintes vierges, de nos grands prélates, Anselme, Thomas, Edmond de Cantorbéry, Jean de Rochester, nous sont bien connus. Notre île est devenue l'héritage de la très sainte Vierge Marie, et véritablement une île de saints. Pendant ces longues années, la foi catholique était la loi de tout ce peuple, cette foi remplissait leur vie. Dans la vie publique comme dans la vie privée, cette foi était l'inspiratrice du peuple anglais. Même au jour terrible du grand schisme d'Occident, l'amour du Siège apostolique n'a pas failli, et toujours l'Angleterre a été fidèle au vrai successeur de Pierre et de Grégoire.

A qui sommes-nous redevables de ces grands bienfaits que nous connaissons si bien, mais que nous ne saurions décrire d'une manière digne de leur grandeur. C'est Grégoire le Grand qui nous les a donnés, c'est à lui que nous devons rendre nos actions de grâce. Merci, mille fois merci, grand saint, pour cette longue période de foi catholique et de vraie sainteté, que vous avez obtenue pour notre pays; nous reconnaissions la dette d'amour filial et généreux que nous vous devons, et nous voulons l'acquitter. Si ces jours bienheureux sont passés, si cette foi catholique a presque disparu avec les vertus qu'elle enseignait, la faute nous appartient. Vous avez fait l'œuvre que Notre-Seigneur vous avait confiée. Ayez donc pitié de nous, grand saint! priez pour nous, et remplissez nous tous, évêques et prêtres de l'Angleterre, de votre esprit apostolique; faites de nous de nouveaux Augustins. Le pays est à reconquérir, votre œuvre a été défaite, mais, grand saint, vous n'avez pas cessé de nous aimer et de chérir le peuple anglais. En ce grand jour, dans lequel nous nous rappelons de si glorieux souvenirs du temps passé, où Augustin recevait l'hospitalité d'Autun, daignez nous bénir tous, nous vos enfants choisis, et ceux qui aimaien nos apôtres autrefois, et qui, je l'espère et le crois, veulent bien nous aimer encore aujourd'hui.

II

L'œuvre de saint Grégoire était presque anéantie. Après ces siècles si chrétiens et si catholiques, des jours néfastes sont survenus. Un roi libertin et impie a arraché le royaume du centre de l'unité, la foi a presque disparu, et l'hérésie s'est établie partout. Au commencement de ce grand schisme quelques-uns ont résisté, ils ont donné leur vie pour sauver le pays, mais en vain, car peu à peu la résistance a été vaincue par les puissances de ce monde, et l'Angleterre est devenue franchement protestante.

En 1558, mourut la reine Marie, et Élisabeth lui succéda sur le trône d'Angleterre. A cette époque il y avait encore plusieurs évêques catholiques, qui étaient immédiatement chassés de leurs sièges, et dont le dernier, Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, est mort à Rome en 1585. Ainsi disparut l'ancienne hiérarchie catholique fondée par saint Grégoire lui-même. Comme autrefois, aux temps des Saxons, quand les évêques britanniques s'étaient réfugiés au pays de Galles, le pays se trouvait sans pasteurs, et il fallait encore une fois regarder vers Rome pour y chercher un remède. Malheureusement des difficultés politiques, des malentendus désastreux retardèrent l'accomplissement des désirs de tous les catholiques anglais. En 1598, un archiprêtre fut délégué comme directeur de cette mission, où tout était à refaire, et vingt-cinq ans plus tard Grégoire XV envoya un évêque gouverner ce troupeau jusqu'alors presque abandonné. Malheureusement l'exemple de Grégoire le Grand n'a pas été suivi. Au lieu d'esquisser, même bien avant le moment où une telle organisation serait complètement réalisable, une hiérarchie ecclésiastique parfaite, on s'est contenté de nous donner, d'abord un seul vicaire apostolique, ensuite quatre, et à la fin ce nombre a été doublé. Mais pendant plus de deux cent cinquante ans il n'y avait pas chez nous de ces véritables pasteurs, « quos posuit Spiritus Sanctus regere ecclesiam Dei. » Dieu l'a permis ainsi, ce n'est ni notre droit ni notre

devoir de juger ceux qui avaient la responsabilité de cet état de choses.

Malgré toute la difficulté de cette situation à jamais déplorable, nos pères travaillaient et se sacrifiaient pour la préservation de la foi catholique et pour la conversion de leurs compatriotes. Rome, l'Espagne, la France surtout, nous recevaient à bras ouverts, et sur ce sol bénit nos jeunes lévites se préparaient pour les combats ardus et parfois sanglants d'autre-manche. Douai et Saint-Omer sont les berceaux de nos martyrs. Plus tard, vos évêques, vos prêtres, vos fidèles venaient nous édifier quand ils se réfugiaient parmi nous au temps de vos grands désastres de la fin du siècle dernier. Ils ont donné l'exemple de leur vie pieuse et dévouée, et ils ont tourné le cœur du peuple anglais vers cette Église catholique autrefois leur gloire, mais devenue depuis l'objet de leur haine et de leur mépris.

Ainsi le divin Maître nous consolait de temps en temps et nous préparait la suprême consolation que devait nous donner le siècle qui s'achève en ce moment. En 1848, le grand Pape Pie IX était élu successeur de Pierre et de Grégoire. Aussitôt rentré à Rome après les troubles qui l'avaient chassé de sa ville pontificale, il regardait l'Angleterre d'un œil bienveillant, il exauçait la prière réitérée du clergé et du peuple anglais, et le jour de saint Michel, le 29 septembre 1850, il restaurait l'œuvre de Grégoire le Grand, et nous rendait notre hiérarchie épiscopale. Depuis cet acte pontifical, depuis ce moment où le souverain Pontife nous a montré la même affection que Grégoire témoignait autrefois à nos ancêtres, le progrès a été rapide et réel. En 1849, il y avait en Angleterre sept cent sept prêtres et cinq cent quarante-cinq églises ou chapelles. Aujourd'hui, il y a deux mille sept cent soixante-neuf prêtres et mille cinq cent neuf églises ou chapelles. Partout des œuvres charitables ont été fondées, dans presque chaque famille on trouverait quelque membre ou quelque parent catholique. Quoique peu nombreux en comparaison avec l'immense majorité protestante, les catholiques sont un pouvoir réel dans le royaume, parce qu'eux seuls savent ce qu'ils croient, eux seuls ont des principes solides et reconnus, eux seuls savent ce qu'ils veulent, et ils le veulent

fortement. Si l'on compare la situation actuelle des catholiques avec celle qu'ils occupaient, il y a cinquante ans, on verra ce que nous devons tous à Pie IX qui nous a rendu notre hiérarchie apostolique.

Après Pie IX, la Providence nous a donné notre grand Pontife, qui vit et nous gouverne toujours, Léon XIII. Que le Seigneur nous le conserve longtemps encore ! Sa sollicitude pour notre nation a non seulement égalé, mais a dépassé celle qu'avait montrée son illustre prédécesseur. Il a tourné les regards du monde catholique vers notre cher pays. Par la lettre si touchante et si paternelle « ad Anglos », par l'explication profonde qu'il a donnée de la vraie doctrine catholique sur les ordinations sacerdotales, il a montré tout l'intérêt qu'il prend à la conversion de l'Angleterre. Tout dernièrement il a pris sur ses ressources personnelles, nonobstant tous les besoins pressants qui pèsent sur lui, de quoi fonder et doter le « Collégio Beda », où presque sous ses propres yeux, et tout près des tombeaux des Apôtres, nos jeunes convertis peuvent puiser les vraies doctrines romaines pour les donner plus tard à leurs frères égarés. Mais le plus grand bienfait de tous est celui-ci : il a fait appel au monde universel, et premièrement à vous, mes frères bien-aimés de France, pour obtenir une supplication continue au bon Dieu afin qu'il daigne verser ses grâces sur ce pauvre peuple, le ramener à la foi catholique, et l'unir au Saint-Siège apostolique. C'est de Saint-Sulpice, foyer et maître par excellence de toutes les vertus apostoliques et sacerdotales, que débordera ce nouveau fleuve de zèle sur toute la France et sur l'univers. On peut dire vraiment en cette occasion de notre grand Pontife Léon XIII : « Non fecit taliter omni nationi. »

Avant de terminer, après ce regard en arrière, vous me permettrez de vous dire notre situation actuelle, ce que nous craignons aujourd'hui, et ce que nous espérons comme conséquences des grands événements que nous avons décrits.

1. — Les catholiques anglais sont à peu près au nombre de deux millions, mais il est difficile de fixer au juste le nombre, parce que dans le recensement officiel il n'est jamais question

de religion. Parmi ces catholiques, il y a quelques personnes de grande naissance, les classes professionnelles sont bien représentées — je ne puis pas en dire autant de la bourgeoisie, et les pauvres surtout sont nombreux. Pour la plupart, nos catholiques sont pratiquants; cependant parmi nos pauvres nous en trouvons beaucoup qui ne viennent que très rarement à la messe, et qui ne font appeler le prêtre qu'au moment de la mort. Ils ont la foi, ils ont le respect de la religion, mais ils ne pratiquent pas.

Pour l'entretien de nos églises et de nos presbytères, nous dépendons des dons volontaires de nos fidèles. Nous ne sommes pas riches, mais nous avons de quoi vivre. L'État ne nous donne que la liberté, et nous en sommes très contents. Chaque année notre influence s'étend : nous fondons de nouvelles missions, nous y bâtonnons des chapelles et des presbytères.

En dehors de l'Église catholique, il y a la grande masse des protestants, de nuances très diverses, mais dont la grande majorité se rattache à deux grandes divisions. En premier lieu l'Église anglicane établie par l'État avec tous les revenus, les terres et les propriétés qui autrefois appartenaient à l'Église catholique. Il n'y a pas de budget des cultes. Cette Église établie possède et administre ses biens. Si on la regarde extérieurement on y trouve l'organisation hiérarchique comme avant le concile de Trente : archevêques, évêques, doyens, chanoines, archidiacres, bénéficiers, curés, vicaires. Le patron nomme les curés ; les vicaires dépendent des curés et sont amovibles au gré de ces derniers. Il y a presque le même droit canon qu'autrefois, et les tribunaux civils de nos jours décident bien des questions de mariage comme le faisaient autrefois les tribunaux ecclésiastiques. Il y a des curés riches, il y en a de très pauvres, parce qu'il y a des bénéfices très pauvres. Ainsi, au dehors, toutes les apparences d'une Église. Mais si vous pénétrez au dedans, quelle différence ! Peu de discipline, pas de foi, beaucoup de croyances purement personnelles. Vous avez entendu parler de l'Église ritualiste qui veut imiter l'Église catholique ; de la basse Église franchement protestante, et de l'Église, qu'on appelle large, fort rapprochée

du rationalisme. Eh bien ! c'est toute la même Église avec les mêmes ministres, sous les mêmes évêques, tous en communion publique les uns avec les autres, quoiqu'ils se contredisent sur les choses les plus importantes. Il ne faut donc jamais attendre une décision doctrinale quelconque, ni une mesure disciplinaire un peu déterminée. Sur la question de l'Eucharistie, sur le baptême, sur le mariage, il n'y a pas une seule voix autorisée qui puisse nous dire quelle est la vraie doctrine de cette Église établie. Il y a là beaucoup de piété, beaucoup de zèle, beaucoup de dévouement, je crois, presque partout de la bonne foi; mais de la foi réelle dans le sens catholique, ce serait bien difficile d'y en trouver.

En deuxième lieu, nous avons les nonconformites séparés de l'Église établie, vivant, comme nous-mêmes, des dons volontaires de leurs fidèles. Ils sont très nombreux, et généralement plus hostiles que les anglicans à l'Église catholique, parce qu'ils sont moins instruits et plus remplis de préjugés. Ils travaillent beaucoup, mais leur croyance est toujours bien vague, et il est difficile de la préciser. Ils font appel surtout aux sentiments religieux, plutôt qu'aux fondements dogmatiques.

En dernier lieu, il y a un fond énorme de gens qui ne vont jamais à aucune église, qui ne prient pas, qui mènent une vie sans Dieu, presque païenne.

Voilà en peu de mots l'état religieux de l'Angleterre. On y trouve beaucoup de bonne foi, un grand nombre de personnes qui veulent aimer et servir Dieu, mais qui sont véritablement comme des brebis sans pasteurs.

2. — Qu'est-ce que nous craignons ! Le grand péril pour l'avenir en Angleterre, à mon avis, c'est l'indifférence. L'esprit de persécution n'existe presque plus, mais le peuple est fatigué de toutes ces disputes religieuses, de la question des ordres anglicans et de ces querelles minutieuses dans l'Église anglicane sur les points de rituel. A quoi bon, disent-ils, disputer sur toutes ces choses, sur ces questions de rite ! Si ces messieurs ne peuvent pas se décider sur les croyances qu'il faut adopter, ce n'est pas la peine de nous inquiéter. Nous aimerons Dieu à notre façon, mais nous laissons les Églises de côté. Certainement il y en a qui sont

amenés vers l'Église catholique par ces raisonnements, mais dans la plupart des cas, chez des hommes peu instruits et très occupés de leurs affaires quotidiennes, le résultat sera l'indifférentisme en toute matière dogmatique.

3. — Et nos espérances! Oui, nous espérons, parce que tout catholique doit espérer. C'est le commandement de notre bon Maître : « Levate oculos vestros et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem<sup>1</sup>. » Notre tâche n'est pas aussi difficile que celle qu'il a donnée à ses saints apôtres. Saint Grégoire a proposé un apostolat bien autrement difficile à saint Augustin et à ses compagnons.

Nous espérons, parce que nous avons confiance dans l'esprit religieux et la bonne foi du peuple anglais. Trois cents ans de faux rapports et de préjugés ont eu leur effet. Mais quand ce nuage aura été dissipé et que la vérité catholique paraîtra dans toute sa beauté devant les yeux de ce peuple si longtemps égaré, nous avons raison de croire que, comme anciennement, l'Église de Jésus-Christ s'emparera de leurs cœurs et fera refleurir cette union et cette paix religieuse qui ont fait notre gloire et notre bonheur pendant un millier d'années.

Nous espérons, parce qu'il y a là-haut nos martyrs anglais qui ont donné leur vie pour nous garder la foi, et qui ont combattu pour conserver à Marie son héritage et à Pierre sa suprématie. Marie et Pierre, Jean Fisher, Thomas Morus, Cuthbert Mayne, Edmond Campion prient pour nous. Est-ce que leurs prières ne seront pas exaucées dans le jour de la miséricorde de Dieu ?

Oui, nous espérons, parce que nous comptons sur les prières des catholiques de toutes les nations du monde, et surtout sur celles des catholiques français. Oui, mes bien chers frères de la France catholique, nous comptons sur vos prières, et plus encore, j'ose le dire, sur vos exemples. Priez pour vos frères égarés, et donnez-leur toujours l'exemple d'une vie entièrement catholique, et d'une nation catholique en toute chose. Vous êtes si près de nous : si vous faites bien, le monde catholique s'en réjouit, et vos vertus montrent la puissance de votre foi. Si, au contraire, vous vous

laissez égarer, si vous ne pratiquez pas votre religion, si vous êtes mondains, si la vie de famille ou de mariage reçoit quelque atteinte chez vous, immédiatement on crie : « Voilà les effets de la religion catholique. » C'est injuste, mais c'est ainsi. Donc, mes bien chers frères, votre responsabilité est très grave, et je vous en supplie, donnez-nous toujours les grands exemples de vertu et d'héroïsme catholiques que vous nous avez donnés si souvent dans le passé. Soyez unis pour le bien, évêques, prêtres, fidèles, et vous aurez une force à laquelle aucune puissance de ce monde ne saurait résister. Ne vous laissez pas écraser. Usez de vos droits civils et faites-les reconnaître. Ne vous critiquez pas les uns les autres, mais faites pénétrer par votre douceur et votre charité l'esprit catholique dans ces milieux où notre foi est méconnue, et parfois méprisée. De cette manière vous renouvellerez la gloire de votre pays, vous édifierez tous les catholiques du monde, et vous contribuerez puissamment à la conversion de notre cher pays de l'Angleterre. Que la vraie paix de Notre-Seigneur unisse toujours ces deux nations voisines, pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes !

C'est la sainte Église romaine qui a été la source de notre foi, et qui nous redonnera la vie. Rendons donc grâce à cette grande Église, maîtresse et mère de toutes les Églises. Saluons aussi cette vieille Église d'Autun qui recevait nos missionnaires il y a treize cents ans. Rendons hommage encore au prélat illustre qui depuis vingt-cinq ans renouvelle les gloires antiques du siège de saint Syagrius. Que Dieu le garde longtemps pour le gouvernement de cette Église et le bonheur de son peuple !

Ainsi soit-il.

Après cette éloquente et très impressionnante péro-aison, le cantique populaire anglais, *Foi de nos pères*, fut répété avec un entrain tout particulier. C'est Mgr Combes qui donne ce soir la bénédiction du saint Sacrement. On remarque beaucoup l'exécution d'un *Sub tuum* de Mendelssohn et d'un *Tantum ergo* à l'unisson avec alternances d'orgue. Mais les grandes voix se taisent dans le saint

lieu, seul l'orgue murmure une prière ; entre les mains du Pontife l'ostensoir d'or décrit le signe de la croix : cardinaux, évêques, prêtres et fidèles, toutes les têtes s'inclinent devant la majesté du Dieu caché qui nous bénit.

Le retour à l'Évêché se fait dans le plus grand ordre et c'est vraiment un spectacle magnifique. Chacun de NNgrs les Évêques est précédé de ses deux porte-insignes : mitres et crosses jettent leur éclat. En tête du cortège marche Mgr Bourne, en manteletta, ayant à ses côtés son secrétaire, M. l'abbé Dessoulavy et M. Bonnamour, directeur de la Maitrise de la Cathédrale, qui eut une part si honorable dans les fêtes du XIII<sup>e</sup> centenaire de saint Augustin en Angleterre. Mgr Guillois vient en second lieu, escorté de M. le chanoine Daniel, son secrétaire particulier, et du cher M. Lorton, chancelier de l'Évêché d'Autun. Il est suivi de Mgr Belmont, qu'accompagnent M. Bruneau, secrétaire général de l'Évêché de Clermont, et M. Beney, le savant aumônier de l'Hospice d'Autun. En quatrième lieu s'avance Mgr Livinhac, et avec lui le R. P. Bazin, des Pères Blancs, et M. Albert Brintet, du Chapitre d'Autun, dont le visage rayonne une joie intense. Plus loin, c'est Mgr Isoard, accompagné de M. le chanoine Lachenal, magnifiquement drapé dans sa cappa violette, et de M. Ménot, vice-chancelier de l'évêché d'Autun. Après ce groupe, apparaît Mgr Lelong ; il a pour assistants le doyen de son Chapitre, M. Lecoq, et le supérieur du Petit Séminaire d'Autun, M. Truchot. Mgr Robert occupe le dernier rang, le plus honorable, parmi NNgrs les Évêques ; M. Ollivier, son vicaire général, et tour à tour M. le chanoine Rousset et son frère, M. le curé de Notre-Dame d'Autun, lui servent d'aco-

lytes. Aussitôt après Mgr de Marseille, marche Mgr Petit, archevêque de Besançon, assisté de M. Laligant, son chancelier, et de M. Fontaine, qui cumule les beaux titres de vicaire général de Son Éminence et de doyen du Chapitre d'Autun. Le vénérable primat d'Afrique, Mgr Combes, ayant à ses côtés Mgr Pavy, en mosette violette, et M. Pouly, chanoine titulaire d'Autun, termine la première partie du brillant cortège. Les soutanes rouges des cardinaux, leurs porte-insignes plus nombreux marquent bien la division. Nous voyons d'abord apparaître notre Cardinal grave, recueilli, heureux ; il bénit son peuple auquel depuis vingt-cinq ans il appartient corps et âme. Ses chanoines d'honneur sont deux de ses vicaires généraux : M. Mangematin, depuis vingt-deux ans son auxiliaire dévoué, de tous les instants, dans l'administration du diocèse, et M. Vilaine, de la Compagnie de Saint-Sulpice, supérieur très apprécié, très aimé du Grand Séminaire. — Enfin S. Em. le cardinal Coullié, précédé de la croix, signe de sa juridiction archiépiscopale, ferme la procession. A ses côtés se tiennent Mgr Déchelette, vicaire général de Lyon, et M. Planus, vicaire général d'Autun. Ce poste d'honneur revenait à M. Planus, puisque la naissance et un récent canonicat l'ont fait Lyonnais ; mais tous les regards de sympathie qu'éveille sa présence, montrent bien que, malgré sa retraite prolongée, il est et doit rester Autunois aussi.

Je me suis attardé avec complaisance à décrire cette inoubliable procession telle qu'elle m'est apparue rayonnante sous le vaste porche de notre antique Cathédrale tout rempli des feux du couchant.

Il faut cependant me hâter. Au fur et à mesure que

les prélates arrivent à l'Évêché, ils gravissent les degrés de la tribune au pied de laquelle leurs assistants et porte-insignes viennent se ranger en demi-cercle ; une foule compacte les environne. J'aurais voulu être peintre, tout au moins photographe, pour fixer cette scène touchante de la solennelle bénédiction qui fut alors donnée. Un formidable *Amen* fait écho aux paroles liturgiques, et bien vite on se relève pour acclamer les prélates : « Vive le Cardinal, vivent les Cardinaux, les Archevêques, les Évêques ! » C'est pendant quelques instants un feu roulant ; puis chacun se retire, la joie dans le cœur, pour se préparer à la grande journée du lendemain.

---

## JEUDI 29 JUIN

---

Les joies de ce monde, même les meilleures, ne sont pas hélas ! sans mélange. La pluie nous le fit bien voir en cette mémorable journée du 29 juin ; et cependant, malgré sa persistance du matin au soir, elle ne fut point capable de refroidir l'enthousiasme général. Beaucoup d'étrangers continuent d'arriver dans nos murs, et trois cents prêtres au moins, sans compter les élèves du

Grand Séminaire, formeront une belle couronne sacerdotale à notre Évêque bien-aimé en ce jour, vingt-cinquième anniversaire de son sacre.

Les messes du matin sont très fréquentées par les pieux fidèles. Devant les reliques de saint Lazare exposées en son honneur, Mgr l'évêque de Marseille célèbre la messe de sept heures à la Cathédrale et distribue un grand nombre de communions. L'action de grâces est un peu abrégée; chacun se hâte, afin d'être prêt pour la messe pontificale que doit célébrer à neuf heures notre vénéré jubilaire.

Bien avant l'heure indiquée, il est impossible de trouver une chaise à la Cathédrale; la vaste église regorge de monde. A cause du mauvais temps, les prélats se sont réunis à la sacristie du Chapitre et c'est de cet endroit que part la procession pour l'entrée solennelle.

Les maîtres de cérémonie se multiplient et font face aux moindres détails, aussi les mouvements s'exécutent avec précision. Ce serait méconnaître la science et l'attention vigilante dont ces Messieurs ont fait preuve au cours de ce Triduum, si de sincères remerciements ne leur étaient adressés; que M. le chanoine Graffard et M. Pécuchet, directeur au Grand Séminaire, veuillent bien en prendre la meilleure part.

Neuf heures sonnent, le grand orgue fait entendre ses mille voix, et la procession se déroule mystique dans le demi-jour de notre vieille église; NNgrs les Évêques viennent s'agenouiller à leurs prie-Dieu, S. Ém. le Cardinal Coullié prend place au trône qui lui a été préparé, et notre Cardinal vénéré, revêtu du pallium et de tous les ornements pontifical, s'avance au pied de l'autel pour y offrir le saint Sacrifice. Bien des fois on

a décrit cette imposante mise en scène de la messe pontificale si belle dans sa simplicité; mais elle revêt un caractère tout particulier de grandeur quand elle est célébrée dans un sanctuaire aux vastes proportions, en présence de prélats si vénérables, au milieu d'une foule si compacte. Bien des fois aussi des plumes exercées ont essayé de faire revivre l'impression profonde que causaient les traits amaigris de notre vénéré Cardinal, sa démarche pleine de gravité, son attitude si pieusement recueillie durant les saints offices; mais quel portrait tracer de lui en cette inoubliable cérémonie? La dure main d'une récente maladie avait gravé sur son visage encore plus d'austérité, creusé plus profondément son regard, et les multiples sentiments qu'éveillait en son âme ce glorieux anniversaire, se traduisaient sur sa physionomie par un recueillement plus intense qui révélait une union, une soumission à Dieu plus parfaite, en même temps que ses bénédicitions plus multipliées le long de son passage disaient aussi son amour, son dévouement toujours croissant pour son cher troupeau. Oh! combien pendant cette messe jubilaire nos prières s'échappent ardentes de nos âmes pour demander à Dieu longue vie, force et consolation pour un tel pasteur!

Les chants nous aident à prier : tout le propre de l'office est tiré du *Liber Gradualis* édité par les Bénédictins de Solesmes et parfaitement exécuté par la *Schola* du Grand Séminaire. Un *Kyrie* et un *Agnus* de C. Franck sont on ne peut plus suppliants et fort bien rendus : les soprani savent leur donner une fraîcheur et une pénétration qui s'imposent à l'oreille la plus distraite : du matin au soir nos chers petits Maitrisiens

se sont surpassés et ont bien mérité de leur antique réputation; leurs professeurs, MM. Gonon et Siblet, doivent savoir à quel prix! Un *Offertoire* et surtout une *Élévation* de Th. Dubois, joués avec beaucoup de *maestria* par M. Laurent sur le grand orgue ont été également fort goûtés, et à juste titre, pour leur caractère de savante simplicité. La veille au soir, la très intéressante *Toccata*, de E. Gigout nous avait bien montré que M. Laurent ne craignait point aussi d'aborder les sujets les plus ardus, et savait triompher en maître des difficultés.

Cependant le saint Sacrifice touche à sa fin; le baiser de paix parti de l'autel où repose l'adorable victime est venue par l'intermédiaire de l'évêque célébrant trouver le dernier de ses prêtres et marquer ainsi d'une façon très expressive les liens qui unissent les divers degrés de la hiérarchie catholique dans la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bientôt une nouvelle faveur va se répandre sur toute l'assemblée: afin de donner en cette circonstance solennelle une nouvelle marque d'estime à l'illustre Cardinal qu'il affectionne tant, afin de ne point rester lui-même étranger à la joie des fidèles confiés depuis vingt-cinq ans à la vigilance de l'évêque d'Autun, Notre Saint-Père le Pape a daigné nous accorder le privilège de la bénédiction papale. Tandis que Son Éminence nous la donne au nom du Pasteur suprême, deux noms bien chers, ceux de Léon XIII et du Cardinal Perraud se confondent dans nos cœurs, viennent se mêler sur nos lèvres dans une même prière: *Dominus conservet eos et vivificet eos!* Que Dieu nous garde longtemps nos deux Pontifes, pour le bonheur, la gloire de son Église et de notre diocèse!

\*  
\* \*

La messe terminée, la foule se disperse; le clergé se dirige en masse vers l'Évêché où doivent avoir lieu dans la salle de la bibliothèque deux intéressantes présentations.

Disons d'abord un mot de la salle elle-même : elle est vaste, bien éclairée, garnie de livres vénérables, trésors des siècles passés. Mais sous ces draperies rouges qui courent tout le long de la salle et qui cachent les premiers rayons, se dissimulent des vitrines remplies d'autres trésors bien modernes, pleins d'actualité. Avant que la bibliothèque ne soit envahie, soulevons discrètement la draperie et rendons-nous compte de ce qu'elle dérobe à nos yeux. Ce sont les pages d'un superbe album qui a pour titre : LE LIVRE DES VINGT-CINQ ANS D'ÉPISCOPAT DE S. ÉM. LE CARDINAL PERRAUD, ÉVÈQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON, OFFERT PAR LE CLERGÉ, LES COMMUNAUTÉS ET LES FIDÈLES DU DIOCÈSE AU VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE SON SACRE, 29 JUIN 1899. Dire d'un livre qu'il est vécu, c'est une expression devenue banale de nos jours à force d'être répétée ; combien cependant elle est juste et bien placée quand il s'agit d'un ouvrage comme celui qui est sous nos yeux et qui met si bien en lumière une vie comptant déjà vingt-cinq ans d'épiscopat et qui, s'il plait à Dieu, en comptaera beaucoup d'autres encore !

Personne mieux que l'instigateur lui-même ne saurait nous donner de cette œuvre une idée d'ensemble ; c'est pourquoi nous demandons à M. Gauthey, vicaire

général de Son Éminence, la permission de reproduire quelques passages de la notice qu'il a publiée sur cet important travail.

L'idée générale a été de présenter un ensemble des actes, des paroles et des écrits de notre Évêque, pendant les vingt-cinq années écoulées.

Pour réaliser ce plan, on a employé les arts du dessin, afin de donner du relief au texte qui n'est qu'une nomenclature de faits et un catalogue bibliographique.

La partie artistique comprend d'abord des grands sujets; c'est-à-dire des compositions occupant une page entière. On en avait, au début, prévu vingt-cinq; puis on a voulu y joindre le portrait de Pie IX qui a préconisé Mgr Perraud comme évêque d'Autun et de Léon XIII qui l'a fait cardinal. Quelques autres sujets se sont imposés au cours de l'œuvre : bref, il y a trente et quelques grandes compositions. Au verso de chacune de ces pages on a écrit la liste des faits principaux de l'année, sous le titre : *Facta*. Au verso des pages supplémentaires on a consigné certains détails intéressants. De ce chef, on a l'ensemble des actes de l'Évêque d'Autun durant les vingt-cinq premières années de son Épiscopat.

Quant à ce qui concerne ses discours ou ses écrits, on en a donné le catalogue aussi complet que possible, comprenant, sous le titre : *Dicta et Scripta*, plus de cinq cents numéros, y compris cinquante ouvrages ou discours d'avant l'Épiscopat. Ce catalogue remplit soixante et quelques feuilles (cent trente pages) d'écriture gothique, rouge et noir, avec lettrines peintes sur fond or, rose ou bleu. Les capitales sont ornementées avec une grande variété. Les titres sont tous différents de forme et d'ornementation. Toutes les pages sont encadrées de vignettes et enluminures, or et couleurs, d'arabesques, fleurs, oiseaux, chimères, et semées de motifs variés : portraits, monuments, paysages, scènes diverses, figures de saints, emblèmes, citations et devises se rapportant au texte.

Les enluminures ont été faites à l'instar de celles des manuscrits du moyen âge. On ne peut pas dire que le Livre des vingt-

cinq ans ait un style bien marqué : il fallait laisser à chaque artiste la faculté d'y apporter son genre. Au reste il eût été malaisé de traiter certaines scènes contemporaines avec la manière et les costumes d'autrefois. En général on a employé le style des quinzième et seizième siècles en le modernisant. Quelques pages portent le caractère d'une époque plus ancienne.

Les feuilles du Livre sont en fin parchemin-vélin, sauf quatre ou cinq pour lesquelles les artistes ont préféré travailler sur papier fort.

Comme on ne pouvait pas prendre Mgr Perraud à son Sacre sans rappeler, au moins sommairement la première moitié de sa vie, il y a, en tête du Livre, une partie préliminaire intitulée : Avant l'Épiscopat.

Ce serait sortir du cadre de cette brochure que de vouloir entrer dans la description des détails, et la résumer ce serait nous exposer à de fâcheuses omissions. Cependant nous ne pouvons résister au plaisir de citer les noms des artistes qui ont exécuté avec un rare talent cette œuvre monumentale.

Les grands sujets ont été traités par le Carmel d'Autun; la Maison des Dominicaines de Beaune à Orléans; la Visitation de Paray-le-Monial; une Religieuse de l'Assomption de Paris; MM<sup>mes</sup> la vicomtesse de Mazenod, de Châtenoy-en-Bresse; André du Hamel; Beaupère, de Paris, et Berthet, d'Autun; MM<sup>les</sup> Adrienne Malo, de Chalon-sur-Saône; T..., du Dauphiné; Marie Lignier, de Barizey; Marie Besnard, de Chalon-sur-Saône; Adèle Gillot, d'Autun; MM. l'abbé Girel, curé de Montceaux-l'Étoile; l'abbé Gloria, aumônier du Saint-Sacrement à Autun; cher Frère Antoine, professeur de dessin à Montceau-les-Mines; Eugène Fyot, du Creusot; Alexandre Huet et Marillier, artistes peintres à Autun; Le Tersec, capitaine au 29<sup>e</sup> de ligne; Joseph Agron, de Chalon-sur-Saône; Fraipont, aqua-fortiste de Paris; baron d'Huart, de Juilly; Rouillard de Kérivilly, de Paris; Faure de Sardiges, de Camaret (Vaucluse); Jules Riollot, ingénieur à Montceau-les-Mines; Quincy, de

Chalon-sur-Saône; Noailly, artiste peintre à Alger; et A. Morel, ingénieur civil des ponts et chaussées.

.....

Nous avons indiqué, au cours de cette notice, les noms des artistes qui ont exécuté les grands sujets; nous ne l'avons pas pu faire, année par année, pour la bibliographie, parce que certaines pages ont été entre les mains de plusieurs artistes, les uns faisant les portraits, d'autres les motifs d'ornementation et d'autres enfin les arabesques, vignettes ou enluminures.

Nous devons dire ici, sans pouvoir témoigner assez à tous notre reconnaissance, que le travail d'écriture a été fait au Carmel de Chalon; les ornementations, culs-de-lampe, portraits, enluminures et vignettes d'avant l'Épiscopat, des dates principales et de la bibliographie, ont été exécutés par le Carmel de Chalon ou, sous sa direction, par le Carmel et le Tiers Ordre du Carmel d'Autun;

Les Maisons de la Retraite au Cénacle de Versailles, Fourvière et Paray;

La Maison du Saint-Sacrement de Saint-Claude;

Les Dominicaines d'Oullins;

MM. l'abbé Girel, Joseph Agron, Léon Malo, de Lyon, Frédéric Gros et Raould Berthault, de Chalon;

MM<sup>mes</sup> Xavier Beaupère, de Paris, J. Pahud-Eynard, de Lyon, de Falletans et Alin, de Chalon;

MM<sup>les</sup> Marguerite Berthault, de Chalon; Marie Léchenault, de Chalon, à Castelnau-dary; Alice Pâquelier, de Chagny, à Paris; Louise Terrier, de Grenoble; Ernestine Soudan, du Creusot; Emilie Monnier, de Belvès; Cécile Chéron, de Paris; Victorine Vannier, de Beaune; Adrienne Malo, de Chalon; Netty Tarut, de Tallant-Étrigny, et MM<sup>les</sup> Biderman, Bonnet, Charrin, Charvet, Guichard et Rambaud, de Lyon.

Nous remercions les personnes généreuses, qui ne veulent pas être nommées ici, qui nous ont permis de faire les frais du Livre des vingt-cinq ans d'Épiscopat, ou qui nous ont aidé par leurs démarches à trouver des artistes de bonne volonté. La liste en a été mise sous les yeux de Son Éminence.

Vous voilà maintenant au courant, cher lecteur, de cette œuvre aussi gigantesque qu'artistique et à même de mieux saisir la suite de mon récit. Je vous ai annoncé que deux présentations auraient lieu dans la bibliothèque de l'Évêché. La première est celle du clergé du diocèse et des vœux bien sincères qu'il forme pour son Évêque vénéré; M. Fontaine, doyen du Châpitre, se fait l'interprète de tous en une délicate allocution :

ÉMINENCE,

Ayant à vous offrir les vœux de votre clergé en ce vingt-cinquième anniversaire de votre sacre, je veux tout d'abord déposer aux pieds de Nosseigneurs les Archevêques et Évêques qui sont venus s'associer à nos fêtes et en relever l'éclat par leur présence, l'hommage de notre respect et de notre gratitude. Que notre éminent métropolitain, le Cardinal de Lyon, veuille bien recevoir nos remerciements pour la nouvelle marque d'affection qu'il donne à notre Evêque bien-aimé.

ÉMINENCE,

Déjà les élèves de votre Petit Séminaire et leur cher supérieur, dans l'intéressante séance qui a si bien ouvert notre fête jubilaire, ont dignement exalté vos vertus et vos mérites. Déjà Mgr de Nevers qui est bien toujours nôtre par le cœur, et Mgr l'évêque de Southwark, vous ont fait entendre, du haut de la chaire, les félicitations les plus délicates, les plus flatteuses et les plus vraies en même temps.

Il ne me reste donc qu'à recueillir quelques-unes de ces pensées, de ces fleurs pour en composer une gerbe qui mieux que mes paroles vous dira notre affectueuse et filiale vénération.

Dieu qui agit avec poids et mesure et proportionne toujours les moyens à la fin qu'il veut atteindre, communique à certaines

âmes, avec des aptitudes d'élite, un attrait vers les nobles et saintes entreprises. N'en a-t-il point été ainsi de vous, Éminence? Jeune encore, ayant devant les yeux un avenir plein de promesses, vous en faites joyeusement le sacrifice, vous serez religieux, vous serez prêtre, et tout en remplissant avec zèle les devoirs de cette sublime dignité, deux grandes causes attireront vos regards et fixeront votre attention. Deux nations catholiques, l'Irlande et la Pologne, gémissent sous un joug oppresseur et humiliant, vous serez leur infatigable défenseur.

Désigné par vos mérites et vos œuvres aux sublimes fonctions de la dignité épiscopale, vous étiez sacré en cette fête de saint Pierre et de saint Paul, il y a vingt-cinq ans, par les mains de S. Em. le cardinal Guibert, et dès lors, pasteur vigilant, vous défendrez vos brebis contre les loups ravisseurs, vous les nourrirez du pain de la vérité, mais surtout vous marcherez à leur tête dans l'austère chemin qui conduit sûrement à la sainteté et au bonheur. Que d'œuvres ont rempli ces vingt-cinq années qui ont passé si vite! Je n'en rappellerai que trois, belles entre toutes : l'œuvre des Petites-Sœurs des Pauvres, l'œuvre de Notre-Dame-du-Rosaire, pour favoriser les vocations ecclésiastiques, et l'œuvre des Chapelains de Paray qui, gardiens du sanctuaire des Apparitions, continueront à puiser dans le cœur de Jésus les paroles qui touchent et convertissent.

Qui ne sait, Éminence, à quel point vous avez le culte des souvenirs et combien vous aimez à les faire revivre! Avec quelle pompe n'avez-vous pas célébré le centenaire du glorieux martyr saint Léger! Plus récemment, avec quel soin vous avez profité du deuxième centenaire de la Bienheureuse Marguerite-Marie pour attirer à Paray évêques, prêtres et fidèles et ranimer ainsi dans les âmes le culte du divin Cœur! Vous consoliez ensuite les âmes du purgatoire en célébrant à Cluny le centenaire de l'institution de la Fête des Morts par saint Odilon.

Et aujourd'hui, par une touchante modestie, vous abritez votre jubilé épiscopal derrière le treizième centenaire de la collation du Pallium à saint Syagrius par saint Grégoire le Grand. Une statue de ce glorieux Pontife, offerte par le cardinal Vaughan et placée dans le vestibule de l'Évêché, perpétuera ce bienfaisant

souvenir. Qu'il nous soit permis d'envoyer à l'éminentissime Primat d'Angleterre notre respectueuse et vive reconnaissance !

Vous regardant d'ailleurs comme le débiteur de tous, vous ne vous refuserez à aucun labeur. Vous serez membre de l'Académie française, supérieur général de la chère famille de l'Oratoire, président de l'Association antiesclavagiste, et toujours vous agirez en évêque, n'ayant d'autre sollicitude que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Votre parole si lumineuse et si française sera mise à contribution pour défendre les plus nobles causes et pour faire l'éloge funèbre des hommes qui ont bien mérité de l'Église ou de la patrie. Qui n'a admiré vos éloges funèbres du cardinal Guibert, du cardinal Lavigerie, des généraux Changarnier et de Mac Mahon ?

Notre grand Pontife Léon XIII, dont le vaste regard embrasse l'univers, ne tardait pas à vous distinguer, vous entourait de sa plus affectueuse estime et vous appelait aux honneurs de la pourpre. Combien, prêtres et fidèles, nous fûmes heureux de cette si flatteuse distinction ; mais surtout combien nous fûmes édifiés en voyant votre paternelle bonté croître avec la dignité et votre vie se partager de plus en plus entre deux devoirs exprimés dans votre devise cardinalice : *Orare et laborare*.

Éminence, au jour béni de votre sacre, tournant vos regards vers la cité éduenne, vous nous disiez : « Ce jour nous a donné à vous et vous êtes devenus tout nôtres par les liens surnaturels de la charité pastorale. » Cette parole n'a-t-elle pas reçu une parfaite réalisation ? Vos œuvres disent bien haut que vous êtes à nous, et pendant ces fêtes, ces rues enguirlandées, ces foules qui s'associent avec tant de joie aux honneurs qui vous sont rendus, aux prières qui sont faites, disent assez combien prêtres et fidèles vous vénèrent et vous aiment.

J'ai dit ; mais si ma gerbe reste insuffisante, je m'en console en regardant les pages de ce magnifique Livre de vos vingt-cinq ans d'épiscopat. Il dira à tous quelle grâce Dieu fit à l'Église d'Autun en lui donnant un tel pasteur pendant ce dernier quart de siècle. Ce livre d'ailleurs va parler tout à l'heure par l'organe toujours apprécié de celui qui en fut l'inspirateur.

Il ne me reste donc plus qu'à prier Votre Éminence d'agrérer les vœux que nous formons pour votre très précieuse santé ! Vivez longtemps, restez avec nous ; les temps sont si mauvais ! La vie du prêtre est soumise aujourd'hui à bien des épreuves ; mais le chemin apparaît moins rude, le ciel moins sombre, les épreuves moins amères quand on se sent soutenu par les encouragements et les exemples d'un père bien-aimé.

Vivez longtemps et puissiez-vous voir la France prospère et heureuse par l'union de tous ses enfants, et la sainte Eglise retrouver toute sa liberté pour répandre la lumière de l'Évangile et sauver les âmes.

Des applaudissements bien nourris marquent l'adhésion complète des auditeurs à ces souhaits chaleureux, et M. Gauthey, vicaire général, prend à son tour la parole pour faire la seconde présentation annoncée, celle du *Livre des 25 ans d'Épiscopat* :

ÉMINENCE,

Les hommages de vénération, les témoignages de pieuse reconnaissance, les manifestations d'affection respectueuse qui, depuis trois jours, vous entourent d'une fête si touchante et si grandiose : serai-je présomptueux si je dis que nous en avions eu l'intuition ; et nous avons conçu le projet de les représenter à l'avance.

NNgrs les Évêques de Nevers et de Southwark vous ont dit, dans le langage magistral de la chaire, ce que l'on pense dans la hiérarchie catholique de vos vingt-cinq années d'épiscopat. M. le doyen du Chapitre vient de répéter une fois de plus ce qu'en pense le clergé de votre diocèse. Déjà la poésie avait touché toutes les cordes de la lyre pour célébrer votre jubilé. Les harmonies de la musique ont achevé le concert : la Cathédrale, l'Évêché, le Petit Séminaire ont retenti de chants magnifiques et entendu les plus suaves exécutions.

Ici, nous vous offrons une autre symphonie : celle de tous

les arts du dessin. Ce que les autres ont dit, ce qu'ils ont chanté, nous avons tenté de le dessiner, de le peindre, de l'écrire. Plus de soixante artistes ont collaboré au « Livre des vingt-cinq ans d'épiscopat » avec un talent dont vos yeux seront juges et un empressement qui montrait les sentiments de leur cœur pour vous. Parmi eux, vos communautés religieuses surtout ont déployé un art aussi merveilleux que leur dévouement a été infatigable et discret.

Je suis d'autant plus à l'aise pour louer l'œuvre, que je n'y ai apporté personnellement ni un coup de plume, ni un coup de crayon : tout au plus, si cet ensemble constitue bien une symphonie, y ai-je tenu le bâton de chef d'orchestre, — ce ne sera pas là le moindre de vos miracles.

On verra ici, en résumé, ce que vous avez fait, ce que vous avez dit, ce que vous avez écrit. Il y a deux cents pages ; si l'on avait essayé d'entrer dans le détail il en aurait fallu mille.

Ces feuilles ont reçu des millions de coups de plume, de pinceau ou de crayon, et les artistes qui les ont donnés en ont voulu faire autant d'actes de piété filiale pour un père bien-aimé.

Au commandement donné, toutes les draperies se lèvent en même temps et laissent apercevoir la merveilleuse exposition ; c'est une véritable fête pour les yeux.

Son Éminence, visiblement émue, remercie les deux orateurs. Les vœux et les hommages de son clergé et des fidèles sont allés jusqu'au plus intime de son âme ; l'offrande de ce magnifique *Livre des 25 ans de son Épiscopat* lui est spécialement agréable et précieuse. « Depuis trois jours, déclare notre Cardinal, je ne sais plus que répéter cet unique mot, mais je le dis de tout cœur : Merci, merci et encore merci ! »

A cette gracieuse parole succède immédiatement un chant tout de circonstance. Ce n'est point la première fois que la piété filiale inspire la muse du cher M. Lyon-

nois, chanoine honoraire et professeur à l'Ecole cléricale de Rimont; c'est toujours avec le même bonheur. Ce *Carmen jubilæum* est un véritable tour de force littéraire où la richesse de l'expression égale la délicatesse de la pensée; l'auteur a bien voulu donner une traduction de cette belle séquence à l'usage des personnes que les beautés de la langue latine laisseraient insensibles :

REVERENDISSIMO ET ILLISTRIS-  
SIMO PATRI ADOLPHO-LUDO-  
VICO - ALBERTO CARDINALI  
PERRAUD, ANTISTITI AUGUS-  
TODUNENSI, CABILLONENSI,  
MATISCONENSI, VICESIMUM  
QUINTUM EPISCOPALIS SUÆ  
CONSECRATIONIS ANNIVERSA-  
RIUM CELEBRANTI

CARMEN JUBILÆUM

A NOTRE RÉVÉRENDISSIME ET  
ILLISTRISSIME PÈRE ADOLPHE-  
LOUIS-ALBERT CARDINAL  
PERRAUD, ÉVÊQUE D'AUTUN,  
CHALON, MACON, CÉLÉBRANT  
LE VINGT-CINQUIÈME ANNI-  
VERSaire DE SA CONSÉCRATION  
ÉPISCOPALE

POÈME JUBILAIRE

Tibi, Pater, jubilamus ;  
Jubilantem te laudamus ;  
Uno corde conclamamus :  
Patri jubilatio !

C'est en votre honneur, Père,  
que nous tressaillons d'allé-  
gresse; c'est votre joie que nous  
célébrons; nos coeurs s'unis-  
sent pour acclamer le jubilé de  
notre Père.

Pro tot lustris tibi datis,  
Deo soli consecratis,  
Vox exultet pietatis :  
Patri sit laudatio.

Pour cette longue vie, tout  
entière consacrée à la gloire de  
Dieu, laissez éclater les trans-  
ports de notre piété filiale :  
louange à notre Père.

Et pro donis quæ superna  
Manu fluunt de paterna,  
Tibi nostra sit æterna  
Gratiarum actio.

Et pour ces dons précieux que  
votre main paternelle répand  
sur nous, que notre recon-  
naissance vous soit éternelle.

Quis hunc diem, quis præclarum  
Canat, in quo animarum  
Pater unctus es nostrarum ?

Patri benedictio !

Tanti festi per splendores,  
Tibi vota, tibi flores ;  
Tibi carmen et honores :  
Amor tibi cordium !

Quam hæc tibi gloria  
Amicorum copiosa,  
Præsulumque speciosa  
Corona plaudentium !

Benedicti sint Prælati,  
Qui venerunt invitati,  
Festi decus, illustrati  
Pontificum chrismate.

Quorum notæ claritatis  
Radiique pietatis  
Te nunc miro majestatis  
Cingunt diadema te.

Sæcularis non oblitera  
Jubilæi Margarita,  
Deo tuum exaudita  
Extollit præconium.

Festi memor Odilonis,  
Gratiarum actionis  
Cantum dulcem, fletus sonis,  
Miscet Purgatorium.

Qui chantera ce jour célèbre  
entre tous, ce jour où l'onction  
sacrée vous fit le père de nos  
âmes : bénédiction à notre  
Père !

Dans les splendeurs de cette  
fête jubilaire, à vous les vœux,  
à vous les fleurs, à vous la  
poésie et les honneurs, à vous  
l'amour des cœurs !

Que de gloire pour vous dans  
cette riche couronne d'amis,  
dans ce brillant cortège de pré-  
lats qui vous applaudissent !

Bénis soient ceux qui, répon-  
dant à votre invitation, sont  
l'ornement de cette fête par  
l'éclat de leur dignité ponti-  
ficale.

Le rayonnement de leur gloire  
bien connue et de leur piété  
vous entoure en ce moment  
comme d'un merveilleux dia-  
dème de majesté.

En reconnaissance des fêtes  
de son centenaire, Marguerite,  
si puissante sur le Cœur de  
Dieu, fait à son tour votre  
éloge devant Lui.

En souvenir des fêtes d'Odi-  
lon, le Purgatoire mêle à ses  
lamentations le doux cantique  
de l'action de grâces.

Jam in cœlis triumphantes  
Tui, te nunc contemplantes,  
Laudes late resonantes  
Læti tuas audiunt.

Du sein de la gloire céleste,  
votre famille vous contemple  
en ce moment, et se réjouit  
d'entendre vos louanges retentir  
à travers le monde.

Tuos audi Berullanos,  
Pia non in prece vanos,  
Cum *ad multos* clamant annos,  
Et de Patre gestiunt.

Entendez les Fils de Bérulle  
qui sont aussi les vôtres et qui  
ne seront point trompés dans  
leurs vœux quand ils s'écrient :  
*Ad multos annos*, et se mon-  
trent fiers de leur Père.

Servum audi jugo primum,  
Et Hibernum et Polonum :  
Quisque suum te Patronum  
Glorificat hodie.

Ecoutez l'esclave courbé sous  
le joug, l'Irlandais et le Polo-  
nais : chacun veut en ce jour  
glorifier son protecteur.

Tuam tibi complaudentem  
Æduensem audi gentem,  
Super omnes præcinentem  
Canticum lætitiae.

Mais écoutez surtout les ap-  
plaudissements de votre famille  
diocésaine qui entonne plus  
fort que les autres le cantique  
de l'allégresse.

Sacerdotum quos unxisti,  
Et in Christo genuisti,  
Praeconesque mittis Christi,  
Justas audi gratias.

Les prêtres que vous avez  
consacrés et engendrés dans le  
Christ, et dont vous faites les  
apôtres de son amour, vous  
offrent leurs justes actions de  
grâces.

In te Cleri cor ardescit ;  
In te tantum amor crescit,  
Quantum luce grex splendescit  
Qua tuos irradias.

Votre clergé brûle d'amour  
pour son Père ; son affection  
s'accroît dans la mesure de la  
gloire que vous faites rayonner  
sur lui.

Te lucerna nam ardente,  
Et per orbem clarescente,  
Gaudet ore, gaudet mente  
Nimis felix Ædua.

Alter Christus, doctor legis,  
Plebis custos, forma gregis,  
Hunc ad tuta pastor regis  
Pietatis pascua.

Nos de puro doctrinarum  
Fonte potas romanarum.  
Totam laude Litterarum  
Illustras Ecclesiam.

Templi frequens pavimento,  
Inardescis Sacramento;  
Et altaris de fluento  
Largam bibis gratiam.

Te favente, congregatur  
Coetus, in quo celebratur  
Et amoris exaltatur  
Hymnis Eucharistia,<sup>1</sup>

Et Romæa salit vallis<sup>2</sup>,  
Cum corona triumphalis  
Matris frontem virginalis  
Nova cingit gloria.

Car vous êtes la lumière ar-  
dente et brillante dont l'éclat  
se répand à travers le monde  
et qui fait l'orgueil de votre  
trop privilégié diocèse.

Autre Jésus, docteur de la loi,  
gardien du peuple, modèle de  
votre troupeau, vous le con-  
duisez en guide expérimenté  
dans les sentiers de la piété.

Vous nous abreuvez à la  
source pure des doctrines ro-  
maines, et vous faites rejoaillir  
sur toute l'Église l'éclat de votre  
gloire littéraire.

Souvent prosterné dans le  
temple, vous vous embrasez  
d'amour pour le divin Sacre-  
ment et vous buvez à longs  
traits les grâces qui coulent  
de l'autel.

Sous votre patronage se réu-  
nit un Congrès qui multiplie ses  
travaux, ses louanges et ses  
hymnes d'amour pour l'Eucha-  
ristie.

Le val Romay tressaille aussi  
d'allégresse, quand votre main  
pose la couronne royale sur le  
front de la Vierge-Mère, et  
l'entoure ainsi d'un nouveau  
diadème de gloire.

1. Congrès Eucharistique de Paray.

2. Couronnement de Notre-Dame de Romay.

Nobis datus, noster factus,  
Alioque ter attractus<sup>1</sup>,  
Nobis tamen, fidem pactus,  
Manes redamantibus,

Ut pro nobis *laborare*  
Sic te juvat et *orare*<sup>2</sup> :  
Ita doces sociare  
Preces cum laboribus.

Templa sacras, fidem foves,  
Et exemplis Clerum moves;  
Scriptis<sup>3</sup>, voce pascis oves,  
Prælucens virtutibus.

Te das lumen aberranti,  
Claudo pedem, vim bellanti,  
Manum lapso, spem ploranti;  
Te das patrem omnibus.

Capellanis tibi caras<sup>4</sup>  
Ornas Sacri Cordis aras;  
Aut cohortes mittis claras  
Oratores populi.

Vous nous avez été donné,  
vous êtes devenu nôtre, et  
trois fois ardemment demandé  
ailleurs, vous demeurez fidèle  
à votre première famille, vous  
restez à des cœurs qui vous  
rendent amour pour amour.

Votre bonheur, c'est de tra-  
vailler pour nous, de prier pour  
nous; touchante exhortation à  
unir la prière au travail.

Vous consacrez les temples,  
vous ravivez la foi, vous entraî-  
nez votre clergé par vos exem-  
ples; c'est par la plume et par  
la parole que vous instruisez  
votre peuple, portant devant  
lui le flambeau de vos vertus.

Vous vous faites la lumière  
de celui qui s'égare, le pied de  
celui qui chancelle, la force du  
combattant, la main tendue à  
celui qui a succombé, l'espé-  
rance du découragé; vous vous  
faites le père de tous.

D'une couronne de Chape-  
lains vous entourez comme  
d'un ornement les autels du  
Cœur de Jésus si chers à votre  
cœur; ou vous les députez,  
brillantes phalanges, à l'évan-  
gélisation des peuples.

1. Lyon, — Rennes, — Bordeaux.

2. Devise cardinalice de Son Èminence.

3. Près de deux cents mandements et lettres circulaires.

4. Fondation des Chapelains du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial.

Ridimontis agro nudo,<sup>1</sup>  
Tuo vernat aritudo  
Flatu, floret solitudo :  
Cleri surgunt flosculi.

Unum optas et intendis,  
Muniisque in explendis  
Totum te das et impendis  
In salutem ovium.

Invitatus autem foras,  
Gentis decus, nos honoras  
Oum externas super oras  
Extollis eloquium.

Quod se tibi littus claudit?  
Te Lugdunum ovans audit,  
Divioque tibi plaudit  
Et Bernardi gloriae.

Pium verbi sacri rorem,  
Christi bonum et odorem  
Sermonisque spargis florem  
Orator Lutetiae.

Rhemis, Christo renascentem  
Per Baptismum nostram gentem,  
Christum Francos diligentem  
Laudas et Remigium.

Sous votre souffle, l'aride  
solitude de Rimont se couvre  
d'une végétation printanière et  
voit pousser les jeunes fleurs  
du sanctuaire.

Vous n'avez qu'un seul désir,  
qu'une seule ambition, c'est de  
pouvoir dans l'accomplissement  
de vos devoirs vous donner tout  
entier et vous dépenser vous-  
même pour le salut de votre  
troupeau.

Invité souvent au dehors,  
vous y êtes notre gloire et  
l'honneur de votre peuple,  
quand vous portez au loin les  
trésors de votre éloquence.

Aucun rivage n'est fermé à  
votre zèle; Lyon tressaille à  
votre parole, et Dijon vous  
applaudit quand vous glorifiez  
saint Bernard.

C'est la rosée féconde de la  
parole de Dieu, c'est la bonne  
odeur de Jésus-Christ, et les  
fleurs d'une éloquence persua-  
sive que vous répandez à Paris.

A Reims, vous chantez le  
baptême de la France qui naît  
au Christ, vous chantez le  
Christ qui aime les Francs et  
vous glorifiez saint Remi.

1. Fondation de Rimont.

Et Puellam bellatricem  
Digne cantas, et victricem,  
Regni magni servatricem,  
Verum Dei nuntium.<sup>1</sup>

Bis appellens Byrsæ sinum,  
Voce moves Augustinum ;  
Libertatis matutinum  
Solem canis Libyæ.

Alter fulges Cyprianus.  
Notus victor ut romanus,  
Prædicaris « Africanus. »  
Justum nomen gloriæ !

Tum, cum is ad Leonem,  
Amat Roma dictionem,  
Plorantemque concionem  
« Caritatis victimas. »<sup>2</sup>

Ut abjecto mox errore  
Anglos, Summo sub Pastore,  
Sanctitatis novo flore  
Revirescant, animas.

La Pucelle, vrai message de Dieu, trouve en vous un chantre digne de ses combats, digne de ses triomphes et du grand royaume qu'elle arrache à l'ennemi.

Deux fois vous abordez le golfe de Carthage, où vos accents font tressaillir Augustin, et votre voix chante le soleil de la liberté qui se lève sur les races africaines.

Vous brillez comme un nouveau Cyprien ; et, après le célèbre vainqueur romain, vous recevez le surnom « d'Africain. » Juste titre de gloire.

Quand vous allez visiter Léon, Rome aime à vous entendre et admire le discours qui pleure les victimes de la charité.

Vous exhortez les Anglais à répudier l'erreur, à rentrer dans le bercail du souverain Pasteur pour faire refleurir chez eux un nouveau printemps de sainteté.

1. Jeanne message de Dieu.

2. Victimes de l'incendie du Bazar de la Charité.

Et quem Angli salvatorem  
Fideique largitorem,  
Hunc honorat et fautorem  
Ædua Gregorium.

Nam eadem in ætate  
Ipse nostrum claritate  
Palliique dignitate  
Ornavit Syagrium.

Ex his sæclis quot emensis,  
Causæ sanctæ tot impensis,  
Sedes fulget Æduensis  
Pallio splendidior.

Tanto laudis supplemento,  
Glorietur ornamento,  
Pulchro quidem vestimento;  
Sed *Purpura* pulchrior.

De qua, festo jubilæo,  
Plausus tibi, vota Deo,  
Gratiasque sibi Leo  
Audiat de cordibus :

« Nos amore vulnerasti  
» Gaudioque dilatasti  
» Cum supremis sublimasti  
» His Patrem honoribus.

Or, le même saint que les Anglais honorent comme leur sauveur et père dans la foi, saint Grégoire, Autun le vénère aussi comme l'un de ses bienfaiteurs.

Car à la même époque il jeta un nouvel éclat sur les épaules de notre Syagre en le décorant du Pallium.

Depuis tant de siècles tous consacrés à la cause de Dieu, le Pallium n'a cessé de rehausser la dignité de l'Église d'Autun.

Qu'elle se glorifie de ce nouveau titre de gloire, de cet ornement qui décore ses pontifes..... Cependant la pourpre est plus belle encore.

La pourpre ! Qu'à ce sujet, en cette fête jubilaire, Léon entende nos applaudissements à notre Cardinal, nos prières au Ciel et aussi les cris de reconnaissance que nous lui adressons à lui-même du fond de nos cœurs :

« Vous avez conquis toute  
» notre affection et provoqué  
» les transports de notre allé-  
» gresse en élevant notre Père  
» à cette sublime dignité.

» Virum nostra clarum gente,  
» Alto corde, forti mente  
» Et doctrina prænitente,  
» Dextræ virum erigis.

» Patri nostro decus clarum  
» Super decus purpurarum,  
» Hunc amicum et præcarum  
» Cordi tuo deligis.

» Quem jam Romæ defensorem,  
» Ecce facis firmiorem  
» Pugnæ bonæ bellatorem  
» Et turrim Ecclesiæ.

» Sic in Duce decorata,  
» Super multas exaltata,  
» Tuæ semper erit grata  
» Ædua memoriæ. »

Qui Leonī grates damus  
Tibi « Vivas » acclamamus ;  
« Vivas ! vivas ! » iteramus ;  
« Vivas ipso senior ! »

Sanitate restituta,  
Votis nostris attributa,  
Deo dante, gaudetuta,  
Ex morbo vegetior.

« Cet homme illustre chez  
» nous, au cœur élevé, à l'âme  
» forte et à la science surémi-  
» nente, vous en faites l'homme  
» de votre droite.

» Et, honneur plus cher à  
» notre Père que l'honneur  
» même de la pourpre, vous  
» en faites l'ami et l'ami pré-  
» féré de votre cœur.

» C'était déjà un défenseur de  
» Rome ; votre prédilection en  
» fait un plus intrépide combat-  
» tant du bon combat, et un  
» rempart de l'Église.

» Ainsi honorée dans son  
» pontife, élevée au-dessus de  
» beaucoup d'autres Églises,  
» Autun gardera à votre mé-  
» moire une reconnaissance  
» éternelle. »

Oui à Léon notre reconnaiss-  
sance et à vous nos *vivat!*  
c'est notre cordiale acclama-  
tion. Vivez, vivez ! nous éprou-  
vons le besoin de le redire !  
Vivez plus longtemps que lui  
encore.

Guéri par les prières de vos  
enfants, jouissez, avec la grâce  
de Dieu, d'une santé tranquille  
et sortie plus forte de l'épreuve  
de la maladie.

Mali monstrum stat immane;  
Vesperascit; nobis mane;  
Tuum robur non inane,  
Causæ tutor christianæ;  
Mane Pater filiis.

Te precamur, fronte prona,  
Longæ Patri, Mater bona,  
Senectutis confer dona;  
Filiique sint corona  
Electorum soliis.

Da nos tuum ad altare  
Hic cum Patre suspirare;  
Da, Cor Jesu, te laudare  
Et cum illo jubilare  
Æternis in gaudiis.  
Amen.

Alleluia.

Le fléau du mal se dresse menaçant; il se fait tard; restez-nous; votre bravoure n'est point de trop, champion de la cause chrétienne; Père restez à vos enfants.

Nous vous en supplions ardemment, bonne Mère, accordez à notre Père le don d'une longue et heureuse vieillesse, et la consolation d'avoir ses enfants pour couronne dans le royaume des élus.

Cœur de Jésus, faites qu'ici-bas nous partagions les ardeurs de notre Père pour vos autels, faites qu'à-haut nous puissions avec lui chanter vos louanges, et goûter les joies de l'éternel jubilé. Amen.

Alleluia.

Dès que les chants eurent cessé, on se hâta de feuilleter des yeux l'admirable Livre des vingt-cinq ans<sup>1</sup>, chacun se réservant de l'examiner à loisir. Dans la soirée et les jours suivants une suite ininterrompue de visiteurs ne cessa de circuler dans la bibliothèque de l'Évêché, emportant de cette visite un sentiment d'admiration vraie pour la vie qui a su inspirer de telles pages, pour le talent de ceux qui les ont composées, pour l'ordre qui a présidé à tout l'ensemble. Il ne manque qu'une seule chose dans ce livre, mais elle

1. Les cent feuilles de l'ouvrage qui, détachées, formaient la ravissante exposition, seront prochainement réunies en une magnifique reliure.

manque complètement : le nom de son véritable auteur. Il est vrai que les initiés savent le lire un peu partout, car, ainsi qu'on le dira fort bien dans quelques instants, seul un cœur de fils, — et d'un tel fils, — pouvait concevoir cette géniale idée et la réaliser complètement. Il est clair pour tout le monde que le « chef d'orchestre » a toujours été à la hauteur de sa tâche : cette harmonie très complexe de sujets si nombreux, judicieusement distribués, exécutés selon des indications précises, classés dans un ordre parfait, est à coup sûr une preuve péremptoire du grand talent déployé par le très humble et très habile *maestro* dans cette symphonie des arts du dessin.



A midi, la table hospitalière du Grand Séminaire réunit quatre cents convives, tous ecclésiastiques, à quelques exceptions près, faites en faveur de MM. les membres laïques du Comité des fêtes, et du Dr Gillot, médecin de Son Éminence. — Du menu je n'ai rien à dire, sinon qu'il était bien composé et qu'on lui fit honneur. Passons immédiatement au dessert; des régals d'un autre genre vont nous être servis.

M. Gauthey, vicaire général ouvre la série des discours en donnant lecture d'une lettre admirable de S. Em. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. La plupart de mes lecteurs l'ont sans doute déjà lue et relue; néanmoins ce magnifique document a ici sa place marquée; on ne saurait trop le méditer. Nous le reproduisons *in extenso*, tel que le grand cœur du Cardinal anglais l'a dicté à sa plume si parfaitement française :

Londres, Westminster, le 24 juin 1899.

ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

C'est avec les regrets les plus vifs que je me trouve dans l'impossibilité d'accéder aux désirs exprimés dans l'aimable invitation envoyée par Votre Éminence, me priant d'assister à la célébration de vos Noces d'argent et aux fêtes du centenaire, destinées à rappeler l'acte célèbre par lequel saint Grégoire proclama à tous les siècles les services qu'avaient rendus à l'Angleterre, au moment de sa conversion à la foi catholique, le pasteur et les fidèles d'Autun.

Cependant, quoique la Faculté de médecine ait jugé nécessaire de me défendre ce voyage en personne, j'espère néanmoins l'accomplir en esprit, en vous transmettant par cette lettre, aussi bien que par l'intermédiaire de mon collègue dans l'Éiscopat, Mgr l'évêque de Southwark (qui se rendra avec joie parmi vous pour y représenter l'Éiscopat anglais), les sentiments d'affectionnueux dévouement et de reconnaissance qui nous animent à l'égard de Votre Éminence.

La double fête, Monseigneur, que vous célébrez, le jubilé de votre grande et noble carrière épiscopale, et le treizième centenaire de saint Grégoire, unira dans des liens plus étroits que jamais non seulement les deux sièges d'Autun et de Westminster, mais aussi les coeurs de tous les fidèles qui se réjouissent avec vous.

L'esprit de l'Église demeure toujours jeune, il ne perd ni de sa fraîcheur ni de sa force : de plus, l'Église n'oublie jamais, son cœur ne se refroidit pas, il reste toujours affectueux, toujours reconnaissant ; et cette pensée me semble des plus consolantes dans les circonstances actuelles.

Votre Éminence me dira sans doute que saint Augustin ne cesse jamais de jeter les yeux vers saint Syagrius ; elle me permettra de répondre et de lui dire que son indigne successeur agira de même : il jettera un regard vers vous ; puis, se tournant vers Notre Saint-Père Léon XIII, il osera vous rappeler que

l'auguste Pontife a hérité de toute l'affection de saint Grégoire pour l'Angleterre. Ce spectacle, Éminence, suffira, n'est-il pas vrai, pour vous engager à ouvrir de nouveau votre cœur plus grand que jamais, à tendre encore une fois les bras de votre charité vers le ciel, afin de faire avancer la cause sacrée, le règne de Dieu, et obtenir, comme vous saurez si bien le faire par votre influence et par vos vertus, la conversion de notre grand pays.

L'Angleterre traverse pour le moment une crise religieuse des plus vives. Un grand nombre de ministres anglicans et de laïques essaient de rétablir les exercices religieux de l'Église, en faisant profession de certaines doctrines catholiques. Ils avouent publiquement que les doctrines et la discipline de l'Église catholique ne dépendent pas des hommes uniquement, mais de Dieu, et que les tribunaux civils tels que le conseil privé de la reine et le parlement n'ont aucun droit à trancher ces questions. Ils vont encore plus loin et déclarent qu'ils ne reconnaîtront les décisions des évêques anglicans qu'en tant que ces décisions se trouveront d'accord avec les doctrines et les pratiques de l'Église catholique. En d'autres termes, ils rejettent en principe l'autonomie d'une église nationale, et font profession de croire en l'Église catholique au delà des mers.

Toutes ces déclarations ont été faites ouvertement, sans restrictions aucunes, et sans crainte, et il est impossible de révoquer en doute la sincérité, la piété et le désir que manifestent ces hommes de suivre l'attrait et les inspirations de la grâce.

L'unique germe de protestantisme qui leur reste, c'est leur refus absolu de reconnaître l'autorité du Chef de l'Église et d'écouter sa voix.

Ce n'est pas à nous de lutter avec eux, de faire de la controverse *in persuasilibus humanæ sapientiæ verbis*; ce qu'il faut, c'est une inondation de la grâce divine, et ceci nous ne pourrons l'obtenir que par la prière. Mais que faire? Seuls, nous ne pourrons rien.

C'est dans de tels moments que nous tournons instinctivement les yeux vers le successeur de saint Syagrius, et que nous lançons des regards suppliants vers Autun. Par ces regards nous

demandons avec confiance un secours spécial à la France catholique, celui de faire établir, à notre intention, dans tous les diocèses français, l'Archiconfraternité de Notre-Dame-de-la-Compassion.

Nous serions heureux aussi que le clergé de la France entière suivît l'impulsion donnée jadis par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui avait généreusement suggéré à son clergé la pensée d'offrir chaque jeudi le saint sacrifice de la messe pour la conversion de l'Angleterre.

Ainsi ce que nous voulons, ce que nous désirons le plus pendant cette crise religieuse, je le répète, ce sont des prières, des prières, et encore des prières.

Et à ce propos, que Votre Éminence me permette de lui rappeler le trait suivant. Au moment de la conversion du cardinal Newman et de ses disciples, toute l'Église de France se trouvait en prière pour l'Angleterre. Mon vénéré prédécesseur, le cardinal Wiseman, avait adressé une lettre circulaire aux évêques de France ; et, en ce moment, j'ai sous les yeux plus de cinquante Lettres pastorales écrites par l'Épiscopat français en réponse à la demande que leur avait adressée le cardinal anglais.

Dans ces lettres je constate que l'on avait ordonné des messes, des neuvaines, des prières particulières, des expositions du saint Sacrement, toutes à l'intention de la conversion de cette Angleterre, qui fut jadis l'Ile des Saints.

Aussi il est bien connu que le docteur Pusey lui-même attribua la conversion de Newman aux prières de la France catholique.

Mais la France catholique, ce pays des héros de l'Église, cette terre qui a nourri tant d'âmes généreuses, laissera-t-elle aujourd'hui languir, puis mourir ceux qu'elle pourrait secourir par ses prières ? Non, Éminence, ceci ne pourra se faire, car si la France, même aux moments les plus critiques, n'hésite pas à se ranger la première parmi les nations, toutes les fois qu'il s'agit de prouver son dévouement et sa charité, elle ne manquera pas de prendre la première place et elle maintiendra son rang, quand il s'agira de l'apostolat de la prière.

Des soixante-douze mille missionnaires qui donnent leur vie

en ce moment pour évangéliser des terres étrangères, les deux tiers sont des Français! Des aumônes reçues pour la Propagation de la Foi, les deux tiers sont donnés par la France : et d'après les statistiques fournies par *le Guardian*, journal protestant qui citait comme exemple à l'Église anglicane le zèle manifesté par les catholiques de France en faveur de l'enseignement religieux, je vois que les catholiques français ont contribué pour plus de soixante millions de francs, afin de subvenir aux frais des écoles purement catholiques, et cela, malgré les impôts écrasants exigés par l'État, et qui pèsent sur les catholiques comme sur les autres Français.

Si aujourd'hui elle ajoute à ces œuvres de générosité l'apostolat de la prière, de la prière pour la moisson qui mûrit déjà en Angleterre, certes ce sera avec affection et souvent que l'on redira de la nation française : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Daigne Votre Éminence agréer mes plus sincères remerciements pour l'allusion touchante faite à mon égard dans la belle Lettre pastorale qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, et tandis que je m'unis d'âme et de cœur à tous ceux qui ont le bonheur de se trouver auprès de Votre Éminence dans ce beau jour, j'offre une fervente prière pour la conservation de celui qui a servi si bien, et avec tant d'affection, l'Église de France et l'Église d'Angleterre.

Je baise respectueusement les mains de Votre Éminence et j'ai l'honneur d'être,

de Votre Éminence,

le très humble et très dévoué serviteur,

† HERBERT, CARDINAL VAUGHAN,

Archevêque de Westminster.

Cette lettre, digne d'un Père de l'Église et en même temps des plus honorables pour notre France catholique, fut, on le devine aisément, maintes fois soulignée par nos applaudissements ; ils éclataient d'eux-mêmes, tant était empoignante cette parole élevée dite avec

âme par le lecteur. — Avec tous nos regrets de son absence, nos voeux les meilleurs pour sa précieuse santé, que Son Éminence le Cardinal Archevêque de Westminster veuille bien agréer nos très humbles actions de grâces pour sa belle et réconfortante lettre, l'honneur et l'estime dont elle entoure notre vénéré Cardinal, le magnifique présent qu'elle lui offre et dont nous jouirons tous. Le meilleur moyen de témoigner notre reconnaissance à l'illustre successeur de saint Augustin sera d'entrer dans ses vues tout apostoliques ; dès maintenant, nous redoublerons de zèle et de prières pour qu'il ait la consolation de voir s'accentuer de plus en plus en Angleterre le retour à la foi des aïeux, à cette foi catholique dont il est lui-même un des plus vaillants champions.

A quelques minutes d'intervalle après la lecture de la lettre du Cardinal Vaughan, Mgr Combes, archevêque de Carthage et primat d'Afrique, avec son cœur ardent, dans un langage embaumé de poésie orientale, prononce ces très aimables paroles :

ÉMINENCE,

Au mois de janvier, sur la colline de Byrsa, dans la basilique de Saint-Louis, avait lieu l'inauguration solennelle d'un mausolée : œuvre magistrale, ce monument n'est surpassé que par un autre plus durable que le marbre et le bronze, le monument des oraisons funèbres, dont l'auteur peut dire : *Monumentum exegi ære perennius.*

Pour représenter l'Apôtre africain dans sa haute stature, pour lui donner la volonté, l'impétuosité, les divines ardeurs; pour faire apparaître ce géant au milieu de ses légions, dans ses combats et ses triomphes; pour l'élever à sa dernière perfection, dans sa puissance originale et créatrice, deux fois vous êtes venu jusqu'à Carthage.

Au travail de ce chef-d'œuvre, à l'accomplissement de ce labeur fraternel, à la glorification de l'inépuisable vitalité de l'Église et de la France débordant dans une existence apostolique, vous avez tant prodigué vos forces, vous avez tant oublié de compter avec vous-même qu'à ces deux voyages d'outre-mer vos jours furent en péril. Comment l'Église primatiale d'Afrique ne serait-elle pas accourue aux fêtes épiscopales de votre jubilé, pour vous exprimer ses sentiments de respect, de sympathie; pour vous renouveler l'hommage de sa gratitude, de son admiration; pour unir sa voix, son cœur, ses actions de grâce à votre Église bien-aimée d'Autun, et à d'autres Églises reconnaissantes!

Dans nos oasis, il est un arbre légendaire que les Arabes cultivent avec vénération, comme s'ils reconnaissaient en lui quelque lien d'une lointaine parenté, le prenant pour le produit du reste de l'humus tombé des mains du Créateur après la formation de l'homme. Arbre merveilleux, il plonge ses racines dans des nappes souterraines et dresse sa tête, couronnée de fleurs et de fruits, dans les feux d'un soleil éblouissant.

Par l'âpre désert de la vie, il est au jardin, au paradis de l'Église, il est des arbres religieusement vénérés, qui, s'alimentant aux sources profondes et vives de la prière et de la doctrine, se dressent à nos regards dans l'auréole, la splendeur de la sainteté, embaumant de leurs fleurs, nourrissant de leurs fruits, toute la génération qui les entoure.

De l'arbre, rafraîchissement et gloire de nos oasis, je voudrais, en ces jours de réjouissances, d'ovations, détacher des rameaux, pour les jeter à vos pieds, comme autrefois à l'entrée triomphale du Sauveur.

Ces palmes, dans les chants des Orientaux, symbolisant la fécondité, la longévité, la victoire, vous offrirait nos sentiments et, sous vos pas bénis, en leur poétique langage, vous diraient : fécondité dans les œuvres de piété, de zèle, d'apostolat dont vous êtes l'âme; longévité pour le bonheur de votre clergé si fier de vous avoir pour père, et de mon diocèse si rassuré de vous avoir pour protecteur; victoire dans les luttes de chaque jour, contre les ennemis de Dieu et de son Christ, contre les pires ennemis de la patrie.

Ces souhaits, je veux les animer d'un souffle appelé d'en haut ; et, pour cette inspiration, ancien évêque d'Hippone et archevêque de Carthage, j'invoque mes plus illustres prédécesseurs : Cyprien et Augustin ; je les vois, « devant le trône de Dieu et de l'Agneau, tenant en main des palmes : *Et palmæ in manibus eorum*<sup>1</sup> » ; et je les prie de présenter nos demandes, de les recommander de leurs puissantes supplications et d'obtenir à l'Eminent Africain, au Cardinal Perraud, années nombreuses, heureuses, victorieuses, pour l'honneur de l'humanité, pour la consolation de l'Église, pour le salut de la France.

« A cette prose tout ensoleillée du chaud soleil d'Afrique succède une poésie toute rythmée d'admiration et de piété filiale envers les deux cardinaux Lavigerie et Perraud.<sup>2</sup> » Son titre est : *Voix d'outre-tombe* ; son auteur est un Scholastique des Pères Blancs à Carthage. Le R. P. Bazin, supérieur du jeune poète, donne d'une voix bien timbrée lecture de ces vers harmonieux ; ils feront les délices des lecteurs de cette brochure :

Toi qui menas mon deuil, fis parler ma poussière  
Gisant froide en ce lieu,  
Puissant évocateur des œuvres de lumière  
Que j'ai faites pour Dieu,

Permet qu'un mort dont tu redis les destinées  
Jette un écho lointain  
Au concert dont tressaille, après vingt-cinq années,  
Ton Eglise d'Autun.

Quand au soir de ma vie elle s'est échappée  
De mes bras alourdis,  
Merci d'avoir, d'un bond, ramassé mon épée...  
Comme tu la brandis!...

1. Apoc. VII, 9.

2. *Semaine religieuse d'Autun*, p. 519.

Quand j'écoute le flot monter vers le rivage  
Dans un écho puissant,  
Je reconnais ta voix qui poursuit l'esclavage  
Et maudit le Croissant.

Je reconnais ton cœur qui sur tant de souffrance  
Épanche sa pitié ;  
De mon cœur d'Africain, dis-moi, frère de France,  
As-tu donc la moitié ?

Quand bénissant mes fils, tu leur montrais la terre  
Couverte de tombeaux  
Qu'il faut ressusciter, que j'étais fier, moi, Père,  
De voir mes fils si beaux !

Pour eux en qui je vis, pour l'Église que j'aime,  
Pour mon œuvre, merci !  
Que ma main sur ton front paré d'un diadème  
Mette un fleuron aussi !

\* \*

La voix d'outre-tombe s'est tue :  
Soudain, dans la blanche statue,  
L'âme eut un reste de frisson ;  
Et dans son grand geste de pierre,  
On vit l'œil luire à la paupière  
Et le bras montrer l'horizon !

« Là-bas, aux rives de la Saône ! »  
Disait le doigt, pieuse icône,  
Aux deux marbres agenouillés.  
Séchant leurs larmes, les apôtres  
Vont y porter ses vœux... les nôtres...  
Éminence, vous les voyez !...

Et Lui, dont la main les envoie,  
Baissa son geste, et dans la joie  
Son regard longtemps les suivit.  
Puis, sous le dôme de lumière,  
Dans son attitude première,  
Le « doux lion » se rendormit.

La famille de l'Oratoire avait à cœur de célébrer en ce jour la gloire d'un de ses plus illustres membres, d'offrir à son Supérieur Général, à notre Évêque bien-aimé, son tribut de filiale vénération. Elle le fit par la bouche du R. P. Baudrillart dont l'allocution pleine de distinction, de délicatesse donne un résumé complet de la vie oratorienne à l'heure actuelle :

ÉMINENCE,

Vous avez bien voulu associer vos fils de l'Oratoire à cette fête qui est surtout celle de votre diocèse et de votre clergé. Ils vous en remercient : aussi bien, la place des fils est-elle toujours auprès de leur père lorsque quelque circonstance importante, grave, solennelle, vient marquer la vie de celui-ci; et certes c'est bien pour vous aujourd'hui l'une de ces circonstances. Comment, nous qui vous sommes unis par des liens si étroits, ne joindrions-nous pas notre voix à toutes celles qui, de votre diocèse, de la France entière, de l'Angleterre, de l'Afrique, je puis dire de partout, s'élèvent pour célébrer en prose et en vers, avec tant d'éloquence, de justesse et de charme, ce que vous avez fait en vingt-cinq années d'un épiscopat béni de Dieu ?

Mon premier devoir, Éminence, est de vous présenter les regrets de votre vicaire général, notre vénéré Père Nouvelle. C'est à lui que revenait la place que je tiens à cette table et certes il a fallu, pour qu'il ne vint pas l'occuper lui-même, que des affaires aussi urgentes qu'imprévues le retinssent à Paris au dernier moment. Personnellement, je n'oserais m'en plaindre, puisque c'est à cette absence, regrettée de tous, que je dois l'honneur de représenter, si indigne que j'en sois, l'Oratoire auprès de vous, de vous offrir ses respects avec ses vœux à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre consécration épiscopale, et de vous dire comme il se sent fier de vous conserver à sa tête. Ah! c'est un grand bonheur d'assister à de telles fêtes, de voir ce que je vois, d'entendre ce que j'entends, et

de constater *de visu* ce que je connais depuis si longtemps par oui-dire, le profond, l'inébranlable attachement de votre clergé et de votre peuple, de ce peuple d'Autun qui témoigne si bien ses sentiments par la superbe décoration de ses rues et de ses maisons. Oui, je suis heureux d'être ici et de vous parler au nom de tous mes confrères de l'Oratoire.

Éminence, lorsque en 1874 vous avez été appelé à la tête de ce grand et beau diocèse, alors si éprouvé, vous avez pris la résolution, vous avez promis de vous donner à lui tout entier, de tout votre cœur, de toute votre âme ; de quelle manière vous avez tenu cet engagement sacré, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons depuis trois jours en est la preuve singulièrement forte et décisive.

Et cependant, j'ose l'affirmer, tout en vous livrant sans réserve à votre diocèse, il ne vous était pas possible de dire tout à fait adieu à ce qui avait été l'œuvre de votre jeunesse sacerdotale, cette œuvre si belle et si généreuse, que vous aviez conçue à l'École normale, que vous aviez entreprise, à vingt-quatre ans, avec ces hommes éminents, ces grandes, ces nobles âmes qui sont restées l'honneur de l'Église de France, les Gratry, les Pététot, les Valroger, les Perreyve, votre bien-aimé frère, Charles Perraud, sans oublier notre chère et bon père Lescœur, le seul survivant avec vous aujourd'hui de ceux qui, en 1852, ont relevé l'Oratoire de France.

Non, Eminence, vous ne pouviez pas oublier cette œuvre qui se résumait tout entière dans ces deux mots de votre devise que commentait, ce matin même, d'une façon si pénétrante, le vénéré doyen de votre Chapitre : *Orare et laborare*. Il est vrai, nous, prêtres de l'Oratoire, nous devons être avant tout des hommes de prière, des hommes d'oraison ; et qu'est-ce que nous serions, et qu'est-ce que nous vaudrions, et qu'est-ce que nous pourrions, sans la prière ? D'où viendrait la fécondité de nos œuvres ? Mais nous devons être aussi des hommes de labeur, les ouvriers du travail intellectuel. Et pourquoi ? Est-ce pour notre plaisir, pour une vaine et honteuse glorie, que nous travaillons, que nous nous appliquons, nous prêtres, et prêtres avant tout, aux choses de l'esprit, aux recherches savantes, à l'enseignement secon-

daire ou supérieur ? Est-ce même pour goûter les joies si hautes que procure la science à ceux qui se donnent à elle, ou que donne la communication d'une pensée personnelle à d'autres esprits ? Mais non ; c'est que nous sommes persuadés qu'il y a là pour le prêtre de nos jours un devoir inéluctable, primordial, une forme indispensable de son ministère auprès des âmes ; c'est que jamais société n'a attaché pareille importance à la science ; c'est que jamais la science n'a conquis semblable empire sur les esprits ; c'est que jamais la science, mise au service d'une fausse philosophie, n'a été plus fréquemment invoquée contre la vérité religieuse ; et vous le savez bien, Messieurs qui m'écoutez, c'est au nom de la science qu'on attaque tout ce que nous croyons, tout ce que nous aimons, tout ce qui fait le fond même de notre vie morale et de notre vie sociale ; et cette science falsifiée, personne n'en est à l'abri ; elle va, par les articles perfides des plus infimes journaux, gagner jusqu'aux masses les plus reculées des centres de la vie intellectuelle ; il n'y a pas aujourd'hui un paysan de France qui ne puisse, à une heure donnée, connaître la tentation d'opposer à la foi de ses pères les conclusions de la science moderne ! Et voilà pourquoi il faut des prêtres qui sachent ce que c'est que la vraie science et ses exigeantes méthodes, pourvu que ces prêtres soient en même temps des hommes de prière qui viennent chercher auprès du tabernacle l'antidote contre le poison qu'ils sont parfois obligés de s'inoculer.

Réunir et former de tels prêtres, hommes d'oraision et hommes d'études, qui contribuassent par l'éducation, par l'enseignement, par la parole, par le livre, à donner à l'Église et à la France des croyants et des prêtres aussi fervents qu'instruits, voilà donc, Éminence, ce qui avait été l'idéal et l'œuvre de votre jeunesse.

Et je dis que cet idéal que vous aviez retracé, que cette œuvre dont vous aviez décrit les débuts, en des pages inoubliables qui sont l'origine de bien des vocations oratoriennes, vous ne pouviez pas, en devenant évêque, les oublier et vous ne l'avez pas fait. A peine étiez-vous désigné pour l'épiscopat que vous sollicitiez et que vous obteniez du Saint-Père la faveur de rester Oratorien, de ne pas rompre les liens qui vous unis-

saient à la Congrégation, dont vous aviez reçu l'appui moral et qui, elle, aimait à se parer de vous. Quelques années plus tard, lorsque l'âge et l'infirmité obligaient le vénéré Père Pététot à déposer un fardeau trop lourd, n'était-il pas naturel que les regards de ceux à qui vous étiez resté fidèle se tournassent vers vous, et reconnaissent en vous l'héritier désigné du premier supérieur général de l'Oratoire restauré ? Avec quelle joie nous avons vu le Saint-Père, ce Léon XIII qui vous aime, vous confirmer dans cette charge pour toute votre vie, *ad multos annos*, nous l'espérons !

Et maintenant, dirai-je ce que vous avez fait pour l'Oratoire depuis que vous en êtes le supérieur ? Je ne puis entrer ici dans de longs détails ; mais, après tout ce qu'on a rappelé des labours seconds de votre épiscopat et de la part que vous avez prise aux affaires générales de l'Église, il sera bien permis à celui qui représente votre Congrégation d'exposer en peu de mots ce qu'elle vous doit.

Fidèle aux traditions qui veulent qu'à l'Oratoire l'étude, et particulièrement celle de la science sacrée, ait une place principale, dès que vous l'avez pu, après la crise douloureuse des décrets portés contre les congrégations religieuses, vous avez tenu, d'accord avec votre vicaire général et votre conseil, à rendre à la Congrégation la pleine indépendance de ses études théologiques et vous avez rétabli notre scolasticat. La bénédiction de cette petite, mais charmante et chère maison de l'Haÿ, aimable abri de nos novices et de nos scolastiques, est même la première cérémonie à laquelle j'aie pris part sous l'habit ecclésiastique. Qu'on me pardonne de rappeler ce souvenir, bien que ce soit un peu me mettre en scène : quelques personnes ne purent s'empêcher de remarquer un détail qui semblait le symbole de notre vocation oratorienne ; ce jour-là, 3 mai 1890, le prélat qui bénissait la chapelle et la maison, — c'était vous, Eminence, — le prêtre qui célébrait la messe, — c'était le Père Lescœur, — et l'humble clerc qui la servait, — je ne le nommerai pas, — étaient tous trois docteurs de Sorbonne.

Cinq ans après, en 1895, vous donnez suite à l'un de vos vœux les plus chers et les plus anciens, en instituant cette *Maison*

d'études à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et où devaient, sous la direction d'Oratoriens, hommes d'études eux-mêmes, se former aux études supérieures, théologiques ou classiques, ceux de nos sujets qui y paraissaient les plus aptes; fondation qui vous inspirait, Éminence, l'une de vos plus belles circulaires, l'une de celles qui nous marquaient le plus clairement l'esprit de notre vocation.

Mais, cette fois encore, vous vous gardiez bien de nous autoriser à travailler pour nous seuls, en dilettantes ou en égoïstes. Si étroites que fussent les bornes de notre pauvre petite résidence, vous vouliez qu'elles se dilatassent assez pour contenir quelques prêtres étrangers à la Congrégation, qui travaillaient comme nous, avec nous, fraternellement. Et nous avons ouvert nos portes, et nous les ouvrons encore avec joie, surtout à ces ecclésiastiques méritants que patronne l'*Oeuvre de l'Encouragement des Études supérieures dans le Clergé*, dont vous avez bien voulu accepter la présidence d'honneur.

Enfin et surtout, vous désiriez que cette formation supérieure eût une fin pratique, qu'elle tournât au profit de l'enseignement, qu'elle donnât de bons professeurs à nos maisons d'éducation, à nos petits séminaires..., les petits séminaires, œuvre si chère à l'Oratoire, où il aimerait tant à s'engager davantage, puisqu'elle résume, cette œuvre utile entre toutes, et la vocation de l'ancien Oratoire et celle du nouveau : contribuer à la formation du clergé et faire des prêtres au courant de tous les besoins intellectuels de leur époque.

Et, puisque j'aborde ce sujet, comment pourrais-je oublier, Éminence, que c'est sous votre supériorité et, dans une certaine mesure, par affection pour vous, qu'un de vos frères dans l'épiscopat, un évêque, dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, — je suis trop peu de chose, — mais que la France chrétienne tout entière connaît et acclame comme un des plus vaillants parmi les vaillants, Mgr l'évêque de Nevers, qui me permettra bien de lui dire au moins que son nom demeurera toujours cher aux prêtres de l'Oratoire, — c'est sous votre supériorité, dis-je, Éminence, que Mgr Lelong nous a confié la direction de son petit séminaire de Pignelin; et il sait bien que nous n'avons pas d'autre

ambition que de travailler, en collaboration avec son excellent clergé diocésain, à lui donner, aussi nombreux que possible, des prêtres pieux, instruits et vertueux.

Éminence, je devrais rappeler encore la part que vous avez prise à la discussion de nos *Constitutions* et à leur approbation définitive si heureusement obtenue du Saint-Siège; le rôle que vous jouez dans nos assemblées générales, l'autorité avec laquelle vous y savez ramener à l'idéal de leur vocation ceux qui seraient tentés de s'en écarter, la sagesse et la fermeté de vues avec laquelle vous présidez plusieurs fois par an nos principaux conseils; je devrais dire enfin quelle force, quelle garantie, votre personne est pour nous en cour de Rome, quel honneur aux yeux du monde. Mais je m'arrête dans cette énumération, d'abord parce que je crains vraiment d'abuser de la parole, et aussi parce que je me souviens d'un mot bien juste, bien profond, qu'un saint prêtre que vous aimez, prononçait au lit de mort d'un vénérable curé de Paris, M. l'abbé Taillandier, l'oncle de cet homme qui vous fut si cher et dont il m'est doux de citer le nom en cette solennité, mon maître, Léon Ollé-Laprune : « Souvent, disait M. l'abbé Huvelin, on agit pour le bien moins *par ce qu'on fait que par ce qu'on est.* » Je ne pense plus, Éminence, aux services que vous nous rendez *par ce que vous faites*, quand je songe au bien que vous nous faites *par ce que vous êtes.* Ce que vous êtes pour nous, cela tient en deux mots : vous êtes la tradition vivante et le modèle présent.

Éminence, dans trois ans, si Dieu le permet, nous célébrerons le cinquantième anniversaire de l'Oratoire de France restauré. Nous ne pourrons pas vous offrir des fêtes aussi belles que celles-ci; une modeste congrégation ne peut pas ce que peuvent tout un clergé, tout un diocèse, tout un peuple; mais, comme à Autun, à Paris et dans toutes les maisons de la Congrégation, vous trouverez des cœurs dévoués à votre personne, reconnaissants de tout ce que vous avez fait, ardents à vous suivre dans la voie que vous leur tracez, voie de lumière et de vertu.

Ces derniers mots sont couverts par des applaudissements prolongés qui disent merci au R. P. Baudrillart,

prospérité à l'illustre Congrégation de l'Oratoire, longue vie à son éminent Supérieur notre Cardinal !

Mgr Lelong se lève à son tour. Avant d'avoir ouvert la bouche, il est déjà applaudi, tant sa présence est restée sympathique parmi nous. Mais bientôt le calme se rétablit, et selon l'expression virgilienne :

Conticuere omnes, attentique ora tenebant.

Mgr de Nevers a bien voulu rédiger à notre intention le texte de sa fine causerie ; en la lisant il nous semble l'entendre encore :

ÉMINENCE,

Après tant de belles et bonnes choses qui vous ont été dites, pendant ces trois jours, en français, en latin, en anglais, en prose, en vers, en musique, avec une harmonie qui fait le plus grand honneur au chef d'orchestre et à son merveilleux bâton ; après ce langage plus éloquent encore, d'une ville en fête, tout enguirlandée et pavooisée, je ne devrais pas même avoir la pensée de prendre la parole ; mais les liens si intimes et si doux qui m'ont uni jadis, m'unissent encore et m'uniront toujours à ce cher diocèse d'Autun et à son Évêque, m'en font une obligation, obligation d'ailleurs bien chère à mon cœur.

Je ne puis oublier mon ancien titre de vicaire général. Vous aimez et j'aime moi-même à me le rappeler, avec le regret de ne pas le porter encore.

Je me souviens aussi que mon diocèse, au commencement de ce siècle, a fait pendant quelque temps partie de celui d'Autun. Et puis, comme vient de le rappeler le R. P. Baudrillart, en des paroles trop élogieuses pour moi, l'établissement des RR. PP. Oratoriens au petit séminaire de Pignelin, le bien qu'ils y font, me rattachent plus étroitement encore à leur éminent supérieur général.

Il est donc juste que l'Église de Nevers s'associe, en ma personne et par ma parole, à cette fête de famille, et vous permet-

trez, Éminence, qu'à tous ces titres je vous adresse de nouveau mes félicitations et mes vœux.

Dans la belle lettre pastorale par laquelle vous annonciez à votre clergé et à votre peuple les fêtes actuelles, ayant soin de mettre en caractères majuscules l'anniversaire de la collation du Pallium à saint Syagrius, et en petites lettres, le vingt-cinquième anniversaire de votre consécration épiscopale ; dans cette lettre si touchante et qui traduit si bien les sentiments et les impressions de votre âme d'Évêque, vous constatiez avec une religieuse tristesse, tempérée d'ailleurs par nos immortelles espérances, combien il en reste peu de ceux qui vous faisaient officiellement cortège, à votre arrivée dans ce diocèse, il y a vingt-cinq ans.

Je suis un de ces rares survivants.

Avec vous, je me touvais dans la chapelle de la nonciature, alors que vous receviez des mains du nonce apostolique le sacré Pallium. J'assistais dans l'Église de Saint-Sulpice à la magnifique cérémonie de votre sacre, et quelques jours plus tard à votre entrée triomphale dans cette ville d'Autun.

J'étais en ces différentes circonstances *votre témoin* ; c'est le mot dont vous-même avez bien voulu vous servir. Je veux l'être encore aujourd'hui : témoin d'autant plus vérifique et plus accrédité que mon témoignage porte à la fois sur le passé et sur le présent.

Je me rappelle, Éminence, quelles espérances ce pauvre diocèse d'Autun attristé, déconcerté par le départ inattendu de Mgr de Marguerye et la mort soudaine de Mgr de Léséleuc, fondait sur le nouvel Évêque qui lui arrivait précédé d'une telle réputation de science et de vertu. Il m'est donc permis, mieux qu'à beaucoup d'autres, en rapprochant ces deux dates, celle du 29 juin 1874 et celle du 29 juin 1899, de constater que ces espérances ont été, non seulement pleinement réalisées, mais de beaucoup dépassées : de Votre Éminence aussi il faut dire : *Vicisti famam virtutibus tuis.*

Il suffirait d'ailleurs pour s'en convaincre de parcourir les pages de ce magnifique album, que votre clergé vous présentait tout à l'heure. C'est une idée géniale, si je puis me servir de ce mot, —

qu'un cœur de fils pouvait seul concevoir. De pieuses mains l'ont réalisée avec une admirable perfection. C'est assurément le plus beau, le plus agréable souvenir qui pouvait vous être offert. Mais avec quelle éloquence il proclame que pendant ces vingt-cinq ans d'épiscopat vous n'avez pas cessé un seul jour de mériter l'éloge de nos Livres saints ! *Dies pleni invenientur in eo.*

Et cependant, Éminence, quelque précieux que soit cet album, il en est un plus riche et plus complet encore, que nous aurons, je l'espère, le bonheur de voir un jour avec vous; celui qui, dans notre langue chrétienne, s'appelle le Livre de vie. Que de belles pages il contiendra, relatant des faits que les hommes ne soupçonnent même pas, parce qu'ils ont été accomplis devant et pour celui-là seul qui voit dans le secret. Que de gravures, que d'enluminures splendides y aura tracées la main de Dieu pendant ce quart de siècle.

Certes, il vous a été très doux de recevoir ce témoignage de l'affection et de la reconnaissance de vos fils spirituels. Mais quel plaisir plus grand encore vous éprouverez, quand le souverain Juge vous remettra celui auquel je viens de faire allusion.

Seulement, Éminence, ne désirez pas trop impatiemment, je vous en conjure, entrer en possession de ce bel album de l'éternité et, surtout, ne forcez pas Dieu, par de pieuses imprudences, à devancer son heure. Votre album du ciel n'est pas terminé. Dieu se propose d'y ajouter de nombreuses pages et la sainte Église attend encore de vous beaucoup de services, dignes d'y être inscrits en lettres d'or.

Ménagez vos forces; faites vie qui dure, afin que vous puissiez un jour trouver votre album du ciel complet, sans qu'il y manque un seul feuillet, un seul iota.

Et c'est pourquoi je veux répéter, à ces solennelles agapes, le vœu que je formulais, il y a deux jours, du haut de la chaire de votre cathédrale. Parfait imitateur de saint Syagre en tout, gardez-vous bien de ne pas lui ressembler quant à la durée de son épiscopat; prenez-en les moyens. C'est le vœu de mon cœur, celui de votre clergé, de votre peuple et de nos vénérés frères, dont je suis bien sûr de me faire en ce moment l'interprète, en vous disant : *Videas annos Syagrii et amplius!*

Bien des fois, on se l'imagine sans peine, l'auditoire se permit d'interrompre l'orateur pour l'applaudir. Nous étions encore sous le charme de cette ravissante improvisation, qu'une autre joie nous fut donnée. Rien de simple et de touchant comme cet éloge fraternel du Cardinal Évêque d'Autun par le Cardinal Archevêque de Lyon :

ÉMINENTISSIME ET TRÈS VÉNÉRÉ SEIGNEUR,

En cette journée de fête la sainte Église a parlé par la bouche de Léon XIII et notre grand Pape a félicité son Cardinal; je vois les évêques de France former autour de Votre Éminence une précieuse couronne.

L'Afrique et l'Angleterre ont fait entendre de nobles accents pour dire leur reconnaissance à l'Apôtre dont l'éloquence a célébré leurs gloires.

Le diocèse d'Autun a chanté magnifiquement son Pontife et son père.

Permettez-moi d'apporter à mon tour le tribut de vénération et de respectueuse affection, offert à Votre Éminence par les évêques de la province ecclésiastique de Lyon.

Par discrétion, j'impose silence à mon cœur et je tais ce qui m'est personnel, mais je n'oublie pas le dévouement de l'Évêque d'Autun, soutenant de ses conseils le jeune évêque d'Orléans, et je n'oublierai jamais avec quelle bienveillance mon premier suffragant met au service du métropolitain de Lyon son expérience providentielle et sa haute autorité.

Avec tous les vénérés collègues de notre province, j'aime à dire devant toute votre famille diocésaine : *Tu honorificentia populi nostri.* Oui, Éminence, grâce à votre dévouement et à votre affection délicate, les liens qui unissent nos Églises depuis si longtemps n'ont jamais été plus forts et plus aimés.

Les actes importants qui motivent cette affirmation sont connus de tous; il serait du reste bien long de les énumérer.

Je veux seulement révéler ici à vos prêtres un fait bien simple en apparence, mais qui a laissé parmi nous à Lyon un profond souvenir. Votre Éminence n'a pas oublié la visite cordiale qu'elle fit un jour à son métropolitain dans la solitude de Vernaison, asile précieux laissé par S. Em. le cardinal de Bonald à nos prêtres âgés et infirmes.

Comment redire la touchante scène qui s'offrit à nos yeux dans la chapelle de cette retraite; nos chers infirmes étaient là, ruines vivantes et sacrées de vies sacerdotales épousées au service de Dieu et des âmes, et vous veniez les honorer de votre visite. A cette vue, vous laissâtes tomber de vos lèvres et de votre cœur ému des accents dont j'entends redire l'écho dans mes visites à Vernaison. Vous aviez su consoler et fortifier ces âmes, si dignes de notre respectueuse tendresse.

Aussi, quand là-bas on apprit que la maladie était venue vous visiter, nos prêtres malades se rappelèrent vos enseignements et mirent au service de leur reconnaissance des prières fortifiées par la douleur. Nous aimons à penser que ces prières se sont mêlées utilement à celles de votre cher diocèse.

Au nom de la métropole de Lyon, si fière de son premier suffragant, au nom de la province ecclésiastique de Lyon, je crois pouvoir ajouter à tous les titres d'honneur proclamés aujourd'hui :

Au vénéré Cardinal d'Autun, l'ami des prêtres, le père de ses prêtres, honneur et reconnaissance!

*Dominus conservet eum et vivifiet eum! Ad multos annos!*

Si je ne craignais de blesser la modestie de nos deux vénérés Cardinaux, je rappellerais volontiers, en la leur appliquant, l'exclamation de saint Thomas d'Aquin lorsqu'il trouva saint Bonaventure en train d'écrire la vie de saint François d'Assise ; qu'il me suffise de dire que les paroles de S. Em. le Cardinal Coullié, écoutées avec une religieuse attention ont trouvé un écho

parfait dans nos âmes sacerdotales et ont eu ce double résultat de nous attacher plus profondément et à notre illustre Évêque et à notre éminent Métropolitain.

Enfin notre Cardinal prend à son tour la parole. Tout d'abord il acquitte sa dette très grande de reconnaissance : bien qu'il se déclare insolvable, il remercie néanmoins du fond du cœur ses aimables hôtes de toutes les choses éloquentes, poétiques, touchantes et pieuses qui viennent de lui être dites; puis, passant au ton familier de la conversation, il tire cette conclusion qui soulève mille applaudissements : « C'eût été dommage que la mort eût accompli en moi son œuvre lors de ma récente maladie ; tous nous aurions été privés de ces magnifiques fêtes. » Son Éminence n'obtient pas les mêmes signes d'approbation lorsqu'elle se demande, si, au contraire, il n'a pas été préjudiciable à ses intérêts éternels d'avoir vécu jusqu'à ce jour très glorieux pour elle; mais tous nous applaudissons de nouveau et prenons bonne note du rendez-vous, quand, faisant allusion au souhait formulé par Mgr Lelong, notre vénéré Cardinal convie à de nouvelles fêtes tous ceux qui pourront s'y rendre, lorsque son épiscopat aura atteint en durée les quarante années de saint Syagrius. Fasse Dieu que personne ne manque à l'appel !

Tandis que s'achève le dessert, une gracieuse cantate est brillamment exécutée par un chœur de séminaristes ; la musique est empruntée à l'oratorio de *Joseph*, par Méhul ; les paroles sont de M. l'abbé H. Noblet ; le jeune poète a bien voulu nous les communiquer :

Unissons aux accords des anges  
Les plus doux chants de notre chœur,  
Portons sur un flot de louanges  
L'Élu bien-aimé du Seigneur.

La gloire environne sa tête  
De palmes et de lauriers verts,  
Et, fière d'être sa conquête,  
Chante son nom par l'univers.

Ayant au front un lourd diadème,  
Un sceptre pesant dans la main,  
Il parcourt, s'oubliant lui-même,  
Cinq lustres de son grand chemin.

Sa face où renaît l'espérance,<sup>1</sup>  
Et sa robe teinte de sang,  
Disent la peine et la vaillance  
De ce champion du Tout-Puissant.

Avant que nous ne quittions la table, M. Lafon, économie du Grand Séminaire, a voulu sans doute nous montrer que son latin n'avait rien de commun avec cette langue qui se parle parfois, dit-on, à la cuisine. Jugez plutôt, cher lecteur ; le texte que vous avez sous les yeux est une addition qui fut faite, à la fin du repas, à la lecture habituelle du Martyrologe ; comme moi, vous trouverez que l'élegance de l'expression y rivalise avec la richesse de l'idée :

Pridie Kalendas Julii :

Hac die quam fecit Dominus ;  
Elapsis jam tredecim sæculis ex quo B. Gregorius Magnus,  
Pontifex Romanus, Antistiti Æduensi Syagrio, in præmium  
liberalis hospitii et christianæ caritatis, quæ ipse Syagrius

1. Son Éminence venait de sortir de convalescence après une grave maladie.

Augustino ac ejus sociis in Angliam infidelem exhibuerat  
venientibus, sacri Pallii insigne in perpetuum conferebat;

Recurrente vero anno quinto supra vicesimum ab episcopali consecratione, quam, Parisiis, in ecclesia Sancti Sulpitii, per manus EE. Cardinalis Guibert, Pio IX dulcissimæ recordationis Summo Pontifice, accipiebat RR. Pater Adolphus Ludovicus Albertus Perraud, a Deo electus ad regendam hanc nostram perantiquam Augustodunensem Ecclesiam, quam sibi vinculis perennibus, unice dilectam sponsam univit, et per quartam saeculi partem, amore fovit, exemplis erudivit, ornavit doctrina, pietate confirmavit;

Recurrente etiam die qua celebratur Festum BB. Apostolorum Petri et Pauli, Romanæ fundatorum Ecclesiæ, cui, veluti centro unitatis ac veritatis columnæ, ita firmiter adhærere RR. Æduensis Episcopus in corde semper habuit, ut a Leone Papa XIII, gloriosissime regnante, præcipuo amoris privilegio dilectus haberet, ac demum (Pontificis in pectore magno cum affectu antea diu reseratus) in Sacri Collegii sinum, universa Gallia plaudente, vocari meruerit;

Adstante et benigniter congratulante præclarissima Reverendissimorum Antistitum corona, tum Archiepiscoporum, tum Episcoporum :

Quorum primus, Patris nostri in Cardinalatu collega, in sacra hierarchia Metropolitanus, antiqua quibus revinciuntur Lugdunensis et Æduensis Ecclesiæ vincula arctius adstringere amicissime voluit : ad cujus laudem dicere sufficiat quod Venerabilis Joannæ Aurelianensis Puellæ cultum miro successu promovere studuerit, de Deo et patria bene meritus;

Alter, Vesuntionum regens Metropolim, catholicam juventutem in comitiis adunatam, fidei propugnandæ zelo inflammavit, sicque famoso illi Congressui pro christiani Magisterii contra nefandas perditorum virorum machinationes tuenda libertate, Lugduni nuperrime habito, viam parare visus est;

Alii vero, ex transmarinis Africæ plagis accurrentes, vel S. Cypriani sedem tot saeculis collapsam novo splendore decorare; vel, apostolorum labores imitando, miserrimos Africanos ad fidei lumen adducere student : qui ambo, Æduensem Cardi-

nalem velut Magni illius africani Cardinalis Lavigerie praeconem eximum, et Societatis ad servos liberandos institutæ præsidem colunt, et gratis prosequuntur obsequiis;

Alii, sacri Pallii honore a Romana Sede insigniti gloriam simul et merita nostri Syagrii participant; e quibus unum, Massiliensem antistitem amicus Christi Lazarus dilectissimi Patris nostri in Corde Ejusdem Domini Jesu vere germanum fecisse videtur ; duo vero cæteri suorum gloriosissimorum prædecessorum instar, sive Anicii, sive Claromonte, ad prælia Christi prælianda fideles incitant;

Ille, Annecii Præsul, S. Francisci Salesii successor, ipsius aemulatur virtutes ; cui, eadem die sed non eodem anno ac Eminentissimus Antistes noster in pontificem consecrato, vicesimum episcopatus sui annum hodie agenti fausta acclamamus ;

Hic Æduensis Ecclesiæ filius et honor, velut apis argumentosa mel pastorale abundanter effundit;

Is demum, e Britannia Majori veniens, patrii Cleri personam gerens, novus Augustinus Syagrio in successore viventi gratias pro auxilio nuper præstito rependit; cujus pietate ac zelo Insula, Sanctorum olim nuncupata, catholicam fidem in dies reflorescere gaudet : opitulante imprimis sancto Gregorio Magno qui, Anglorum conversionis auctor, ipsorum ad Romanam Ecclesiam redditum, fidelibus fere ubique terrarum impenetrantibus, patrocinio manifeste fovet;

Hac, inquam, lætissima nec unquam oblivione delenda die, prædictis inclytis Pontificibus ex intimo corde unitus universus Æduensis Ecclesiæ clerus suo in Christo dilectissimo Patri, EE. Cardinali Perraud faustissima quæque precatur :

Ut, Syagrii episcopatus adæquata duratione, ad salutem animarum, ad Summi Pontificis solatium, ad Supremi Pastoris Jesu Christi gloriam magis ac magis procurandam, addictissimam suam Ecclesiam per plurimos adhuc annos auctoritate gubernet, ædificet exemplis, doctrina clarificet, precibusque tueatur.

Vivat ! Ad multos annos !

\* \* \*

A peine de retour à l'Évêché, Son Eminence reçoit une délégation du Cercle et du Patronage Jeanne d'Arc accompagnée de M. le Président et de plusieurs membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui prêtent à cette jeunesse un concours assidu pour l'initier à l'œuvre de la charité. La présentation du groupe est faite par M. le curé de la Cathédrale, puis l'un des jeunes gens lit cette adresse :

ÉMINENCE,

Vos instants aujourd'hui sont trop comptés pour que nous en abusions par un long discours. Ce que nous vous dirions, d'autres vous l'ont dit déjà en un meilleur langage : nous ne prétendons rivaliser avec eux que par la sincérité et l'ardeur de notre affection filiale, de notre dévouement, de notre joie et de nos vœux. Nous ne sommes ici qu'un petit groupe de vos plus fidèles, réunis sous la bannière de Jeanne d'Arc, dont les uns ont déjà fait leurs preuves et servent de guides à ceux qui les suivent ; les autres, fiers de leurs devanciers, aspirent à les égaler. Est-ce trop ambitionner que de désirer être un jour comme les braves de Gédéon, sauveurs de la foi de notre pays en marchant longtemps sous votre égide ? Comme Jeanne d'Arc et comme vous, nous avons pour espérance et point d'appui *Jésus, Marie* ; pour devise : *Vive labeur — Prière et travail et comme but la paix de la justice et l'honneur de la piété.* Point de paix honteuse ! nous voulons la paix qui suit la victoire et qui est la récompense de la bonne conscience. Point d'honneur tristement acheté ! nous voulons celui des vrais soldats de Jésus-Christ, toujours fiers, toujours forts, toujours fidèles. Puisse la paix qui rayonne si doucement sur votre front et l'auréole si pure, si lumineuse qui l'entoure, demeurer fixées dans notre esprit comme l'idéal toujours aimé, et que les bénédictions du Pontife, versées sur nous en ce beau jour, unissent par un nouveau lien le cœur du père à celui de ses enfants !

Deux autres jeunes gens s'avancent à leur tour et offrent à Son Éminence, l'un un bouquet de fleurs, l'autre un petit médaillon où se trouvent unies les armes du Cardinal et celles du Patronage avec cette devise : « *Filioli semper Patri quam diutissime.* » Dans ces attentions délicates il est aisé de reconnaître la main du cher abbé Monnot, le zélé directeur des œuvres de jeunesse à Autun.

Son Éminence le Cardinal remercia tout d'abord Messieurs de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, de leur démarche respectueuse et des encouragements qu'ils donnent au Patronage; puis s'adressant au groupe de ces jeunes chrétiens fidèles, il leur exprima sa satisfaction de les voir autour de lui en cette fête, les encouragea à persévérer toujours dans le bien et donna à toute l'assistance sa paternelle bénédiction.

A cette réception en succéda bientôt une autre : une importante délégation des habitants de la ville épiscopale désirait présenter d'une façon spéciale, en cette mémorable journée, l'hommage de sa profonde vénération, de sa respectueuse sympathie au Cardinal qui honore tant la ville d'Autun. M. Marc Sauzay se fit en ces termes le délicat interprète de tous :

ÉMINENCE,

A l'occasion de votre jubilé épiscopal, vous avez reçu les témoignages des membres de votre grande famille ecclésiastique, de vos intimes, de tous ceux qui vous aiment et vous admirent.

Cette autre famille de vos fidèles d'Autun a voulu, elle aussi, vous féliciter, vous apporter en ce jour les vœux sincères qu'elle forme pour que la divine Providence, qui vous a ressuscité récemment, vous conserve de longues années au milieu de

nous : pour le bien de l'Église universelle à laquelle vous avez consacré vos lumières et votre vie; pour celui de la France que vous aimez, que nous aimons tous; de cette France haletante dans la recherche et le désir d'une paix dont elle a soif (et qui mieux que vous lui dira où elle la trouvera, par quels moyens elle l'obtiendra?) pour le bien de votre diocèse, fier de son Prince; enfin, pour celui de tous vos enfants d'Autun, de ceux qui se portaient en foule sur vos pas, lors de votre arrivée, après votre nomination au cardinalat et qui, dans un même esprit et avec le même cœur, viennent en ce moment vous offrir ces fleurs; veuillez les accepter comme un témoignage de leur piété et de leur affection filiale.

ÉMINENCE,

Vous connaissez depuis longtemps mes sentiments et ceux des miens à votre égard; ils sont sans doute la raison de l'honneur qui m'a été fait, de pouvoir vous les exprimer publiquement, honneur dont je suis en même temps et confus et heureux; ces sentiments existent dans tous ceux qui m'entourent, aussi bien que dans ceux que nous représentons et qui n'ont pu nous accompagner, c'est-à-dire dans la presque totalité des habitants de la ville d'Autun.

Avec cette respectueuse adresse, la même délégation présentait à notre vénéré jubilaire, je ne dirai pas une gerbe, mais un superbe parterre de fleurs précieuses par leur prix d'abord, mais surtout par l'attention qui les faisait offrir et que formulait très bien une banderole or et pourpre : « Les Autunois à leur Cardinal, 1874-1899. »

Son Éminence se déclara on ne peut plus sensible à cette touchante et très spontanée manifestation des habitants d'Autun et remercia de tout cœur cette portion choisie de son troupeau de toutes les marques de sympathie qu'elle lui a depuis vingt-cinq ans bien des fois témoignées.



Les cloches annoncent l'heure des vêpres, et malgré la pluie les fidèles montent à la Cathédrale en rangs pressés, si pressés que beaucoup de personnes, à leur grand regret et au nôtre, ne peuvent assister à l'importante clôture du Triduum.

Le grand orgue joue pour l'entrée des prélates une *Marche héroïque* tout à fait solennelle ; l'auteur de cette composition n'est autre que M. Th. Laurent, dont le talent et le dévouement nous sont également chers. Les vêpres pontificales sont chantées avec entrain et mesure en faux-bourdons, puis immédiatement avant le sermon, le chœur exécute avec ampleur et précision une cantate à quatre voix inégales et deux orgues, dont les phrases, fort bien fuguées sur le thème de l'Antienne grégorienne : *Ecce sacerdos magnus*, ont pour auteur un compositeur de mérite dont il est temps de dévoiler le nom caché sous les initiales A. G. C'est le jeune Maître de Chapelle de la Cathédrale d'Autun, M. l'abbé Auguste Gonon, auquel la piété filiale (jamais muse fut-elle meilleure inspiratrice?) a dicté non seulement une œuvre détachée, mais toute cette brillante série dont il nous a été donné de jouir durant ce Salut de clôture. Un album renfermant ces différentes compositions, artistiquement orné par la plume de M. l'abbé Siblet, collègue de M. Gonon à la Maîtrise et son émule dans l'art musical, est conservé par Son Éminence comme un filial hommage, un touchant souvenir du dévouement que ces deux Messieurs ont déployé pour rehausser l'éclat musical de nos solennités.

Les dernières notes de la cantate s'éteignent lentement; une voix délicieusement émue leur succède, celle de notre vénéré Cardinal. Il apparaît en chaire revêtu de la douce majesté de pontife et de père, tous les regards sont fixés sur lui, toutes les oreilles religieusement attentives à sa parole; voici son beau discours :

ÉMINENCE,<sup>1</sup>

MESSEIGNEURS,<sup>2</sup>

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Nos belles fêtes du *Pallium* touchent à leur terme. Nous sommes au soir d'un jour qui me ramène à vingt-cinq ans en arrière et me rappelle un des événements les plus décisifs de ma vie. Faut-il l'avouer? à cette heure je me sens partagé entre deux hommes qui sont en conflit. Comme un des personnages du drame de Job, le premier aurait tant de choses à dire, qu'il aurait besoin de faire je ne sais combien de discours. *Plenus sum sermonibus et coarctat me spiritus uteris mei*<sup>3</sup>. L'autre recule instinctivement devant la difficulté de mettre en ordre tant de pensées diverses et de les exprimer comme il convient. Il préférerait ne parler qu'à Dieu seul; à Dieu auquel il n'est pas nécessaire d'expliquer par le détail ce qui se passe dans nos

1. Son Éminence le Cardinal Coullié, Archevêque de Lyon.

2. S. G. Mgr Combès, Archevêque de Carthage et Primat d'Afrique.

S. G. Mgr Petit, Archevêque de Besançon.

S. G. Mgr Robert, Evêque de Marseille.

S. G. Mgr Lelong, Evêque de Nevers.

S. G. Mgr Isoard, Evêque d'Annecy

S. G. Mgr Livinhac, Evêque titulaire de Pacando, supérieur général des Pères Blancs missionnaires d'Afrique.

S. G. Mgr Belmont, évêque de Clermont.

S. G. Mgr Francis Bourne, évêque de Southwark.

Mgr Pavy, Protonotaire apostolique, vicaire général de Carthage.

Mgr Déchelette, Protonotaire apostolique, vicaire général de Lyon.

3. Job. xxxii, 18.

âmes, dont il comprend très bien le langage muet. *Ipse novit abscondita cordis. Præparationem cordis eorum audivit auris tua.*<sup>1</sup>

Toutefois, quelque trouble involontaire que je ressente au dedans de moi-même, je ne puis pas m'autoriser de l'exemple de David pour demeurer silencieux. *Turbatus sum et non sum locutus.*<sup>2</sup>

Me taire en ce jour et à cette heure serait trahir les devoirs sacrés de l'hospitalité, de la religion, de la reconnaissance envers Dieu et envers les hommes. Je parlerai donc. *Labia mea non prohibebo*<sup>3</sup>. Mais, auparavant, je demanderai avec instance au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, de venir plus que jamais au secours de ma faiblesse. N'est-il pas bien légitime d'appliquer au ministère de la parole sainte ce que saint Paul dit de la prière? *Quid oremus sicut oportet, nescimus; Spiritus adjuvat (Spiritus adjuvet) infirmitatem nostram.*<sup>4</sup>

## I

Dieu soit bénî! Il n'est pas nécessaire que je revienne sur les hommages rendus depuis deux jours à mon saint prédécesseur de l'époque mérovingienne et au grand Pape qui ont été tous les deux les héros de ces solennités.

C'est pour la première fois depuis treize siècles, — je crois pouvoir l'affirmer, — que saint Grégoire le Grand et saint Syagrius ont été remerciés comme ils méritent de l'être pour le privilège dont nous leur sommes redevables.

Mardi, les œuvres et les vertus de saint Syagrius vous ont été rappelées par un fils de notre Église d'Autun, celui même qui recevait ici de mes mains, il y a bientôt vingt-deux ans<sup>5</sup>,

1. Ps. XLIII, 22; x, 17.

2. Ps. LXXVI, 5.

3. Ps. XXXIX, 10.

4. Rom. VIII, 26.

5. Mgr Lelong a été sacré dans la cathédrale de Saint-Lazare, le 21 novembre 1877.

l'onction épiscopale, et qui n'a jamais laissé échapper une seule occasion de nous prouver qu'il se considérait toujours comme un membre de notre famille.

Hier, c'est l'Évêque dans le diocèse duquel se trouve cette cité de Cantorbéry où, après avoir quitté Autun et la charitable hospitalité de ses habitants, Augustin et ses compagnons allaient accomplir la mission dont les avait investis saint Grégoire, qui nous a dit les titres de ce grand Pape à l'admiration des siècles chrétiens et à la reconnaissance toute spéciale de notre Église éduenne.

Je ne puis laisser échapper l'occasion de réitérer très haut devant vous, Messieurs, et en présence de mon peuple, les remerciements que j'ai déjà plusieurs fois exprimés à l'illustre chef de la hiérarchie catholique d'Angleterre.

Beaucoup parmi vous, mes Frères, ont assisté hier à la bénédiction de la statue que le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, au nom de saint Augustin de Cantorbéry, a envoyée au successeur de saint Syagrius. Cette magnifique œuvre d'art restera un des plus beaux ornements du palais épiscopal. A tous ceux qui viendront après nous elle rappellera comment, au dix-neuvième comme au sixième siècle, les liens les plus étroits auront uni dans la foi et dans la charité l'Église d'Autun avec l'Église catholique d'Angleterre, et toutes les deux avec l'Église mère et maîtresse de Rome, et avec les successeurs de saint Pierre.

## II

Mais en pareil jour, est-il possible de nommer Rome et de parler d'un Pape sans saluer le batelier galiléen, le premier souverain de cette étonnante dynastie qui, depuis dix-neuf cents ans, n'a pas cessé de régir l'empire des âmes?

Un deuil de famille aussi cruel qu'inopiné a empêché Mgr l'Évêque de Montpellier de tenir la promesse qu'il m'avait faite il y a deux mois, avec un si affectueux empressement. C'était lui qui, ce matin, devait se faire l'organe de toute la tra-

dition catholique et l'interprète de notre filiale obéissance envers ces Pontifes romains qui parlent et gouvernent avec l'autorité de Pierre, et en qui revit l'autorité même de Jésus-Christ. Peu importe le nom particulier qui les distingue devant les hommes ! — Qu'ils s'appellent Léon I<sup>er</sup> ou Agathon, Grégoire le Grand ou Léon XIII ; qu'ils confondent les hérésies d'Arius, d'Eutychès, de Nestorius, ou qu'ils condamnent les sectes qui de nos jours ont entrepris de déchristianiser le monde ; qu'ils envoient la lumière et les bienfaits de l'Évangile aux Saxons de la Grande-Bretagne, ou aux tribus nègres du continent africain : à travers tous les changements du monde et les perpétuelles vicissitudes de l'histoire, c'est toujours le même personnage à qui Jésus a dit : « Tu es Pierre, — et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »<sup>1</sup>

« Tu es Pierre, le batelier, le pêcheur des lacs galiléens. Quitte leurs eaux paisibles et leurs étroits horizons. Pousse ta barque hardiment en pleine mer : *duc in altum*<sup>2</sup>. Avec moi et dans ma puissance je ferai de toi et de tes successeurs des pêcheurs d'hommes. *Ex hoc jam eris homines capiens*<sup>3</sup>, et tu les prendras dans les filets de cette vérité qui seule pourra les rendre libres : *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.* »<sup>4</sup>

En même temps qu'elle aurait rappelé les principes de la constitution de l'Église et glorifié saint Pierre, l'éloquente parole de Mgr de Cabrières nous aurait commenté le symbolisme de ce Pallium autour duquel, en ce moment, vous voyez groupées la France, l'Angleterre, l'Afrique, représentées par plusieurs de leurs Évêques venus ici pour nous aider à célébrer avec plus de splendeur le glorieux souvenir de l'année 699.

C'est notre métropolitain qui préside ce sénat épiscopal. Daignez, Éminence, recevoir les remerciements des fidèles, du clergé, de l'évêque d'Autun profondément touchés de la bonté que vous avez eue d'apporter à nos fêtes l'éclat de votre pourpre et la joie désirée de votre auguste présence. Nous n'oublions pas

1. S. Matthieu, xvi, 18.

2. Luc, v, 4.

3. Luc, v, 10.

4. Joan. viii, 32.

que nous sommes redevables de la lumière et des bienfaits de l'Évangile aux missionnaires qui nous vinrent de Lyon vers la fin du second siècle, et qui semèrent la bonne nouvelle dans nos pays, en l'arroasant de leur sang<sup>1</sup>. Et nous sommes légitimement fiers de la place que saint Grégoire le Grand nous a marquée dans la hiérarchie de la province, en récompense des services rendus par saint Syagrius à l'évangélisation de la Grande-Bretagne.

### III

Et maintenant, Éminence, Messeigneurs, mes Frères, devant les témoignages d'attachement et de pieuse gratitude dont j'ai été accablé en ce vingt-cinquième anniversaire de ma consécration épiscopale, et qui s'ajoutent à tous ceux que je recevais il y a trois mois, quand de si nombreuses et ferventes prières me disputaient à la mort, vous ne serez pas surpris de m'entendre dire à Dieu avec David : « Qui suis-je, ô Seigneur, pour que vous » m'ayez comblé de tant de bienfaits; pour que vous ayez appelé » sur moi l'attention des hommes, et pour que votre cœur ait » répandu sur moi toute cette magnificence. *Quis ego sum,* » *Domine Deus, ut præstares mihi talia?.....Fecisti me spectabilem;* *juxta cor tuum fecisti omnem magnificantiam hanc.* »<sup>2</sup>

Ces paroles du texte sacré expriment bien l'étonnement, la confusion, l'émotion qui débordaient de mon âme en ce jour du 29 juin 1874, où les mains du vénérable Cardinal Guibert m'avaient donné l'onction des Pontifes. Avec combien plus de raison dois-je les redire, quand je me rappelle tout ce que Dieu a fait pour moi dans le cours de ces vingt-cinq années? C'est bien ici que je sens l'impuissance où je suis d'exprimer mes sentiments, et il me faut emprunter le langage de nos saintes Écritures pour remercier Dieu de l'étonnant enchaînement de ses miséricordes sur son pauvre serviteur : *Quis sufficit*

1. Saint Bénigne, saint Andoche, saint Thyrse dans le pays Éduen ; saint Marcel et saint Valérien sur les bords de la Saône.

2. Paral. xvii, 16-19.

*enarrare opera illius? Quis adjicet enarrare magnalia ejus?  
Miserationum Domini recordabor super multitudinem bonorum quæ largitus est secundum indulgentiam suam.*<sup>1</sup>

C'est cette surabondance des dons et des grâces d'en haut sur moi qui me vaut tant de démonstrations touchantes, délicates, de piété filiale ou de fraternelle affection. Je les reçois d'un cœur profondément ému. Mais ils ne sauraient m'empêcher de répéter, dans le secret et aussi dans toute la sincérité de mon âme, l'humble protestation de Jérémie. Les hommes voient les trésors de bénédictions que Dieu a répandus sur ma vie et ils m'acclament! Mais moi, je ne puis pas m'empêcher de voir ma misère. *Ego vir videns paupertatem meam*<sup>2</sup>. Et je renvoie à qui de droit les hommages qui me sont prodigués : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*<sup>3</sup>

#### MES FRÈRES,

Quand j'arrivais au milieu de vous il y a vingt-cinq ans, j'avais une grande ambition. Je vous la rappelais naguères quand je vous conviais à ces fêtes du *Pallium*. — Et pour la formuler je ne trouvais rien de mieux que ces paroles adressées par saint Paul aux chrétiens de l'Église de Philippiques : « Dieu sait avec quelle intensité de désir je souhaite de vous voir établis dans le cœur de Jésus-Christ, et grandissant continuellement en sagesse et en charité. »<sup>4</sup>

Oui, j'espérais que, à force de prier, de travailler, de me dévouer, j'arriverais à faire tomber beaucoup de préventions contre la religion et contre l'Église; à désarmer les hostilités dont elles sont l'objet; à les faire estimer et aimer comme elles méritent de l'être, en un mot à augmenter le nombre de ceux qui appartiennent vraiment au royaume de Dieu sur la terre.

Heureux les missionnaires, heureux les évêques et autres Pasteurs qui, après s'être dépensés au service des âmes, peuvent

1. Eccli. xviii, 2-4. — Is. lxiii, 7.

2. Lament. Jér. iii, 1.

3. Ps. cxiii.

4. Phil. i, 8-9.

dire avec saint Paul : « Ni mes courses n'ont été perdues, ni » mes labeurs n'ont été inutiles. Ceux auxquels j'ai prêché le » verbe de vie l'ont su garder et faire fructifier pour être aux » yeux de Jésus-Christ la glorieuse récompense de ceux qui les » ont évangélisés. *Verbum vitæ continentes ad gloriam meam* » *in die Christi, quia non in vacuum cucurri, neque in vacuum* » *laboravi.* »<sup>1</sup>

Hélas! je ne puis avoir ni cette sécurité ni cette joie! Les douloureux événements dont nos centres industriels sont le théâtre depuis trois semaines; la facilité avec laquelle les foules obéissent aux consignes serviles que leur imposent des agitateurs faisant appel aux plus mauvaises passions; les outrages prodigues par ces meneurs et par leurs victimes à la religion et à ses ministres: tout cela mêle à ces jours de fêtes une grande tristesse. Et que serait-ce si, portant plus loin mon regard, je parlais des épreuves morales qui sévissent sur notre chère France et neutralisent les efforts des ouvriers de la paix religieuse, civique et sociale, en semant ces utopies et ces haines qui divisent et affaiblissent de plus en plus notre pays? Ah! nous ne serions ni chrétiens, ni prêtres, ni évêques, ni Français, si nous ne ressentions pas de toutes ces choses, au milieu même de nos plus douces et saintes joies, une amertume très amère. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*<sup>2</sup>

Toutefois, Dieu me garde de vouloir clore les solennités magnifiques de ce Triduum par des paroles de découragement.

Je vois bien à l'œuvre l'esprit du mal qui souvent, sous nos yeux, dévore cruellement le fruit de nos labeurs : *Diabolus, tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret*<sup>3</sup>. Mais je n'ai garde d'oublier les viriles et apostoliques exhortations par lesquelles saint Pierre fortifiait l'Église naissante, aux premières heures de cette grande bataille qui durera autant que les siècles : *Cui resistite fortes in fide.*<sup>4</sup>

Et cette parole n'était elle-même qu'un écho de celle que le

1. Phil. II, 16.

2. Is. xxxviii, 17

3. I. Petr. v, 8,

4. I. Petr. v, 9.

Sauveur avait dite à ses Apôtres au moment même où allait commencer le drame sanglant de sa Passion : « Vous serez » pressurés en ce monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le » monde. *In mundo pressuram habebitis. Sed confidite, ego » vici mundum.* »<sup>1</sup>

Ne nous laissons donc déconcerter ni par le nombre ni par les audaces des adversaires, et redoublons de foi, c'est-à-dire de persévérance dans la prière, dans le travail, dans la charité, dans le dévouement !

Il y a vingt et un ans et quelques mois, au lendemain de son élection, le successeur actuel de Pierre, mettant la main au gouvernement de cette barque dont il devenait le pilote et qu'il savait devoir conduire au milieu des plus périlleuses tempêtes, écrivait sur un signet de son bréviaire, — ce livre sacré de la prière sacerdotale, — des paroles que l'on croirait empruntées à saint Grégoire le Grand, tant elles respirent la même piété, le même zèle, la même inébranlable résolution de servir Dieu et les hommes : « Pour ce qui peut me rester de vie, disait le nouveau Pape, après avoir offert chaque jour l'hostie expiatoire, » chaque jour je m'efforcerai de m'unir plus étroitement à Dieu » et de travailler avec un nouveau courage au salut éternel de » tous les hommes. »

Puisque vos prières l'ont retenu dans la vie et semblent lui ouvrir une nouvelle carrière de labeurs apostoliques, votre Évêque ne croit pouvoir mieux vous remercier de tout ce que vous avez été pour lui qu'en redisant devant vous ce serment solennel et sacré de notre glorieux et bien-aimé Léon XIII :

In mortali vita quæ superest,  
Oblata quotidie piaculari hostia,  
Arctius Deo adhærere,  
Curandæque hominum saluti sempiternæ,  
Vigilanti animo adlaborare !  
CONSTANTIUS IN DIES ENITAR.

Toutes les grâces que, depuis un quart de siècle, j'ai appelées sur cette famille diocésaine à laquelle je me donnais sans

1. Joann. xvi, 33.

réserve aux premières heures du 29 juin 1874 ; tout ce que jamais, Frères et Fils bien-aimés, j'ai demandé pour vous, de sagesse, de bonté, de courage dans l'accomplissement de vos devoirs, de consolations dans vos épreuves; tous les bienfaits d'en haut que j'ai sollicités en votre faveur, comme votre Pasteur et votre père, votre serviteur et votre ami; tous les vœux que j'ai formés au dedans de moi-même ou exprimés par mes paroles afin de vous obtenir une inviolable fidélité à pratiquer la loi du Sauveur Jésus, et à mériter de le posséder éternellement : tout cela je le résume et le renferme dans la Bénédiction solennelle qu'avant de descendre de cette chaire je vais supplier l'adorable Trinité de faire descendre sur vous :

- ℟. Sit nomen Domini benedictum,  
℟. Ex hoc nunc et usque in sæculum.  
℟. Adjutorium nostrum in nomine Domini.  
℟. Qui fecit cœlum et terram.

Benedicat vos Omnipotens Deus, Pater et Filius  
et Spiritus Sanctus !

**AMEN.**

Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur ces nobles paroles. Qu'il me soit cependant permis de faire part à l'éminent orateur des sentiments d'admiration qu'elles ont éveillés dans son auditoire, et de l'assurer bien humblement que sa bénédiction donnée à la suite du serment solennel emprunté à Léon XIII a cimenté de plus en plus les liens de vénération et d'affection qui unissent depuis vingt-cinq ans les prêtres et les fidèles du diocèse d'Autun à leur Pontife, à leur Père.

Pendant que S. Ém. le cardinal Coullié revêtait les ornements pontificalx pour donner le salut du saint Sacrement, le chœur nous fit entendre une antienne en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, tirée de l'ancienne liturgie lyonnaise ; ce morceau porte l'empreinte

de cette naïveté gracieuse que nos pères savaient donner à leurs œuvres et qui n'exclut point la grandeur. L'*O sacrum convivium* par lequel débuta le Salut est sans contredit une des meilleures compositions de M. l'abbé Gonon ; une exécution fort bien nuancée lui conserva le cachet religieux, profondément mystique, qui forme son caractère distinctif. Sans vouloir m'ériger en critique d'art (ce qui serait plus que téméraire), ni donner un compte rendu complet des morceaux chantés pendant le Salut solennel, je ne puis cependant, ni ne veux passer sous silence cet admirable *Omni die*<sup>1</sup>, unisson et chœur à deux voix avec solo de ténor, qui nous a procuré le plaisir toujours goûté d'entendre la voix sympathique, pénétrante de M. le chanoine Martinet, et dont la mélodique simplicité a été vivement appréciée du public.

Le *Te Deum* est chanté par les cœurs en même temps que par les voix, Notre Seigneur bénit l'immense assemblée ; puis les notes brillantes d'un *Laudate* final résument l'action de grâces et clôturent le solennel Triduum.

Je me trompe, la fête ne devait finir qu'avec la journée, car jusque bien avant dans la nuit, malgré la pluie persistante et non sans quelque prodige, de brillantes illuminations décorèrent les rues de la ville que sillonnait une foule compacte de promeneurs. Je ne puis nommer toutes les maisons qui se signalèrent par la richesse et le bon goût déployés dans ce genre de décosiations ; il y en eut beaucoup ; mais ce serait un déni de justice de ne point décerner à ce double titre le premier prix à l'église Notre-Dame dont toutes les lignes de la

1. Hymne à la Sainte Vierge dont les paroles sont de saint Anselme.

façade, harmonieusement dessinées par des cordons de lumière, produisaient un superbe effet d'ensemble.

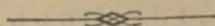
On le dit, et c'est vrai, il n'y a pas de fête sans lendemain. Il faut bien espérer de la bonté de Dieu que ces belles fêtes du Pallium et du Jubilé épiscopal auront beaucoup de lendemains heureux. J'en citerai déjà trois qui ont suivi de très près nos solennités et qui forment pour ainsi dire leur épilogue. Je veux parler des réceptions faites à notre vénéré Cardinal dans trois communautés de notre ville d'Autun : le monastère de la Visitation et les deux maisons des Sœurs du Saint-Sacrement et des Sœurs de la Charité. Tout ce qui put être dit d'aimable, tout ce que de délicates mises en scène purent exprimer de vénération profonde, de respectueux attachement, tout cela fut dit et fut fait avec une grâce parfaite par les excellentes religieuses et leurs élèves. Il m'a été donné d'assister à la réception des Sœurs de la Charité, et j'avoue en conserver le souvenir comme celui d'une vision : ces vingt-cinq petits lutins tout blancs avec leurs frais minois étaient si jolis, ils sautillaient avec tant de gentillesse en agitant leurs ailes, leurs diadèmes formés par le chiffre de chacune des années du vénéré jubilaire ornaient si gracieusement leurs têtes brunes et blondes, les quatrains qu'ils portaient inscrits sur leurs écussons étaient si délicatement tournés, leurs chants si bien exécutés, que vraiment on se serait cru en pays de féerie. Son Éminence garde de toutes ces visites un souvenir joyeusement reconnaissant ; elle sait d'ailleurs combien elle peut compter sur le respectueux et très religieux dévouement

ment de toutes les Communautés de son diocèse qui forment la partie choisie de son bien-aimé troupeau.

Les fêtes du Pallium et du Jubilé épiscopal ont eu le sort de toutes les choses de ce monde, même des meilleures, elles sont passées; mais à tous ceux qui en ont été acteurs ou témoins il en reste un souvenir profond. Les vingt-cinq ans d'épiscopat de notre illustre Cardinal sont également passés, et cependant ils existent encore. Tout à l'heure de gracieux lutins les faisaient revivre : ce n'était qu'un symbole; mais la réalité c'est qu'ils restent dans la mémoire et dans le cœur des prêtres et des fidèles du diocèse, de tous les catholiques de France et de bien d'autres pays; c'est qu'ils subsistent dans les œuvres accomplies. Au jour glorieux de votre cardinalat, Éminence, vous nous rappeliez cette citation :

Le temps ne garde pas ce qu'on a fait sans lui.

Vous avez travaillé avec le temps, il gardera vos œuvres. Mais la réalité surtout, c'est que vos vingt-cinq ans d'épiscopat vivent devant Dieu qui conserve pour le récompenser tout ce qui a été fait pour Lui. Que dans sa bonté il augmente votre récompense en multipliant vos mérites pendant de longues années encore !  
*Ad multos annos !*



## APPENDICE

Nous plaçons en appendice quelques documents qui n'ont pu avoir dans cette mémorable journée du 29 juin 1899, les honneurs d'une lecture publique et qui cependant méritent à tous égards d'être connus. Nous les publions sans aucun commentaire : il leur suffit d'être lus pour être appréciés à leur juste et très grande valeur.



A DOLPHO . LUDOVICO . ALBERTO  
PERRAVD  
SANCTAE . ROMANAEC . ECCLESIAE  
CARDINALI  
A . GLORIOSISSIMO . PONTIFICE  
LEONE . XIII  
PRAECIPVA . BENEVOLENTIA  
HABITO

A . PATRE . MILITARIBVS  
OFFICIS . PRAEPOSITO . LVGDVN  
ORIVNDO  
MAGNAE . PROMOTIONI . ANNO  
MDCCXLVIII . IN . SCHOLA . NORMALI  
ADSCRIPTO  
IN . COLLEGIO . CIVITATIS  
ANDEGAVORVM . HISTORIAE  
PROFESSORI

CVM . PATRIBVS . NOSTRIS . SANCTAE . ET  
DVLCIS . MEMORIAE . PETETOT . ET . GRATRY  
IN . CONGREGATIONE . ORATORI . EVOCANDA  
S O C I O  
D O C T O R I . E T . H I S T O R I A E  
E C C L E S I A S T I C A E . P R O F E S S O R I  
S O R B O N E N S I  
E C C L E S I A E . A V G V S T O D V N E N S I S . Q V A M  
A L I S . E C C L E S I S . D I T I O R I B V S . E T . F A M A E  
M A I O R I S . A P V D . H O M I N E S . S E D . N O N  
N O B I L I O R I B V S . P L V R I E S . A N T E P O S V I T  
E P I S C O P O  
I T E M . E P I S C O P O . C A B I L L O N E N S I  
I T E M . M A T I S C O N E N S I . S A C R O . P A L L I O  
I N S I G N I T O  
I N T E R . X L . A C A D E M I A E  
G A L L I C A E . S O D A L E S  
C O O P T A T O  
C O N G R E G A T I O N I S . O R A T O R I  
I E S V . E T . M A R I A E . I M M A C U L A T A E  
S V P E R I O R I . G E N E R A L I . E L E C T O  
E T . I N . P E R P E T V V M . A . L E O N E . P . X I I I  
C O N F I R M A T O  
C A R D I N A L I . C A R O L O . L A V I G E R I E  
A D . T V R P E M . S E R V I T V T I S . L A B E M  
E X . O R B E . T E R R A R V M . E X S T I R P A N D A M  
S V C E S S O R I  
P I E T A T E . D O C T R I N A . E L O Q U E N T I A  
E T . P A S T O R A L I . S O L L I C I T V D I N E  
E X I M I O  
S V P E R I O R . P A T R E S . S C H O L A S T I C I . E T  
S O C I I . I N . D O M O . O R A T O R I . D I C T A . D E . S T V D I S  
Q V A M . I P S E . F V N D A V I T . E T . O R N A V I T  
C O M M O R A N T E S  
C V M . C L E R O . P O P V L O Q V E . A V G V S T O D V N E N S I  
A M O R E . E T . R E V E R E N T I A . I N . P A T R E M . C O M M V N E M  
C O N S O C I A T I  
O B . A N N V M . E P I S C O P A T V S  
X X V . E X P L E T V M . F E L I C I T E R  
A C C L A M A N T

H. THÉDENAT,

Prêtre de l'Oratoire, membre de l'Institut.

## ADULPHO

AUGUSTODUNORUM PURPURATO PRINCIPI

CARMEN AFRICANUM

---

Plausibus exsultat, hymnis ac vocibus altis  
Per campos, sylvas, montes, Burgundia gaudet.  
Augustoduni cives quid lilia sternunt?  
Quid varios fundunt urbis per compita flores?  
Æs sacrum resonat, scintillant lumine templarum.  
En populi cœtus omnes ac ordo minister  
Cleri procedunt, incensum fumat ad aras.  
Princeps et Pastor quem purpura sancta perornat  
Pontifices inter fratres stat, grata corona!

Exoritur clamor; cuncti de pectore pleno  
Cantant : « Fausta dies luxit dulcissima nobis  
» Quintum designans lustrum, velut alter Aaron  
» Cum primum Antistes virgam mitramque tulisti  
» Nolens, ast Domini decreto et munere pressus,  
» Virtute et dono sancti tu Flaminis unctus,  
» Splendorem Christi sponsæ gregibusque datus.  
» Et nunc quis poterit tantos celebrare labores?  
» Quis verbi, calami, fidei laudare triumphos?  
» Annos ad multos Patrem, Deus optime, serva;  
» Dilecti frontem Pastoris fulgure cinctam  
» Lauri immortalis dignanter frondibus orna. »

Cessavere preces : longinquo ex littore rumor  
Auditur, marium venti prolatus ab aura:  
« Gloria, laus et honor tibi sint, Adulphe, redemptor  
» Servorum, nostri miserorum vincula solvens!  
» Primati Carolo par, millies et tibi salve!  
» Per te defuncti loquitur vox magna leonis,  
» Barbaricos omnes gladius qui dissipat hostes. »

Surgit nunc Clemens præsul Carthaginis almus  
Extentaque manu profatur verba magistri :  
« Terrarum nec iter timui, nec gurgitis undas,  
» Ut plebis clerique mei tibi vota referrem.  
» Accipe cunctorum grates sensusque Tuneti.  
» Stella sacerdotum dicaris, maxima gemma !  
» Augustini hæres pennæ, linguæ et Cypriani !  
» Nomen rite tuum nostra cum laude vigebit  
» Auro contextum, tabularum marmore fixum. »

Africa te patriæ sidus geniumque salutat !

V. BOMBARD,

Archiprêtre de la Cathédrale de Carthage.

---

A S. ÉM. LE CARDINAL PERRAUD

---

29 juin 1874 — 29 juin 1899.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR, PÈRE BIEN-AIMÉ,

Vingt-cinq ans de labeurs, de peines, d'oraisons,  
Où l'on te vit quitter ta solitude austère,  
Pour bénir, de par Dieu, les hommes et la terre,  
Préparer et cueillir les célestes moissons.

Vingt-cinq ans de courage au milieu des batailles,  
Que, sans peur, tu livras pour la foi des aieux,  
Alors que t'opposant aux coups des furieux,  
Tu leur jetais le gant des saintes représailles.

*Vingt-cinq ans, ô Lutteur, tu menas tes soldats  
Dans l'ardente mêlée, aux ouragans de flamme,  
Pour l'Enfant, pour le Pauvre et pour les droits de l'âme :  
Tu stimulais leur zèle et guidais leurs combats.*

*Vingt-cinq ans, de tes mains, sur le peuple étendues  
L'Esprit-Saint descendit, qui rendait les cœurs forts;  
Et, pour perpétuer les généreux efforts,  
Tu consacrais leurs fils, pris aux mères émues.*

*Vingt-cinq ans, tu pleuras avec les cœurs en pleurs !  
De Paray, tu versais l'amoureuse prière  
Sur les foules en proie à la dure misère,  
Et, par toi, guérissaient les plus âpres douleurs.*

*Vingt-cinq ans, tu veillas, sentinelle attentive  
Toujours — dans la nuit sombre où Pierre avec sa nef  
Porte les grands espoirs, — à redire du Chef  
Le mot d'ordre qui sauve, en signalant la rive.*

*Vingt-cinq ans, par ta voix, sa voix parlait à tous ;  
Son Verbe, par le tien s'épanchait sur le monde,  
Lorsque le blanc Vieillard, du tonnerre qui gronde  
Préservait notre siècle, en priant à genoux.*

*Vingt-cinq ans, non lassé de célébrer nos gloires,  
Tu louas Changarnier, Aumale, Mac Mahon !  
La poudre, les obus, les cris fous du clairon  
Te faisaient tressaillir du frisson des victoires.*

*Vingt-cinq ans ! L'Institut, de ton passé jaloux,  
Te prit à la Sorbonne ; et l'illustre coupole,  
Éveillant ses échos à ta grave parole,  
Revivait les grands jours des siècles loin de nous.*

*Vingt-cinq ans ! De Bérulle en écrivant l'histoire,  
Tu préparais la tienne. Et lorsque l'avenir  
Relira vos deux noms, heureux de les unir,  
Toujours il confondra l'un et l'autre Oratoire.*

Vingt-cinq ans ! Dieu te laisse à l'Église, au Pays,  
Aux fières libertés, aux arts, à l'éloquence !  
Vis pour l'honneur du Christ ! oh ! vis pour notre France !  
Vingt-cinq ans, Dieu te garde à l'amour de tes fils !

P. LALLEMAND,  
Prêtre de l'Oratoire.



EE. AC II. DD. A. L. A. CARD. PERRAUD

IN TESTIMONIUM GRATI DEVOTIQUE ANIMI.

Nobis qua fas est animi tibi dicere sensus,  
Et meritas grates, et justum cordis amorem,  
Et quæ natorum prætentant gaudia mentem,  
Illa dies, reverande Pater, faustissima venit.

Jam modo lustra tibi fluxerunt splendida quinque,  
Quum, plaudente Deo, cantabant cantica Cœli  
Pontificique novo fundebant optima vota.  
Nunc eadem splendore nitens aurora refulget,  
Amplius et radians nunquam pallere valebit.  
Te, reverende Pater, Deus alta sede locavit,  
Multiplicem gentem moderandam tempore iniquo  
Tradidit Omnipotens ; tua dextera cuncta gubernat  
Palliolique decus raris virtutibus æquas.  
Sublimis studio multisque laboribus ardens,  
Nullis objicibus, nulla impietate moratus,  
Quidquid inest menti, nequaquam muneris impar,  
Continuo peragis : nil vero linquis inausum.....  
Tu, vigilans pastor, magni gregis agmina ducens,  
Mollia cœlestis doctrinæ pascua præbes ;

Assiduus verbi præco verbique magister,  
Sermonis, quocumque venis, convivia Sacri  
Omnibus apponis : sed congrua cuique ministras.  
Si cathedram procerum præcinxit docta corona,  
Altius attollis sermones, doctior ipse ;  
Si parvus populus, scis parvis parvulus esse...  
Quam bene felices qui te præsente fruuntur,  
Hortatusque tuos et dulcia verba frequenter  
Percipiunt : horum sors invidiosa remotis.  
Hæc, quocumque modo promis, tua verba manebunt ;  
Namque animis alte propria virtute seruntur.  
Nec satis ore pio si profers dicta salutis,  
Quæ vox ferre nequit, doctis commissa libellis,  
Passim scripta ferunt, partesque vagantur in omnes.  
Sollicitus pariter vibranti, Pastor, amore  
Omnes prosequeris; tibi sed studiosa juventus  
Cara nimis, patria quam tu circumdare cura  
Niteris, et totam generoso pectore cingis.....  
Nulla quies operum : multis optaris ubique;  
Omnibus addictum, facilem te cuncta manebunt;  
Quam meritis fulges, vincens strenuo omnia zelo !  
Protinus eloquio facundus grandia tentas,  
Oppressæque malis Lybiæ solator amœnus,  
Corde pio miserans servorum vincula solvis.  
Æthereo Romæ in cœlo tua stella locatur,  
Et pietate prior, carissimus ipse Leoni,  
Pectoris augusti meliori in parte recumbis.  
Eminet ergo tuis humeris splendore coruscans  
Purpura nobilibus (pretium solemne laborum) !.....  
Circumstant hodie natorum turba frequentum  
Læta tuo vultu, lætissima amore paterno;  
Quin etiam tibi circumstat benedicta corona  
Pontificum, fratri attollens pia vota precesque :  
Desinat exiguis meritum vox inscia laudum  
Attenuare modis. Tu nostræ gloria gentis,  
Sat dixisse semel : tua namque modestia honores  
Abnuit, expectans quæ donat præmia cœlum.

Laudibus emeritis liceat tamen addere verbum :  
Hic sunt multorum juvenum, clarissime Præsul,  
Dedita corda tibi ; te semper nostra vocabunt  
Pectora, mens eadem cunctis, amor omnibus idem ;  
Hæc sacrata domus, tantis venerabilis annis,  
Non amisit adhuc quidquid coluere priores ;  
Semina rore tuo cleri secunda virescunt  
Quæ vivos equidem producent tempore fructus ;  
Hic omnes animos felix concordia jungit,  
Hic doctrina venit jucundo pasta labore,  
Instruit hic pariter mentes et pectora virtus ;  
Quid mirum ? In natos emanat gloria Patris :  
Poscimus, illa diu nos inter luceat alma !.....  
Accipe quæ Patri venerando fausta precamur ;  
Audiat ipse Deus quæ voces vota profundunt :  
Vive diu, Præsul clarissime, Vive beatus ! ! !...

1874 — 29 Junii — 1899.

J. LAFON, P. S. S.

Économe du Grand Séminaire d'Autun.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

217160